

## Courrier de Juliette à son mari Charles, parti sur le front en 1914

De sa plus belle écriture, Sylviane JONVAL, sa petite-fille de Warmeriville, a recopié sur un grand cahier bleu les lettres écrites durant la guerre 14-18 par sa grand-mère et c'est ce courrier poignant que j'ai voulu faire partager pour ne pas oublier la tragédie que représente toute guerre, quelle qu'en puisse être la raison. J'ai respecté au maximum le texte originel afin de garantir l'authenticité du témoignage.

(Ironie de l'histoire, André, le père de Sylviane, sera tué 30 ans plus tard lors de la seconde guerre mondiale alors qu'elle avait 8 mois).

*Jackie MANGEART* (Mairie de Warmeriville - Marne)

© Copyright 2014 - Tous droits réservés -



**Hortense-Juliette Breyer avec son fils André et la petite Marie-Blanche.**

*A mon Charles ...*



*1914 - 1917*

*Lettres de Juliette à son mari parti sur le front*

## **Préface d'Alain MOYAT, journaliste à L'Union-L'Ardennais.**

De sa plus belle écriture, Sylviane Jonval, de Warmeriville a recopié sur un grand cahier les lettres écrites durant la guerre 14-18 par sa grand-mère Hortense Juliette Breyer (née Deschamps, de Sainte-Suzanne) à son mari parti au front en août 1914 et tué le 23 septembre de la même année à Autrèches (Oise). Une mort qu'elle a mis plusieurs mois à accepter. Elle lui écrira en effet des lettres jusqu'au 6 mai 1917 (avec une interruption d'un an). Poignant.

### ***La fleur au fusil.***

Né en 1887 à Reims de parents Luxembourgeois, Charles Breyer, caviste, marié à Juliette, ont un petit garçon, André quand le 4 août 1914 il part à la guerre au 354<sup>e</sup> régiment d'infanterie. « Nous allons leur donner une bonne correction et dans six semaines nous sommes de retour. » Son épouse qui tient une succursale Mignot, rue de Beine (rue H. Barbusse aujourd'hui) guette chaque jour le facteur et écrit tous les jours à son Charles adoré pour lui raconter la vie rémoise.

Invasion des Prussiens début septembre, explosions de ponts, elle va souvent se réfugier dans les caves Pommery alors que Charles combat à Bussy. Si la ville est reprise par les Français, elle ne va pas cesser d'être bombardée à intervalles réguliers, occasionnant bien des destructions de maisons et de morts civils.

Les affaires marchent car les soldats français viennent chercher du sucre, du chocolat et des sardines. Juliette lui dresse la liste des morts de leurs relations, lui parle des canons installés à la ferme Demaison au coin de sa rue et qui tirent jusque 21 coups sans arrêt. Le 17, elle voit brûler sa maison. « On ne voit même plus de trace de meubles. Le 22, elle voit rue de Beine un artilleur du 22<sup>e</sup> régiment mort depuis trois jours et personne pour l'enterrer.

« Bien propre encore. La figure bien reposée. Les mains croisées, il est couché sur un matelas. »

### *Un pressentiment.*

Dans une lettre datée du 24 septembre 1914, Juliette se confie : « Mon pauvre Lou. J'ai fait un rêve cette nuit. Est-ce un pressentiment ou mon cerveau qui travaille. Je te voyais seul sur un champ de bataille, blessé sans doute et ce qui m'a réveillé c'est parce qu'à mes oreilles j'ai entendu distinctement Juliette plusieurs fois. Je n'ai pas pu me rendormir car c'était bien ta voix que j'avais entendue. Peut-être as-tu couru quelque danger ? »

Les jours passent. Juliette raconte la vie rémoise, les soldats tués au Moulin de la Housse. La Poste qui ne distribue pas dans les quartiers dangereux. Elle reçoit des lettres datées du mois d'août et du 14 septembre.

Le 21 elle lui annonce qu'elle est enceinte. À la mi-octobre, première peine. Elle apprend de la bouche d'une vieille fille que son Charles aurait été blessé. L'information est confirmée le lendemain dans un café par des soldats du 354e. Charles aurait été blessé à la tête à Beaumont-sur-Oise et son copain Charles Nalisse aurait été tué. Son beau-père l'évite. Elle écrit au Ministère de la guerre.

Le 4 novembre elle entend au Comptoir français rue du Barbâtre que son mari est bien mort. Elle n'y croit toujours pas, écrit à la Croix-Rouge. Rêve de son mari et le voit à chaque fois « avec une figure sans expression ».

C'est en décembre 1914 qu'une lettre d'un lieutenant du régiment de Charles Breyer lui confirme la mort du caporal Breyer « tué glorieusement d'une balle dans la tête au front à l'attaque du village d'Autrèches dans l'Oise. Il fut brave entre tous et a donné le bel exemple de courage. »

Mais Juliette n'y croit pas. Ne veut pas y croire bien que ses lettres lui reviennent.

Elle accouche le 13 janvier 1915 d'une petite fille qu'elle appelle Marie-Blanche du prénom de ses deux grand-mères mais que son papa ne verra jamais. Son magasin ayant été pillé, Juliette doit se dépatouiller toute seule avec Mignot qui ne veut pas l'indemniser totalement. Pour le reste elle consulte des voyantes qui lui disent que son mari est toujours vivant. Elle écrit au Ministère des affaires étrangères si des fois il était prisonnier.

Elle fait mettre le nom de Charles Breyer dans le Petit parisien. Et reçoit la lettre d'un père qui a un fils qui s'appelle aussi Charles Breyer et dont il n'a plus de nouvelles. L'espérance est sa seule raison de vivre.

Elle est brisée le 23 février 1917 par un courrier officiel du Ministère de la guerre apporté par un agent de police qui lui annonce que son mari est bien tombé au champ d'honneur. Juliette partira tenir un Comptoir français dans la commune de Vernouillet (Seine-et-Oise).



1914

## Mardi 4 Août 1914.

Triste jour et jour mémorable qui pourra compter pour un des plus angoissants de ma vie. Je me demande si c'est un cauchemar car c'est une chose invraisemblable qui arrive. La guerre depuis deux jours est déclarée entre la France et l'Allemagne. Guerre cruelle sans doute car nous avons notre revanche à prendre.

C'est aujourd'hui mardi. Dès cinq heures du matin nous étions levés, mon Charles et moi car c'est aujourd'hui qu'il part, qu'il doit rejoindre son corps qui est là bas à Bar-Le-Duc au 354e Infanterie. Le fait-il pour ne pas m'attrister, mais il paraît gai, enthousiasmé même.

« Ne pleure pas, me dit-il, nous allons leur donner une bonne correction et dans six semaines je serai de retour ».

Le voilà prêt. Encore une fois je veux dire au revoir à mon coco. Nous voici près de son lit. Il dort, pauvre ange, ne pensant pas que son papa qu'il idolâtre va sans doute nous quitter pour longtemps. Pauvre Charles ; devant son petit il ne peut se contenir. Les larmes coulent.

Enfin l'heure s'avance, il faut se séparer. Prends courage pauvre grand et pense surtout que tu as une femme dont le cœur te suivra partout et toujours. Je t'attendrai et tu retrouveras ton foyer meilleur qu'auparavant. Encore un baiser, il est parti.

Je voudrais tant pleurer et je ne le puis. Enfin c'est la première journée. Mettons-nous bravement au travail afin d'occuper les longues journées et pour qu'elles me semblent plus courtes. J'envoie mes meilleurs baisers à l'absent.

4 Août 1914

Cette jour et jour mémorable qui pourra compter pour un des plus importants de ma vie, je me demandai si c'est un cauchemar, car c'est une chose invraisemblable qui arrive. La guerre, depuis deux jours est déclarée entre la France et l'Allemagne. Guerre cruelle sans doute car nous avons notre revanche à prendre. C'est aujourd'hui mardi, dix cinq heures du matin nous étions livés mon Charles et moi, car c'est aujourd'hui qu'il part, qu'il doit rejoindre son corps qui est là-bas à Bar-le-Duc au R. 4<sup>th</sup> Infanterie.

Le fait il pour ne pas m'attarder, mais lui faisant que enthousiasme même, M. J. n'a pas me dit il nous allons lui donner une bonne correction, et dans ses semainnes je serais de retour. Le voilà fait. Encore une fois je veux dire au revoir à mon cœur, c'est vrai, puis de son lit, il dort pauvre ange, ne portant pas que son papa qu'il idolâtre, ses dans deux nous quitter pour longtemps. Pauvre Charles devant son esprit il ne peut les contenir. Les larmes coulent. Les jours l'heure s'avance et fait se séparer. Prendt courage, pauvre France et sperit surtout que tu as une femme dont le cœur te suivra partout et toujours. Je t'attendrai et tu retrouveras tous jours meilleurs qu'au partant. Encore un baiser il est parti. Je voudrais tant pleurer et je ne le puis. Enfin c'est la dernière journée, chétons nous bravement au travail, après s'écouter les longues journées et pour qu'elles ne semblent plus longues. J'aurai mes meilleurs baisers à l'absent.

9 Août

C'est aujourd'hui dimanche, le commerce va beaucoup bien, la vente a été très forte, aussi j'ai fermé le magasin à midi. On m'a amené André à 11 heures et 1/2. Je vais donc pouvoir aller dire chez ton papa et ta maman, mon Charles et ce sera j'espère chez mes parents car c'est plus facile parce que c'est papa qui vient coucher chez nous. Je vais te raconter ma semaine. D'abord mercredi Gaston est parti. Il était venu la veille me dire au revoir. C'est triste, tu sais de voir partir tout les jours. Tu m'as fier le tien, quelle chose que la guerre. Enfin je te dirai et tu diras l'en fouler que chaque jour je guette le facteur mais jusqu'à ce jour, il n'est pas venu, bien que c'est un mauvais fonctionnement de la poste.

## Dimanche 9 Août 1914.

C'est aujourd'hui dimanche. Le commerce va toujours bien. La vente a été très forte, aussi j'ai fermé le magasin à midi. On m'a amené André à 11 heures et demie. Je vais donc pouvoir aller dîner chez ton papa et ta maman, mon Charles, et ce soir j'irai chez mes parents car c'est plus facile que si c'est papa qui vient coucher chez nous.

Je vais te raconter ma semaine. D'abord mercredi Gaston est parti ; il était venu la veille me dire au revoir. C'est triste tu sais de voir partir tous les siens : toi, mon frère, le tien. Quelle chose que la guerre ! Enfin je te dirai, et tu dois t'en douter, que chaque jour je guette le facteur, mais jusqu'ici rien. Mais je sais bien que c'est un mauvais fonctionnement de la Poste car ta première idée aura été de m'écrire.

Ton coco a un peu de diarrhée mais ce ne sera rien. Pauvre titi, le lendemain de ton départ, en rentrant chez nous il a fait le tour du magasin en criant papa. Mais tu étais loin et tu sais, ce n'est pas encore passé car il te cherche encore.

Le commerce va toujours. C'est la bataille au sucre. On cherche à m'intimider mais je tiens bon. Depuis que tu es parti, vois-tu, elles sentent qu'elles ont affaire à une femme. Elles ont changé d'attitude. Dans beaucoup de magasins les marchandises commencent à manquer et justement pour cela je leur ai dit que si elles continuaient, je fermerai mon Comptoir. Cela a fait son effet et depuis elles ne disent plus rien.

On commence déjà à manquer de lait. Le laitier ne vient plus, les vaches ayant été réquisitionnées. Aussi je m'empresse de mettre du lait concentré de côté pour que mon petit cadet n'en manque pas.

Paul est revenu à Reims en attendant qu'il soit dirigé autre part. Ton parrain aussi, mais toi, je me demande où tu es et ce que tu fais. Je m'inquiète déjà. Que sera la suite ?

Enfin demain je t'écirai encore une lettre car je me suis promise de t'écire tous les jours tant que tu seras loin de moi.  
Tout mon cœur, à toi toujours.

### **Lundi 10 Août 1914.**

Mon Charles,

En rentrant hier soir avec papa, Ô bonheur ! Il y a avait une lettre sous la porte. Tu penses, quelle joie !

Aussi moi qui n'avais pas pleuré quant tu es parti et qui n'avais pas pleuré depuis, la joie m'a fait couler des larmes et je me suis sentie soulagée.

Tu me dis que tu es dirigé sur Longeville et que cela va très bien. Tant mieux mon pauvre Lou. Je souhaite pour toi que cela aille ainsi jusqu'à la fin de la guerre. La chaleur est un peu forte aussi. Il vaut encore mieux cela que les froids rigoureux.

Paul part aujourd'hui pour Berry au Bac.

Enfin je te quitte. Bons bécots de loin.

## Dimanche 16 Août 1914.

Encore une semaine de passée. J'ai reçu une lettre de toi. Tu penses si je me suis pressée d'acheter le journal tous les jours. On nous y annonce des victoires, tant mieux.

A Reims la troupe commence à arriver. A la ferme Demaison, il y en a beaucoup. Ils se fournissent chez nous pour le vin et la bière. Mme Millet, rue de Nogent, avait été leur faire ses offres mais elle leur a vendu trop cher et le chef leur a défendu d'y aller.

Il y a aussi des soldats avec les autos qui sont sur le boulevard depuis chez maman jusque route de Cernay. Ils viennent beaucoup chez nous. Il y a entre autre un gros épicier de Paris avec un camarade qui m'a demandé si je voulais leur faire le café matin et soir. Il m'a donné quelques renseignements sur le commerce. D'abord sur les pâtes Rivoire il y a un bon tiers à gagner et il m'a dit qu'il avait commencé sans un sou et qu'aujourd'hui il avait « amassé ». Aussitôt la guerre, il se mettra en correspondance avec toi. Et tu sais, de tous ceux qui viennent, jamais un soldat ne m'a manqué de respect. L'inspecteur comme je t'ai dit sur les lettres vient tous les deux jours. Il s'intéresse à tout et il est très gentil.

Tiens, M. Sauviron est venu, croyant te voir encore pour te faire ses adieux. Il ne va pas au feu. Il a de la chance. Il s'est marié la semaine dernière avec Mlle Bocquillon.

Enfin, encore une semaine ... Bons baisers mon Charles et à bientôt.

## Mardi 25 Août 1914.

C'est aujourd'hui la Sainte Marie. Les autres années nous nous réunissions pour la fête de ta maman. Mais cette année, rien. Je n'ai pas voulu quand même laisser passer la fête sans lui faire un petit plaisir. Maman a fait un bouquet à André et lui a offert tout gentiment. Elle a pleuré, la pauvre maman.

Gaston a écrit aussi. Il est à Aubrives près de la frontière belge et il s'étonne de ne pas avoir de tes nouvelles. Je lis tes lettres à tes parents. Ils sont contents. J'ai reçu une carte de toi cette semaine. Je vois, mon pauvre Lou, que tu fais beaucoup de chemin et que tu couches sur le dur, mais je suis heureuse aussi que tu aies des copains avec toi; comme cela on parle du pays. J'ai déjà vu Mme Landa et elle n'a pas encore eu de nouvelles de son mari.

Mais que je te raconte ma semaine. Maman est tombée malade tout d'un coup; c'est-à-dire qu'il y a déjà longtemps qu'elle aurait dû se soigner. Elle ne peut même plus boire une cuillère de bouillon et puis pas de médecin.

Comme elle loge six soldats, ils ont été gentils et ils ont été chercher un major qui n'a pas demandé mieux que de venir. Il n'a pas caché à papa qu'elle était à bout de souffle et qu'elle ne pourrait guérir que si elle réagissait d'elle-même. Elle ne peut même plus bouger dans son lit. A peine a-t-elle la force de me dire: «Vois-tu, il faut que tu reprennes André; cela me fait beaucoup de peine mais je ne peux plus le garder».

Je l'enlève. Je suis heureuse de l'avoir avec moi car je ne te le cache pas : je commence par m'ennuyer après toi, mon Charles. Cela me sera une distraction, surtout que je n'ai plus autant de travail. La vente va toujours bien, mais c'est un peu de la vente en gros, toujours pour les soldats. Pauvres diables! Vois-tu, ils viennent me conter leurs peines. Ils ne reçoivent pas de nouvelles et cela me fait penser à toi, qui n'a pas encore reçu les miennes.

Et puis encore, ce qui me tracasse aussi, c'est que tu es dans un pays où le soldat n'est pas bien regardé.

Il est passé ce matin devant chez nous deux Marocains qui venaient des Ardennes. L'un d'eux était blessé et il était porté par un âne, l'autre était à vélo. Il avait si mauvaise mine. Je lui ai demandé s'il voulait quelque chose. Il a accepté une menthe. Il y avait pourtant peu de monde sur le pas de la porte mais ceux qui étaient là ont fait une quête et il a ramassé quatre francs. « Merci Madame, m'a-t-il dit, cela portera bonheur à votre mari ». Puisse-t-il dire vrai et que j'aie le bonheur de te savoir toujours bien portant.

Ces jours-ci nous avons été surpris d'entendre sur le soir un bruit formidable comme celui que ferait un coup de canon. J'ai su hier ce qui avait fait cela. Il y a eu méprise et c'est bien malheureux. Un dirigeable français signalé pour telle heure est passé une demi-heure plus tôt et n'a pas fait les signaux conventionnels. Un canon se trouvant sur la gare a tiré dessus et a tué celui qui le dirigeait. Etre tué par les siens, c'est triste la guerre.

Enfin voilà encore une semaine de passée. Quand serons-nous à la dernière ? Bons baisers et à bientôt.

## Mercredi 26 Août 1914.

Mon Charles,

Ton parrain est libéré, mais pas pour longtemps. Il est venu chez nous la semaine dernière et il a voulu que je lui fasse à dîner pour lui et deux de ses camarades. Encore bon qu'il faisait beau: j'ai pu les installer dans la cour. Notre cuisine est si laide. J'aurais été honteuse. Enfin j'ai fait du mieux que j'ai pu et ils ont été contents.

Mme Blanchard, la marchande de légumes, est revenue une seconde fois pour réclamer une vingtaine de francs mais je ne lui donnerai pas tant que tu ne l'auras pas certifié.

Il y a beaucoup de troupes de passage; on parle très bas d'une retraite de notre Armée. Ce serait désolant. Sacrifier tant d'hommes et ne pas gagner. Mais j'interroge un soldat et il me dit que c'est une retraite voulue. Enfin j'ai confiance au pays et surtout pourvu que tu me reviennes. Le reste m'importe peu.

Si tu voyais, mon Charles, ces pauvres diables. Ils me demandent si j'ai des petites cartes, un bout de papier, peu importe. Ils n'ont pas d'argent et ils veulent écrire à leur famille. Je pense à toi et c'est d'un bon cœur que je leur distribue. Ils ont les larmes aux yeux. C'est le meilleur des mercis, mais en voyant leur détresse je me demande si tu n'es pas plus malheureux. Les quelques lettres que je reçois me remettent un peu le cœur mais tu ne te plains pas. Tu me le caches peut-être. Pauvre Lou, on était si heureux. Quand tu reviendras, je te ferai oublier toutes tes misères.

Je te quitte aujourd'hui, plus triste que d'habitude. Encore bon que j'ai mon petit coco pour me consoler un peu.

## **Samedi 29 Août 1914.**

Mon pauvre Lou,

J'ai su qu'hier tu étais passé à Reims et impossible de te voir. J'aurais été si heureuse. Figure toi que je l'ai su presque aussitôt. Tu te rappelles M. Thierry qui habitait près de chez nous et qui est parti à Lorient ? Eh bien il est venu hier matin me dire bonjour et comme je lui disais que tu étais au 354e, il m'a répondu que le régiment venait de passer en gare de Reims. A peine si je voulais le croire. Mais cette fois quand un camionneur est venu me l'affirmer – puisque tu avais fait une course rue de Courcelles - je n'ai plus eu de doute. Et tu penses si l'après-midi je me suis empressée d'y courir. Et la dame du comptoir m'a certifié que tu étais en bonne santé. Et chose encore plus certaine : aujourd'hui j'ai reçu ta carte.

Etre si près et ne pouvoir se voir. Il faut tout de même que je reprenne courage car mon pauvre Charles, tu es bien plus malheureux que moi. Ton petit coco, vois-tu, pense toujours à toi ; il veut « écrire » à papa.

Enfin je te quitte et je t'envoie tout mon cœur.

## **Dimanche 30 Août 1914.**

Aujourd'hui dimanche, où sont les nôtres, si bons d'habitude ? Où nous étions si bien en famille. Quand tout cela reviendra-t-il ?

## Vendredi 4 Septembre 1914.

Les Prussiens sont à Reims. C'est à n'y pas croire. Ils sont invincibles pour aller si vite en chemin. Je me vois encore hier : un camionneur de la maison Lamorre, en venant chez nous l'après-midi me dit : « Je me sauve vivement. J'ai peur, on a déjà vu une patrouille allemande. Je préfère être chez nous que dans la rue. Je n'ai qu'un conseil à vous donner: fermez votre magasin ».

Si la circonstance n'avait pas été si grave, je lui aurais bien ri au nez. Mais est-ce que l'on peut rire en ce moment? Enfin je vois que la peur gagne tout le monde. Beaucoup sont déjà partis et ceux qui peuvent encore le faire se sauvent. Mais puisque Reims sera ville ouverte, pourquoi fuir? Nous n'aurons à subir que leur passage et puis advienne que pourra.

Je me disais tout cela mais avec ces fourbes là, on devrait s'attendre à tout. Donc aujourd'hui j'avais ouvert comme d'habitude. Régina était partie promener André. Je lui avais toutefois recommandé de ne pas s'attarder, quand tout à coup à 10 heures moins le quart un bruit épouvantable ébranle l'air. On se regarde et aussitôt un deuxième et puis ensuite sans arrêt.

Quelques passants nous disent « Ce n'est rien, on fait sauter les ponts ». Mais Régina revenant en courant me dit: « Papa va venir te chercher, ce sont les Allemands qui bombardent ». Ainsi c'était ville ouverte et ils nous faisaient la guerre!

En effet ton papa lui-même accourt. Il était tombé des obus sur la ferme des Anglais. « Fermez tout de suite, me dit-il, et partez ». J'ai pris mon argent et nous nous sommes rendus chez Pommery où nous avons été à l'abri. Mais le bombardement cessa et nous pûmes revenir.

Le Maire à cette occasion a été d'un dévouement admirable. Mais il y avait eu des victimes, beaucoup même.

La maison où demeure Charles Glatigny a été démolie complètement et devant ont été tuées Mme Aumêt, ses deux fillettes et sa mère. Le mari est à la guerre ; quand il apprendra cette triste nouvelle ...

Enfin tout est rentré dans le calme. Le Maire donne l'ordre que tous les magasins soient ouverts et il invite la population au calme. Les Allemands prennent des otages. Voici déjà une journée de passée. Seront-ils longtemps à nous ennuyer de leur présence? L'artillerie loge au 16e et l'infanterie au 22e.

Mon Charles, rassure toi. Ta petite femme est forte et surtout n'a pas peur. Bons baisers et à toi toujours. Ta Juliette.

### **Samedi 5 Septembre 1914.**

J'ai reçu une lettre de toi hier. Sans doute la dernière pour le moment car tant que les Allemands seront à Reims, la Poste ne marchera pas.

Tu me racontes que le 25 août tu as pris part au combat de Bressy. Pauvre grand, juste le jour de la fête de ta maman. Mais tu vois mon Charles, on sait toujours tout. Tu me dis que le combat n'a pas duré longtemps et des Hussards qui sont passés chez nous fin août m'ont dit que cela avait duré quatre jours. J'ignorais à ce moment là que tu y avais pris part. Je ne vis plus de te savoir exposé ainsi; surtout je te connais, je sais que tu ne reculeras jamais.

Et ta lettre a l'air si triste, pauvre Lou. Je sais bien que tu m'aimes et déjà un mois que nous ne nous sommes pas vus. Mais courage, va. Gaston écrit un peu de temps en temps, Paul aussi, mis on ne sait pas où ils sont.

Aujourd'hui papa est venu chez Mignot porter toute la monnaie que j'ai chez nous. Il y a au moins 15 jours qu'on n'est pas venu me la chercher. Alors je prends André dans sa voiture et en avant : tout est désert, j'arrive près de la gare, il n'y a plus rien, tout a été évacué, on n'y voit que des têtes de pioches. Enfin ma course est faite, je reviens boulevard Lundy, j'entends des pas martelés accompagnés de sifflements. C'est une compagnie de croix rouge allemande qui arrive, logée chez Verlé. Je m'arrête, André les regarde. « Vois-tu, lui dis-je tout bas, ils sont méchants ; ils font du mal à ton papa Charles ; il ne faut pas leur causer ». Il me regarde. A-t-il compris ? Enfin je remarque et je promets à mon coco de lui acheter un bon gâteau. Mais les pâtisseries ne font plus que du pain. Aussi quand je sors sans rien lui donner, pleure-t-il à chaudes larmes. Il se rappelle sans doute le temps où nous sortions ensemble et que tu lui en achetais un. Pauvre petit cadet, il est si gentil.

Enfin la journée se passe. Des Prussiens sont venus acheter mais ils n'ont rien dit et tu vois, mon Charles, cela m'a servi d'aller à Metz. Je connais un peu leur monnaie et je ne m'y perds pas. Ils sont gourmands sur le chocolat. Ils ont l'air de se trouver bien à Reims. On y respire mal pourtant depuis qu'ils sont là. Prenons patience, ils ne resteront peut-être pas si longtemps qu'il croient.

Ton parrain est reparti à Guingamp et il a emmené sa femme et ses enfants. Ils sont en sûreté dans une ferme. Moi je préfère rester à Reims et t'y attendre.

Bons baisers et à toi toujours.

## Mardi 8 Septembre 1914.

Mon dimanche s'est passé pareil aux autres. J'ai fermé quand même à midi. Ton papa est venu la matinée avec moi pour si quelquefois j'étais ennuyée. Il en est venu un grand noir qui ne s'est pas gêné pour dire à ton père : « Tous les Français, on les tuera. Il n'en restera pas ». Ton papa est devenu blanc, mais que veux-tu, il fallait se contenir. Si tu avais été là ...

Aujourd'hui il était six heures du soir, la boutique était pleine de monde. Tout d'un coup entre un saxon, révolver au poing. Il a fait le tour de la boutique. Si tu avais vu les femmes se sauver les unes après les autres. Il n'y a que la mère Genteur qui est restée près de moi. Il avait remis son révolver dans son ceinturon et il chantonnait. « Qu'est-ce qu'il vous faut ? » lui demandé-je. Il me fait signe qu'il ne comprend pas. « Vous pouvez parler français, lui dis-je, puisqu'en entrant vous avez dit franchement Bonjour Mesdames ». Il se met à rire.

André était dans la boutique à jouer avec une automobile. Depuis que le soldat était entré, il avait les yeux sur lui et tu sais, on voyait que sa petite tête travaillait. Tout à coup le Prussien en se retournant l'aperçoit ; il se penche pour lui faire marcher son auto. Mais ton coco, vois-tu, j'en ai encore les larmes aux yeux en y pensant, ton coco lui prend l'auto des mains en se redressant comme un petit coq. Il s'était rappelé ce que je lui avais dit. Tu parles si je l'ai embrassé.

« Petit Français » disait l'autre. « Oui, lui répondis-je, et son papa en sera fier ». Il ne riait plus. « Moi, deux petites filles et un garçon » et il montrait son alliance à la mère Genteur. Tu vois bien que ton petit coco sent déjà qu'il a un petit cœur vaillant. Bon sang ne peut pas mentir. Tu pourras en être fier.

## **Vendredi 11 Septembre 1914.**

Des bruits courent au sujet de notre prochaine libération. On entend le canon au loin. Ils ont l'air moins gais et moins arrogants. On dit qu'ils ont subi une grosse défaite à Montmirail. Il y a eu une grande bataille. Pourvu qu'il ne te soit rien arrivé, si quelquefois tu y étais.

Mais s'ils s'en vont de Reims, les nouvelles vont revenir. Enfin attendons, elles seront peut-être meilleures que je ne pense.

On m'apprend que le fils Varlet, rue Grandval, a été tué en Alsace. Pauvres parents, c'est triste.

## **Samedi 12 Septembre 1914.**

C'est aujourd'hui samedi. Toute la journée on a entendu très fort le canon. Il se rapproche. D'anciens disent qu'il va y avoir une bataille dans Reims.

M. Viot me conseille de me rendre chez Pommery avec mes parents. Lui y a conduit sa femme. Je suis longue à me décider mais je pense à André : il faut que je le mette à l'abri, surtout si ce n'est que pour une journée. Ton papa me le conseille aussi.

Il est deux heures après-midi. Je prends quelques conserves et je m'en vais. En passant devant le 22e , quelques Allemands sont assis sur le pas de porte. Un garde civil qui est avec eux pour leur servir d'interprète et qui d'habitude travaille chez Mignot m'aperçoit. Il traverse la route et me fait signe d'arrêter.

« Vous avez fermé votre magasin, me dit-il, vous avez eu raison, mais n'ayez crainte, nous serons bientôt libres. Voyez là-bas sur la cathédrale, il y a un quart d'heure l'état-major allemand y était encore à surveiller le combat. Il n'y est plus, c'est parce que les leurs battent en retraite. D'ailleurs un chef avec qui j'étais tout à l'heure me l'a dit. Nous nous sommes laissés prendre au piège, tant pis pour nous. Mais il faut que je vous quitte car on nous regarde ».

J'avance et j'arrive chez maman. Ils m'attendent. Nous partons. Arrivés à Passini, deux Prussiens descendent en vélo. L'un d'eux s'arrête mais il s'exprime en allemand. ; nous ne comprenons pas. Enfin il sort un carnet de sa poche et c'est inscrit Nogent l'Abbesse. Ainsi c'est la route de Nogent qu'il demande. Nous n'avons pas le temps de lui répondre : un convoi de munitions sans doute monte la route de Chalons et celui qui est en tête vient de rappeler les deux cyclistes. La route, ils la connaissent mieux que nous. En dix jours ils ont eu le temps de connaître les alentours.

Nous rentrons chez Pommery. On s'installe le mieux possible dans le fond du cellier Jeanne d'Arc et nous attendons les événements. Les Prussiens qui étaient à la maison sont partis aussi. Mon dieu, que tout cela est long.

La canonnade continue toujours. A six heures on a fermé toutes les portes et défense de sortir. Alors nous voilà forcés de passer la nuit là. On nous arrange le mieux possible et à contrecœur nous nous couchons. Encore bon que j'avais pris des affaires chaudes à André.

Enfin aussitôt le jour on vient nous apprendre que l'on a vu des chasseurs à pied dans Sainte-Anne. Alors tout le monde s'en va joyeux et on n'entend plus que « Vivent les Français ».

## Dimanche 13 Septembre 1914.

C'est aujourd'hui dimanche. Il est six heures du matin. Nous sortons de chez Pommery et que voit-on sur le boulevard ? Trois têtes carrées, deux en voiture et un en vélo. Ils sont poursuivis par les hussards, mais ils ont de l'avance. Ils n'ont plus le sourire et ne disent plus comme quand ils venaient chez nous : « On est bien à Reims, Chalons pas si bien, mais Pariss, oh Pariss ! Heureux tout à fait ». Eh bien mes pauvres vieux, vous leur tournez le dos.

Nous arrivons chez maman. Elle se recouche tout de suite car elle n'est pas encore rétablie. Nous nous faisons un bon café mais tout d'un coup un cri : Voilà les Français ! Et en effet ce sont nos soldats. Papa veut mettre son drapeau et Marguerite court pour donner un bouquet au premier soldat quand Mlle Tassaut la bousculant, l'offre la première. Mais elle ne s'attendait pas sans doute à ce que Marguerite allait lui dire devant tous : « Comment, Mademoiselle, vous osez offrir une fleur à un Français avec la même main qui a serré celle des Prussiens pas plus tard qu'hier et que vous vous êtes fait promettre le mariage par un des leurs ? ». « Tout ce que j'ai fait, a-t-elle répondu, c'était pour qu'ils respectent le quartier ».

Je m'en retourne chez nous car sans doute que je vais avoir de l'ouvrage. En effet, à peine la porte ouverte, le monde arrive en foule. On vient chercher du café, du sucre, du chocolat, des sardines... Enfin en une heure mon magasin est presque vide, et tout cela pour porter aux soldats qui font halte contre la caserne. Ce sont des hussards et moi aussi, je veux aussi porter quelque chose. Je fais un bon punch plein une casserole et prenant mon coco qui tient le verre, tu penses que j'ai été la bienvenue. « Madame, m'ont-ils dit, c'est une gâterie et nous avons si froid que c'est plaisir à nous de l'accepter. Comme remerciement, nous permettez-vous d'embrasser votre bébé car presque tous, nous en avons et nous en sommes privés ? ». Ton petit cadet s'est laissé faire et il n'a pas dit « Méchants ».

Pauvres garçons ! Je les interroge pour savoir si ton régiment vient sur Reims. Ils ne savent pas mais j'ai espoir que tu y viendras. Je t'ai préparé un petit paquet de bonnes choses et de chauds habits. Oh si cela était, quel bon bec je te ferais. Mon espoir ne sera peut-être pas vain.

Tiens, voilà papa. Maman et Charlotte arrivent. Qu'y a-t-il encore ? « Veux-tu nous recevoir ? me dit maman. Nous avons apporté notre dîner. On ne te gênera pas. Figure toi que l'artillerie vient de poser des canons en face de nos maisons et ils ont commencé à tirer. Les artilleurs ne nous ont même pas laissé le temps d'emporter quoi que ce soit. Nous n'avons que nos papiers. Laissez-nous, ont-ils dit, et partez tout de suite. Il faut que personne ne reste, cela nous gênerait car les Prussiens pourraient répondre. Mais nous allons les déménager et ce soir ce sera fini. Vous pourrez revenir ».

« Eh bien, dis-je à maman, restez là, il serait malheureux que je vous repousse. La maison est grande et vous coucherez là ; comme ça je ne serai pas seule ».

Nous dînons tranquillement et tout d'un coup le bruit que nous commençons à connaître se fait entendre : ce sont nos canons qui tirent. Mais quel est ce sifflement ? Ce sont eux qui répondent car ils se sont installés au fort de Berru puisque ces forts étaient libres. Ah maudits Prussiens. Pendant une heure sans interruption l'un et l'autre continuent et à un moment un coup plus formidable, des cris et des plaintes arrivent jusqu'à nous. Tant pis, je vais voir ce qu'il y a. Nous sortons rue de Beine : rien ; rue Croix St Marc : cette fois-ci j'en ai encore froid. La maison de Mme Soriaux, Albert et Marcel, ses fils, tous morts ; Charlotte Soriaux, les jambes coupées, est morte le long du trajet ; par contre Mme Walter n'était que légèrement blessée.

Je n'en reviens pas qu'un obus puisse faire tant de choses. Je frémis en pensant à M. Soriaux quand il saura la nouvelle. Mais n'ai crainte, mon Charles, je ferai tout ce que je pourrai pour garantir ton coco. C'est sans doute fini car on n'entend plus rien. Ils ont mis un drapeau blanc au fort, dit-on. Mais les Français n'y prennent garde, ils connaissent leur ruse.

Voici la nuit, on va pouvoir dormir tranquille. Avant de m'endormir, je pense beaucoup à toi. Sans nouvelles, où peux-tu être ? Mon pauvre coco, je lui fais croiser ses petites mains « Petit Jésus, garde la vie à mon petit papa Charles, qu'il n'ait ni faim ni froid ». Pauvre tit cadet. Si tu le voyez, mon Lou, comme il devient grand et il ne veut plus me quitter. Il te reconnaîtra, vois-tu, quand tu reviendras.

Je t'aime toujours et je t'attends. Ta Juliette.

## **Mardi 15 Septembre 1914.**

Ils sont encore là. Ce matin à huit heures, bombardement avec une violence inouïe. Cette fois-ci on a mis des canons à la ferme Demaison, dans le champ en face de chez nous et au coin de la rue de Beine.

Tout le monde se sauve car beaucoup se disent que les Prussiens en répondant tireront sur notre quartier. Je tiens, moi, à rester chez nous. J'ai toujours espoir que tu passeras.

Les clients sont rares. Un lieutenant d'artillerie qui vient me demander si je veux leur arranger une boîte de homard, et cela sous la mitraille, nous conseille de descendre à la cave car les tirs devenant de plus en plus violents, nous pourrions en être victime. Il me demande à voir la cave et la juge faite dans de bonnes conditions. Il me dit qu'ils ont marché avec le 15<sup>e</sup>.

## Jeudi 17 Septembre 1914.

Quelle journée ! C'est de pire en pire. Il n'y a pas de mots assez laids pour dénommer la barbarie de ces Prussiens. Qui nous aurait dit il y a deux mois que nous aurions à passer ces tristes choses. Ah mon Charles, vois tu, que tu ne saches pas ce qu'ils nous ont fait tant que la guerre ne sera pas finie.

D'abord ce matin, à quatre heures, réveil au son du canon, et tu sais, comme bombes, ils envoyaient quelque chose sur notre quartier. On boit du café chaud et on descend à la cave. Toute la journée cela tomba sans arrêt. Deux soldats qui viennent à la marchandise (car je n'ouvre plus qu'aux militaires) étaient en train de parler. Pan ! Il venait d'en tomber une sur le pas de la porte. Malgré que les volets étaient mis, les carreaux volent en éclat. Les cliches des portes sautent dans le milieu de la boutique. Cette fois-ci une deuxième ... j'entends quelque chose tomber en haut, encore plus de bruit qu'à la première, et les soldats se fourrent sous le comptoir. Je redescends à la cave. André me réclame ; il a eu peur. Papa reste avec les soldats. Enfin comme cela n'arrête plus, ils descendent aussi à la cave. Comme ils sont attendus impatiemment à la caserne, ils se décident quand même à repartir.

Est-ce l'odeur du soufre, mais André dort toujours. Paulette aussi car elle est restée chez nous avec Charlotte. Pas une minute d'accalmie. Les 75 qui sont devant chez nous tirent jusqu'à 21 coups sans arrêt. Arrive 5 heures ; le lieutenant d'artillerie fait un tour dans le quartier et voyant de la lumière chez nous, il frappe. « Comment, dit-il, vous êtes encore là ? Il n'y a plus personne par ici, que vous. Il faut partir car le quartier a été repéré et il pourrait vous arriver malheur ».

Où aller ? les rues sont barrées et en sortant dans la rue je me rends compte que nous ne pouvons rester. C'est un spectacle terrible. Les casernes des dragons sont en feu. L'usine Lelarge, la rue de Cernay, tout est rouge.

Je vois aussi du côté de la rue Baron et je le fais voir à papa. Il me semble que boulevard Pommery un nouvel incendie s'est déclaré, mais on ne peut distinguer à quel endroit au juste ça brûle. Malgré cela, papa va jusqu'au bout du 16e et le soldat qui l'avait conduit la veille lui dit : « Rassurez-vous, ce n'est pas chez vous, c'est avant l'épicier ».

Nous soupçons et nous prenons la décision de partir jusque chez maman. On y passera toujours la nuit ; on verra demain. Je prends avec moi mes affaires les plus chères et nous voilà partis. Arrivés aux dragons, comme c'était défendu de passer, il a fallu que nous attendions qu'il vienne un soldat avec nous, mais nous n'avions pas le droit de revenir sur nos pas. Le boulevard était dans un triste état. Une quantité d'arbres fauchés par les obus barraient la route. Les casernes en feu nous éclairaient.

Nous arrivons donc près des maisons et au fur et à mesure que nous approchons, mon cœur se resserre car j'ai peur de voir. Maman marche derrière nous et je voudrais qu'elle n'avance plus car ce que je vois me glace : la maison qui brûle, c'est la nôtre. J'entends déjà maman qui pleure. Je me retourne, maman a vu. Elle chancelle. Charlotte la soutient, mais elle veut voir et ce qu'elle dit nous désole encore plus. « Ma pauvre maison ! Mes pauvres souvenirs qui me rappelaient toute ma vie ! Plus rien ! Je voudrais être morte ; je ne pourrai jamais supporter cela. C'est trop ».

Si tu voyais mon Charles. Tant que je vivrai, j'aurai toujours devant les yeux ce triste spectacle. Les volets sont brûlés, les fenêtres aussi. Les flammes sortent du haut, du bas, partout, un vrai brasier. On ne voit même plus trace de meubles. On aperçoit un trou là où était ma chambre de jeune fille, là où j'ai rêvé de toi. C'est là que l'on trouve bons les souvenirs et qu'ils vous font verser des larmes. La plus à plaindre est ma pauvre maman. Elle veut entrer dans le brasier voir si elle peut sauver quelque chose. Mais ces bandits savent bien ce qu'ils font avec leurs bombes incendiaires. Le feu ne peut s'éteindre et se communique partout en même temps. La maison de Mme Dumay est brûlée complètement aussi. Pour ma pauvre maman, n'avoir plus que ce qu'elle a sur le dos, c'est épouvantable.

Il est huit heures du soir, où aller ? On ne peut retourner en arrière. Partons chez Pommery. Là, accueillis et logés le mieux possible pour la nuit. Quelle triste journée et quelle triste nuit sans pouvoir fermer l'œil. Marguerite est courageuse car maman qui se désole aussi pour son trousseau et sa chambre lui dit : « Bah, je suis jeune , je travaillerai ; la vie est longue. Bah, prends courage, du moment que nos soldats reviennent, c'est le principal ».

Ah mon Charles, si seulement j'avais une bonne lettre ; cela arrivera peut-être bientôt. En attendant je t'envoie tout mon cœur, tous mes baisers et à bientôt.

### **Dimanche 20 Septembre 1914.**

Ce matin je suis allée chez nous car depuis plusieurs jours, tant qu'il n'est pas huit heures, ils ne bombardent pas. Comme il fait jour de bonne heure, nous partons avec papa à cinq heures et demie. Et puis ça fait plusieurs jours que je n'ai pas de nouvelles de tes parents depuis que je n'ai pas voulu donner André.

Ils sont heureux de me voir ; cela leur fait plaisir que je me sois dérangée. Ton papa n'avait pas pu venir depuis car ce jour là, en repartant, il avait reçu un éclat d'obus qui lui avait fait une blessure à la cuisse, insignifiante il est vrai, mais qui lui vaut quinze jours de repos. Je tremble en pensant que ce jour là, s'il avait eu ton coco, il aurait pu être tué. Enfin je les embrasse bien et je m'en vais.

Si tu voyais le quartier. Depuis la fruitière rue Croix Saint Marc jusque chez Mme Destouches, tout est brûlé. C'est triste. La pauvre fruitière n'a pas de chance : il y a peu de temps elle a enterré son petit garçon et aujourd'hui tout est brûlé chez elle.

Et encore pire : Mme Destouches, ce jour là, va chez des amis aux Six Cadrans et pendant qu'ils étaient à table une bombe est tombée et ils ont tous été tués, le père, la mère et les deux enfants ; c'est épouvantable et sa maison à elle n'a rien eu. La maison de Mme Deschamps a reçu deux obus, un obus en face de chez nous a crevé la conduite d'eau chez M. Dreyer, deux chez Mme Taillet où il ne reste plus de premier, plus de meubles ; les cahiers d'école volent dans la rue chez Mme Commeaux ; la maison de Mme Pinel, tout le côté est tombé et je crois qu'elle va s'affaisser tout à fait chez Mme Jourdain, la fille au père Delevoix, et des éclats à toutes les maisons du boulevard. La maison à Rémy, il n'en est plus question et les jeunes gens qui se sont donnés tant de mal à la bâtir ont été très éprouvés aussi. Celle de Schmitt a ses deux côtés abimés.

Tu vois mon Charles, que la nôtre a été favorisée. Dans notre malheur, c'est encore une bonne chose. Mais que c'est triste quand nous repassons devant la maison de maman : il n'y a plus que les murs et, lamentable épave, une casserole est restée accrochée. C'est tout ce qu'il reste. Et dans tout ce décor triste on aperçoit le jardin encore tout riant et quelques fleurs. Mais depuis Tassaut jusque Montcourant, tout est brûlé.

Encore une journée qui passe, mais celle que je ne t'ai pas racontée, c'est celle du 18. Elle n'est pas gaie.

Donc, le lendemain que nous étions chez Pommery, on vient nous dire qu'il y a des soldats du 348e arrivés à Reims, entre autre un jeune homme de la rue Croix Saint Marc qui est venu voir sa mère réfugiée aux caves. On m'indique où il est et je me trouve en présence du fils Journet qui était au même régiment que Gaston. Je lui demande des nouvelles de Gaston et tout ce qu'il peut me dire, c'est qu'il a disparu après le combat de Fumay le 26 août. Ce n'est pas rassurant. Il est navré de ce qu'il a vu à Reims et pleure même, car il n'a pu trouver ni sa femme, ni sa petite fille. Je pense à toi aussi. Je me promets, quand je retournerai chez nous, de marquer sur la porte où je suis.

La journée se passe, toujours des bombardements et des bombes incendiaires. Aussi à 5 heures du soir un murmure court parmi tout le monde : la cathédrale est en feu ! Tout le monde sort malgré les obus qui sifflent, et ce que l'on voit est inoubliable, surtout depuis la hauteur où nous sommes. Le grand monument est rouge jusqu'en haut. Les flammes le dépassent et sur la ville aussi coule comme une rivière de feu. C'est tout le quartier central, depuis la place Godinot jusque rue Libergier, et rue Cères jusqu'à l'hôtel de ville, qui est la proie des flammes. Si cela continue , il ne restera plus de Reims. Mais les yeux reviennent toujours sur la cathédrale. C'est beau et en même temps horrible à voir. On peut distinguer les dessins des vitraux. Par contre on n'oublie pas que la basilique était pleine de blessés allemands qu'ils avaient eux-mêmes installés pendant leur séjour à Reims.

Pendant ce temps là, nos canons tirent toujours mais ils ne les font pas partir. Mais mon plus grand ennui, vois-tu, c'est que tu me manques. Il faut tout accepter, résignons nous.



## Mercredi 23 Septembre 1914.

Ce matin j'ai été faire un tour rue de Beine. Sur mon chemin, nouvelles ruines : la maison où habitait Levert et les caves à louer. En passant devant le remblai c'était une infection ; il y avait des chevaux morts que l'on s'apprêtait à enterrer. Au 22e il y a quelques artilleurs qui y logent, ceux dont les batteries sont dans les champs ; il y en a tout du long, et hier il y a eu un général tué par un éclat d'obus en inspectant les batteries.

Arrivés tout en haut du boulevard, papa ne veut pas que j'approche, mais je veux voir quand même. C'est un pauvre artilleur qui est venu mourir là et l'on nous dit qu'il y a déjà trois jours. Et personne pour l'enterrer ; c'est effroyable. Pauvre garçon, 25 ans tout au plus, bien propre encore. Sa figure est reposée, il a les mains croisées et il est couché sur un matelas. Si jeune ! Pauvre garçon, comment est-il venu mourir là tout seul ? Quelles pensées tristes a-t-il dû avoir s'il s'est vu partir, loin des siens. Peut-être à cette heure-ci sont-ils dans l'attente de quelques nouvelles qui tardent à venir, et qui ne viendront plus. Je regarde toujours ; il a tes cheveux noirs, une fine moustache, noire aussi, et devant mes yeux passe une image chère entre toutes, une image qui est toute ma vie, et c'est plus fort que moi, un sanglot me monte à la gorge. Je voudrais te voir, t'entendre, t'avoir près de moi.

Enfin je retourne aux caves et la journée se passe bien tristement. Je t'aime.

## **Jeudi 24 Septembre 1914.**

Mon pauvre Charles,  
J'ai fait un rêve cette nuit. Est-ce un pressentiment ou mon cerveau qui travaille ? Je te voyais seul sur un champ de bataille, blessé sans doute, et ce qui m'a réveillé, c'est parce que à mes oreilles j'ai entendu distinctement « Juliette » plusieurs fois. Je n'ai pas pu me rendormir car c'était bien ta voix que j'avais entendue. Peut-être as-tu couru quelque danger. Quand est-ce que la Poste remarquera ?

Je t'aime mon Charles plus que tout au monde.

## **Mercredi 30 Septembre 1914.**

Cette fin de mois, pas de grand changement, toujours des bombardements, le feu Rue d'Alsace-Lorraine, 19 soldats tués au moulin de la Housse, 13 aux caves à louer. Chez Pommery, l'expédition, la bouchonnerie et la maison à Poirier ne sont plus que des décombres. Mais nous nous sommes bien abrités, étant dans les tunnels supérieurs. On ne souffre pas. André se porte à merveille, on le voit changer de jour en jour et il ne t'oublie pas. Pauvre papa, où es-tu ?

Nous t'aimons tous les deux et nous t'attendons. Bons baisers et à bientôt.

## Vendredi 2 Octobre 1914.

Ce matin on nous a prévenus que la Poste reprenait son cours, mais les facteurs ne vont que dans les quartiers qui ne sont pas dangereux. Donc les 2e et 4e cantons doivent aller chercher leurs lettres eux-mêmes. La Poste a été transférée rue Libergier à l'école maternelle.

En partant, nous deux Charlotte à 2 heures de l'après-midi, M. Guerlet nous dit : « Ne sortez pas, ils bombardent sur la ville ». Qu'est-ce que cela peut nous faire, ce que nous voulons, ce sont des lettres. Nous ne craignons rien. Nous arrivons donc sans encombre. C'est triste la ville : on ne voit que des murs noircis. Pour le moment nous ne nous arrêtons pas à regarder. Enfin nous voici à la Poste. Il y a une foule énorme. Nous ne passerons pas de bonne heure, et encore ça ferme à 4 heures. Il faudra pourtant que j'y arrive. On voit quelques femmes qui sortent avec des lettres, mais d'autres ont des figures navrées. Elles n'ont rien eu . Il faut que je passe. Il y a deux entrées, dont une pour les facteurs. Je guette si j'aperçois celui qui venait chez nous et je lui fais signe d'approcher. « Vous venez pour les lettres, me dit-il, mais il est inutile que vous attendiez ; on va fermer les portes, le triage n'est pas fait pour le 2e. Revenez demain ».

Ainsi il nous fait repartir sans rien avoir. Nous étions venues, l'espoir au cœur, et nous repartons la mort dans l'âme. Ton papa est venu aussi et il s'en retourne aussi triste que nous.

Pauvre Charles, que dois-tu penser aussi puisque pendant un mois je n'ai pu t'envoyer aucune lettre. Je suis navrée mais je m'arrête car je n'ai plus de courage.

Bons baisers. Ta petite femme qui t'aime toujours.

## Lundi 5 Octobre 1914.

Cette fois-ci j'ai tout de même eu une lettre, mais datée du mois d'août. Ce sont de vieilles nouvelles mais c'est un commencement. Charlotte en a eu du commencement de septembre. Paul lui réclame du papier à lettres. C'est donc une idée : puisque je recommence à t'écrire, je t'en mettrai une feuille et une enveloppe dans chaque lettre.

Ton papa a reçu une carte de Gaston, du mois d'août aussi. Tes parents vont se décider à partir pour Sainte-Anne. Jusqu'ici ce quartier est tranquille tandis que le nôtre est de plus en plus dangereux. Ils bombardent la nuit sans arrêt et tous les jours il y a de nouvelles victimes.

Ton papa voudrait bien que j'aille à Sainte-Anne avec eux, mais depuis que j'ai vu les petits Sariaux, je préfère que ton petit coco reste aux caves, à l'abri. Il n'en souffre pas. Il grandit et cause, que c'est plaisir à l'entendre. Je serais désespérée qu'il lui arrivât quelque chose. Je veux qu'en revenant tu le retrouves grand et fort. Son papa Charles, il ne l'oublie pas.

Enfin demain je retournerai à la Poste. Bons bécots et à toi toujours.

Ta Juliette.

## **Mardi 6 Octobre 1914.**

Toujours pas de lettre. C'est vrai que la Poste ne travaille pas beaucoup, tout au plus 4 heures par jour. Nous y étions encore allées avec Charlotte. En tournant le coin rue Libergier, un sifflement : en voici une boche qui arrive. Tout le monde s'appuie sur le mur, mais à quoi bon, il y a autant de danger ; et aussitôt pan ! La voilà qui tombe place du Parvis, une deuxième au Théâtre. C'est là qu'ont été tués le fils Gaston Hulo et plusieurs soldats.

Toujours pas de lettre. Ton père en a eu une de Gaston qui est à Dunkerque. Ma pauvre chipette, je m'ennuie. Où es-tu ? Enfin demain je serai peut-être plus heureuse.

Nous repartons, les obus sifflent toujours. Ton papa nous accompagne moitié chemin et nous rentrons sans accident.

## **Mercredi 7 Octobre 1914.**

Ah mon Charles. J'ai une lettre, mais datée du 14 septembre. Je suis heureuse et je tremble en même temps car je vois que tu as couru un grand danger. Je vois, pauvre Lou, que tu es exposé tous les jours et je suis fière de toi.

Je m'empresse de courir chez vous pour leur lire. Ils sont contents. Je te dirai qu'ils ne sont plus à Sainte-Anne, on n'est pas libre chez les autres. Et que je te raconte : je n'ai plus besoin d'aller à la Poste pour avoir tes lettres. M. Dreyer est soldat à Reims, ambulancier, et tous les jours il va chercher les lettres du quartier.

Il les met sous la porte car tout le monde est parti. Il n'y a plus personne.

Mais j'ai eu des nouvelles. C'est toute une joie pour moi et je m'empresserai de venir tous les matins voir s'il y en a d'autres.

Bons baisers. Je t'aime.

### **Samedi 10 Octobre 1914.**

Cette fois-ci j'en ai une datée du 21 septembre où tu me dis que notre coco a 17 mois. Pauvre tite crotte. Oh oui, nous le gâterons !

Mais cette fois-ci, mon tit Lou, il faut que je te le dise. Je suis sûre maintenant que nous aurons un deuxième petit cadet. Que veux-tu, j'en prends mon parti, du moment que tu me sois revenu pour ce moment là. Ce serait trop triste autrement mais d'ici fin janvier il y aura du nouveau. Et tu sais, que ce soit un coco aussi gentil qu'André, car si tu le voyais, tu en serais fou. Il a un cœur d'ange, il est amiteux et il est beau.

Plus il grandit et plus c'est toi. Il ne voit pas le danger et grimpe partout sur la table ; rien ne l'arrête. Et sais-tu ce qu'il fait ? Les tonneliers travaillent chez Pommery et quand ils ont le dos tourné, il va leur souffler toutes leurs bougies. Il ne faut pas demander qui c'est, disent-ils, c'est le petit gamin à Charles Breyer. Et tu sais, tout le monde me demande de tes nouvelles. On t'estime.

Je te quitte. A bientôt.

## **Lundi 12 Octobre 1914.**

Ma bonne chipette, j'ai dit ce matin à maman que j'étais encore embarrassée. Je pleurais, vois-tu, en lui disant. Que veux-tu, c'était plus fort que moi. Mais elle m'a bien consolée et relevé mon courage. « Il ne faut pas pleurer. Regarde, moi j'en ai eu sept. Eh bien aujourd'hui je suis contente de vous avoir tous les quatre ». Pauvre maman, elle est si bonne. Enfin, que veux-tu, ce sera encore un coco à gâter.

## **Jeudi 15 Octobre 1914.**

Mon Charles,

Il sera dit que plus cela viendra et plus j'aurai de peine. Je ne t'avais pas dit que la vieille fille qui demeure près de chez nous nous avait suivi aux caves. Et tu sais, si nous avions su, nous ne l'aurions pas acceptée ce jour là car c'est un vrai venin. Je crois qu'elle nous porte malheur.

Bref, ce matin j'arrive chez nous et elle était venue en même temps que moi. J'aperçois M. Dreyer accompagné de quelques hommes, en autres M. Delcroix qui était venu faire un tour à Reims. M. Dreyer me dit qu'il n'a pas de lettre pour moi et je rentre. Voilà-t-il pas qu'en nous en retournant sur le boulevard, la vieille fille me dit : « J'ai des nouvelles à vous apprendre. Votre mari est blessé ». Voyant le saisissement et la peine qu'elle m'avait faits, elle a ajouté :

« Légèrement ». Mais puisqu'elle avançait cette chose là, je lui demandai de qui elle la tenait. « J'ai entendu, dit-elle, Mme Delcroix qui le disait à M. Dreyer avec défense de vous le dire ». Et elle s'empressait, elle, de venir me le raconter.

« Tout le monde a sa peine, me dit-elle, il faut savoir supporter tout. Regardez, moi, si un obus arrive sur ma maison, croyez-moi que je ne serais pas à plaindre ». « Votre maison, lui dis-je, je m'en moque pas mal. S'il me fallait donner tout jusqu'à ma chemise et avoir mon Charles près de moi, je me moquerais du reste ».

Je rentre et maman me reconforte en me disant que c'est peut-être une méchanceté de la vieille. Nous verrons demain.

### **Vendredi 16 Octobre 1914.**

Hélas mon Charles, cela est bien vrai. J'ai vu M. Dreyer ; il était en colère après la vieille fille parce que comme il dit :

« Je vous l'aurais dit moi-même si j'avais pu vous donner les renseignements voulus. Et comme je ne pouvais rien affirmer, c'est pour cela que je me suis tu. Tout ce que je peux vous dire, c'est ce que vous alliez au café en face rue Gerbault ; c'est de là que cela est venu. Je cours donc jusque là et voici ce que j'apprends. Il y a 3 ou 4 jours, des soldats du 354e sont passés chez nous et disaient entre eux que le caporal Breyer, succursaliste rue de Beine, aurait été blessé légèrement à Dinan, je crois ».

« Mais il n'y a pas été, lui dis-je, puisque les dernières nouvelles datent de Soissons ».

« Ils se seront trompés, me dit-il ».

Je m'en vais chez tes parents. Je leur raconte et ton papa me dit : « Je vais y aller ». Pendant qu'il était parti, je racontai à ta maman qu'elle serait encore une fois grand-mère. Elle aussi m'a consolée. « Prenez courage ma pauvre Juliette. Si Charles n'est pas encore revenu pour ce moment là, nous serons tous là. Et puis je vous conseille une chose : votre maison est grande, votre maman n'en a plus. Quand les Allemands seront partis, que vos parents viennent demeurer avec vous en attendant le retour de Charles. Vous ne serez pas seule et votre mère sera là pour le moment, puisque moi je ne peux rien faire. Je vous offre déjà le lit-cage et tout ce qu'ils auront besoin, c'est d'un bon cœur que nous leur offrirons ». Tu as des bons parents, mon Charles, aussi je les aime bien.

Voilà ton papa qui revient. Il n'a pas eu les mêmes nouvelles que moi. Il aurait dit que tu étais blessé à la tête à Beaumont sur Meuse, mais je vois que ton papa me cache quelque chose. Mon cauchemar de l'autre nuit se serait donc réalisé. Tu serais blessé et soigné loin de moi. Pauvre Lou, que tu dois te trouver malheureux. Si seulement je savais où tu es. Mais rien.

Je veux quand même garder mon courage car dans tout cela s'il y a du vrai, il y a du faux aussi puisque rien ne concorde. En attendant, ma pauvre chipette, ta petite femme est bien malheureuse.

Si seulement les Allemands étaient partis d'autour de Reims ! Les nouvelles nous arriveraient peut-être plus vites. Mais ils n'ont pas l'air de reculer puisque tous les jours ils continuent à nous bombarder et ils font de nouvelles victimes. M. Frérot de la rue de Beine a été tué. Pauvre femme, elle est aussi bien éprouvée ; elle n'a plus de nouvelles de son premier fils et son deuxième vient de s'engager. Tout le monde, je le vois, a sa peine plus ou moins grande. Mais si seulement j'étais chez nous. Je m'ennuie après ma maison. Je suis désespérée.

A toi toutes mes pensées. Je t'aime.

## Mardi 20 Octobre 1914.

Je viens encore d'apprendre une nouvelle qui n'est pas pour me donner de l'espoir. On nous a dit que Charles Noliste avait été tué et ce qui me contrarie le plus, c'est que tu m'avais écrit qu'il était avec toi. Je ne reçois toujours pas de nouvelles et M. Dreyer lui-même a l'air de se cacher quand il m'aperçoit. On dirait qu'il a peur que je l'interroge. Tes parents ont reçu une lettre et Gaston dit dessus qu'il sait que tu as été blessé, mais légèrement. C'est Georges Langlet qui lui a écrit, et il ajoute sur sa lettre : « Tu as raison papa, il vaut mieux que Juliette ne le sache pas ».

Qu'est-ce que c'est qu'il ne faut pas que je sache ? Je m'en doute bien, que l'on me cache quelque chose et ce que je ne comprends pas, c'est que ton papa me conseille de ne plus t'écrire et surtout de ne pas t'envoyer de paquets puisqu'on ne sait pas où tu es. Mais je m'entête, comme cela je pense que s'il t'est arrivé quelque chose, ils me reviendront.

Les journées passent, longues, trop longues même, surtout maintenant qu'il est défendu de passer boulevard Pommery et qu'il faut faire le tour par le boulevard Saint-Marceau. Je vais moins souvent chez nous.

De Paul, non plus on n'a pas de nouvelles, mais Marguerite par contre sait que Georges Martinet est prisonnier. Je n'avais pas pensé à te dire que Henry était mort au début de la guerre ainsi que M. Alfred Druesne. Il n'y a rien de gai.

Je te quitte, toujours aussi triste. Je t'aime.

## Lundi 26 Octobre.

Quelques jours d'accalmie. Marguerite ne travaillant pas, nous avons décidé d'aller tous les matins chez nous et de vendre le plus que nous pouvons. Cela marche un peu, et puis encore mieux : en repartant nous emportons des marchandises que nous vendons chez Pommery avec un petit bénéfice. Je reçois quelquefois de l'épicerie ; beaucoup de camionneurs ne veulent pas venir chez nous car ils ont peur.

J'ai reçu une lettre de Gaston ; il se réclame à moi pour savoir exactement si tes parents ont souffert des bombardements, et il m'affirme en même temps que tu n'as été blessé que légèrement. Ton papa est venu me trouver pour me demander, puisque les boches ne tiraient plus, si je voulais bien conduire André car il s'ennuie après lui. Je lui ai promis pour demain.

Il m'apprend que le fils Vol et le fils Erhmann ont été tués il y a déjà un mois. C'est triste quand même, vois-tu, pour les parents. Le fils Vol est mort à Epernay ; il avait eu la jambe enlevée par un éclat d'obus.

Et de tout cela, moi je n'ai toujours pas de nouvelles. En rentrant tout à l'heure, j'ai écrit au ministre de la guerre. Peut-être aurai-je une réponse car si vraiment tu es blessé, je serai forcée de le savoir.

Encore une journée de passée et toujours aussi triste.

## Mardi 27 Octobre 1914.

Ah mon Charles ! Quelle journée ! Figure toi, ce matin comme je l'avais promis chez vous, j'ai pris André avec moi en allant au magasin pour le conduire chez vous. Marguerite nous accompagnait. Il était heureux, vois-tu, de se retrouver chez nous, de revoir Black et de retoucher ses petites affaires. Même les 75 qui tapaient durs près de chez nous le laissaient indifférent.

A 11 heures ton papa est venu le chercher pour aller dîner chez vous et à 2 heures il me le ramenait, tout content. Tout s'était bien passé et les boches n'avaient pas tiré. Nous nous apprêtons à partir. Bon, un sifflement. Marguerite referme vivement la porte. « Descends vite à la cave avec André, dit-elle, ça tombe par ici ». En effet ça avait l'air de continuer et cela dura jusqu'à 5 heures. Te dire par quelles transes nous avons passé, et avec cela la nuit venait et pas de lumière. Profitant d'une accalmie, nous nous sommes décidées à nous mettre en route et en un quart d'heure nous étions rentrées aux caves.

Te dire quel soupir de soulagement ! Mais maintenant tant que les Prussiens seront là, je ne le sortirai plus. Je veux qu'en revenant, pauvre Lou, ta joie soit complète.

Je vais essayer de dormir car je ne dors plus. Toujours avec toi. Je t'aime.

## Mercredi 28 Octobre 1914.

J'avais oublié de te dire que l'on avait été à la ville aussi pour avoir des renseignements sur toi, il y a de cela quinze jours. On s'adrese un peu partout et on en fait autant pour Paul car, de lui, on n'en a pas plus.

Je suis encore allée au magasin ce matin. Je ne vois plus grands clients, juste ceux qui viennent faire un tour le matin dans leur maison. Schnock est resté ouvert jusqu'ici et comme il est seul, il vend le plus cher possible. En voilà un que l'on ne devrait pas garder à Reims. Mais si cela continue, je n'ai pas à me plaindre. Je fais ma bonne petite journée et avec cela je vais toucher les sous de l'Etat.

Je m'ennuie de plus en plus, mais je ne perds pas patience. Je continue à t'envoyer lettre sur lettre et encore un petit paquet. Ton papa me dit que j'ai tort. Je ne le comprends pas, surtout si tu es dans un hôpital et que tu n'aies rien de chaud à mettre. Rien que d'y penser, j'étouffe. Toi qu'on avait l'habitude de gâter, que tu dois te trouver esseulé loin des tiens. Si tu as la fièvre, même pas une main aimée pour te caresser le front. Je n'ose y penser. Si tu savais quelle place tu tiens dans ma vie. Je suis comme un corps sans âme.

Pauvre chipette, les jours passent et même pas la consolation d'avoir une bonne lettre. J'arrête, vois-tu, je vais pleurer. Je n'en puis plus.

**Jeudi 29 Octobre 1914.**

Mon Charles,

Une nouvelle, si tu pouvais la savoir, qui te ferait plaisir : ton parrain est revenu à Reims, et pour tout à fait. Il est réformé, rapport à sa vue. Il est venu pour me voir aux caves et justement je n'étais pas là (j'étais chez nous). Il a pleuré, à ce que maman m'a dit, quand il a su par quelles misères nous étions passés. Comme il doit revenir pour travailler chez Pommery, il ne veut pas que sa femme revienne à Reims. Elle est à Guidel, près de Guingamp, mais comme elle s'ennuie, il va la conduire à Paris chez Mme Allard. Elle est triste aussi la pauvre Juliette, elle n'a pas de nouvelles de M. et Mme Lagarde. Ils étaient à Signy au début de la guerre et comme ces pays ont été envahis par les Allemands, ils se demandent ce qu'ils sont devenus.

Moi , j'irai voir le parrain demain après-midi. Je serai peut-être un peu consolée. J'en ai tant besoin et je sais qu'il t'aime tant. Lui, à son tour, pourra faire quelques démarches Je reprends un peu confiance. Vivement à demain.

Bons baisers à toi mon Charles. Je t'aime.

## Vendredi 30 Octobre 1914.

Je suis pourtant fatiguée, mon Charles, mais je veux quand même te raconter ma journée. Elle a été bien remplie, je te l'assure.

D'abord au matin je suis allée au magasin. A 11 heures j'ai dîné et après je me suis rendue chez le parrain. Ton papa s'y trouvait et tu dois te douter que la conversation a tourné sur toi. Ton parrain doit écrire à un camarade qui se trouve au dépôt de ton régiment et qui s'occupera de toi. Je lui montre ta dernière lettre. Il a les larmes aux yeux et je t'assure qu'il ne songe pas à me plaisanter concernant ma position. Il ne m'en parle même pas. Il se contente de m'embrasser en me disant : « Prenez courage ma pauvre gosse ». Mais je crois qu'il ne restera pas à Reims pour travailler. D'avoir vu la ville en ruines et d'entendre les Prussiens nous bombarder le décourage. Enfin je le quitte car il faut que je me rende rue de Chamery pour avoir un certificat pour pouvoir toucher mon allocation. Ils m'auront bien fait trotter, vois-tu, surtout que ce n'est pas là, tout là haut au Pont de Muire, avec ma bosse. Ton papa est venu avec moi car cela a encore bombardé ; tous les jours, du reste. Et pour revenir, croyant que c'était plus court, il m'a fait faire le tour par Sainte-Anne. Je n'en pouvais plus.

Ce que j'ai oublié de te dire, c'est que pendant que j'attendais rue de Chamery, Juliette, ta sœur, est venue nous rejoindre pour nous montrer la réponse de la ville. Un homme était venu l'apporter chez vous. Et sais-tu ce qu'il y a dessus ? « Présumé en bonne santé ». Eh bien cela n'a pas produit d'effet sur moi. Pourtant c'était une bonne nouvelle. Je réfléchis que, du moment que tu étais blessé, tu ne pouvais être en bonne santé.

Mon cœur garde sa tristesse. Si tu étais encore sur le front au combat, je sais bien que par n'importe quel moyen tu me donnerais de tes nouvelles. Je te quitte aujourd'hui ; je crois que je vais bien dormir, je suis brisée.

Toutes mes pensées vers toi et toujours.

### **Dimanche 1<sup>er</sup> Novembre 1914.**

Aujourd'hui jour de Toussaint chez Pommery. Il y a eu une messe pour les pauvres soldats morts. Quelle triste cérémonie ! On avait installé un autel avec des flambeaux d'argent et la messe a été dite par un aumônier et servie par un soldat. Je t'assure que cela nous faisait froid au cœur. Beaucoup de soldats étaient là, en tenue de guerre, et tout le monde y a été de sa larme.

Je n'y suis pas restée ; c'était trop triste et touchant. Je pensais trop à toi. Mais je pense que si vraiment tu as été blessé, tu dois commencer à aller mieux et que bientôt peut-être tu pourras me donner de tes nouvelles. J'espère un peu, vois-tu, je t'aime tant. Que je vais te gâter quand tu vas revenir !

Encore un mois de commencé en attendant, et la guerre n'avance pas vite. Pourtant tous nos soldats ont bien du courage. Pour tout, je le vois, il faut de la patience. J'en aurai, du moment que tu me reviennes.

Pauvre crotte, va ...

## Mercredi 4 Novembre 1914.

J'ai vu ton parrain ce matin. Il venait travailler par un temps de neige. Il m'a dit que j'étais imprudente de sortir comme cela tous les matins et qu'il ne fallait pas braver le danger car les boches bombardent toujours. Mais que veux-tu, je n'ai pas peur et je veux, si peu que ce soit, gagner quelques sous.

J'ai encore l'âme en peine et je ne sais plus quoi penser. Figure toi, mon Charles, que ce matin on devait m'apporter de la marchandise car hier j'avais été chez Mignot chercher quelques articles de mercerie et j'avais demandé que l'on m'apporte un peu d'épicerie. Donc hier en y allant, le camionneur me dit dans la cour : « J'ai quelque chose à vous dire de la part de M. Lambin, mais je ne vous le dirai que demain » (M. Lambin, c'est l'inspecteur).

Comme Charlotte était avec moi, je lui fais comme réponse : « Si c'est parce que cette dame est avec moi, dites-le moi aujourd'hui ; c'est ma belle-sœur, il n'y a pas d'indiscrétion ». Il n'a pas voulu.

J'arrive à la mercerie et derrière moi entre un employé de bureau qui me demande si c'est bien moi Mme Breyer. A ma réponse affirmative, il me demande si j'ai des nouvelles et ce que je pense de ne pas en avoir. A mon tour je lui demande quel intérêt il a à savoir tout cela. Il me dit se nommer Ollion, habiter rue Granval et être un de tes anciens camarades, et il me quitte en me souhaitant bon courage.

Cette fois ci, pour en revenir à aujourd'hui, le camionneur d'hier vient donc et comme de juste, je veux savoir ce qu'il a à me dire. Sa réponse, mon dieu, elle sonne encore à mes oreilles et je me demande si je n'ai pas fait un mauvais rêve. A brûle-pourpoint et sans préparatifs, il me répond : « Eh bien ! Votre mari a été tué ». Te dire la commotion que j'ai ressentie...

Je n'ai pas pleuré de suite ; je suis restée là, comme hébétée, regardant sans voir ceux qui étaient là. Mais la réaction s'est faite et j'ai pleuré, pleuré, sans arrêt.

Mais le camionneur, vois-tu, en a entendu plus qu'il n'en a voulu. Mmes Genteur, Mitouart et Aline se trouvaient là. Elles lui ont dit qu'il n'était pas malin, vue la position où je me trouvais, de m'annoncer une chose pareille, si brusquement ; qu'elles le savaient mais n'en auraient jamais parlé.

Je voulus en savoir plus. Je le questionnai. Il me dit : « Si vous voulez avoir des renseignements précis, allez au Comptoir français rue du Barbâtre, chez Herbin. Vous saurez tout ; ils l'ont vu sur une lettre et l'ont dit à l'inspecteur, et lui vous conseille de fermer votre magasin et de faire les démarches nécessaires. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il aurait été tué à Beaumont sur Meuse ».

« En tout cas, lui dis-je, vous direz à l'inspecteur que je n'ai nullement besoin de ses conseils. Quand à fermer mon magasin, tant que je pourrai vendre, je vendrai ».

« Vous avez raison, me dit Mme Genteur, tout cela, voyez-vous, ce qu'il faut voir, c'est qu'il y a de la jalousie. Reprenez courage et espérez, la nouvelle est peut-être fausse ».

Vois-tu, mon Charles, elle est bonne, Mme Genteur. Mais le coup a été porté ; je ferme et je vais jusqu'à chez vous me soulager près de ta maman. « Je le savais, me dit-elle ; on l'avait dit au papa Breyer, vous vous rappelez, au café Gerbault. Mais je ne vous l'aurais pas dit car moi-même, je ne veux pas le croire. Prenez patience, nous aurons peut-être bientôt de meilleures nouvelles ».

Je quitte ta maman, je l'embrasse doublement et je retourne aux caves. Là, en voyant ma figure bouleversée, maman me dit : « Qu'as-tu donc appris ? ». Je lui raconte et alors elle aussi, sa douleur est grande. « Ce n'est pas possible, dit-elle, qu'il nous arrive une chose pareille. Ton pauvre Charles vit encore car, vois-tu, tu aurais reçu un avis de la ville. Ne vas même pas rue du Barbâtre ; ce que tu y apprendras te causera de nouvelles peines et ce ne sera peut-être que des mensonges. Vois-tu, à ta place j'écritrais au commandant pour qu'il te renseigne ». Je reprends donc espoir car, mon pauvre Lou, quelque chose me dit que tu existes encore. Le bon dieu ne voudrait me faire tant de peine. Ou alors je n'aurais plus qu'à mourir.

Ecoute, si tu savais comme je souffre quand même. Mais comme je ne puis dormir, je vais écrire à la Croix rouge de Genève et au lieu d'écrire au commandant, je vais m'adresser à ton capitaine qui avait pris part avec toi à certains combats dans une ferme. Il me semble que de lui viendra la vérité. Je vais donc faire mes lettres et j'essaierai d'aller dormir.

Ton coco voit bien que j'ai de la peine et il ne veut pas me quitter. Mais j'espère encore et la preuve, c'est que je continue à t'envoyer ma lettre quotidienne. Ce qu'elle m'aura fait souffrir, cette maudite guerre, mais quoi qu'il arrive, je te conserverai toujours mon cœur car je t'aime de plus en plus. Ah comme ta première lettre me fera oublier tout.

Je te quitte et à la joie de nous revoir. Ta petite femme pour toujours.

Juliette.

## Mardi 10 Novembre 1914.

Pas de nouvelles de nulle part, toujours bombardement, victimes et tristesse. Il y en a, vois-tu, que la guerre ne touche pas. Comme réfugié chez Pommery, il y a Corhart et leur fils. Il a apporté son violon et il en joue. Jusqu'ici je me bouchais les oreilles, mais ce soir ton coco l'a entendu et tu sais à quel point il aime la musique. Il m'a tirée par la main et je n'ai pas voulu lui refuser ce petit plaisir. Je suis donc restée dans un coin avec lui, non loin des Corhart, et je sentais dans ma main sa petite menotte qui tremblait d'émotion. « C'est beau maman » me disait-il. Pauvre crotte, si tu savais comme cette petite joie que je te procure me cause de peine.

Mais je ne pus rester longtemps ; il me fallut partir car à un moment donné il se mit à jouer 'Cœur de tzigane'. Oh cet air ! Il me resserra le cœur, cela me fit mal et pourtant je n'ai pas bougé. J'ai voulu l'entendre jusqu'au bout ; je ne voulais plus penser à rien. Il me semblait me retrouver à nos soirées où ton frère venait et où vous appreniez ce chant là. Tu l'aimais tant et moi aussi. J'étais comme dans un rêve et c'était toi que j'entendais jouer. Mais il s'arrêta et je retombai dans la réalité. Au lieu de me retrouver dans notre petit logement que j'aimais tant, j'étais là, dans un lieu de tristesse.

Alors les sanglots me montèrent à la gorge et comme une folle, je retournai près de mes parents où la soirée se passa encore une fois dans les pleurs. Cela nous arrive souvent car on n'a pas non plus de nouvelles de Paul. Pauvre maman elle grisonne, vois-tu, elle t'aime bien comme un second fils.

Je te quitte aujourd'hui mais je vais te faire encore une bonne lettre. Bons bécots de loin.

Ta Juliette.

## Dimanche 15 Novembre 1914.

Pas de changement, toujours la tristesse et pas de nouvelles. Le bombardement continue toujours. Je m'ennuie, vois-tu, de ne pas être chez nous. J'avais descendu tes effets à la cave en cas d'accident, mais j'ai été forcée de les remonter car ils commencent à avoir des taches d'humidité. C'est long pour tout.

J'ai écrit ces jours-ci à la femme du parrain. Je lui ai annoncé le bébé à venir et j'attends une réponse. Nous sommes allées au magasin tous ces jours-ci avec Marguerite et hier ça bombardait tellement que nous avons du rester une demi-heure appuyées au mur du coin de la rue de Beine et du boulevard Saint-Marceau. Ensuite nous avons fait le grand tour par l'esplanade et le Barbâtre. Que veux-tu, tout autour de Walbaum il y a plein de batteries ; c'est pour cela que le quartier est si dangereux. Je ne prendrai plus Marguerite avec moi, je ne veux pas l'exposer ; j'irai seule. Elle est courageuse et plus tard je saurai la récompenser.

Je ne suis plus si pressée non plus pour aller chez nous car ton parrain me dit toujours que je suis trop hardie et qu'il ne faut pas m'aventurer dans la rue. Enfin, tu vois, je n'y pense pas.

J'arrête encore pour aujourd'hui. Tout mon cœur à toi. Je t'aime.

## Mardi 24 Novembre 1914.

Cette fois-ci, mon Lou, je crois que je n'irai plus chez nous. Il est encore arrivé un malheur dans le quartier. J'en suis navrée : la pauvre mère Genteur a été tuée par un obus, ainsi que son petit garçon, vers trois heures de l'après-midi. Et dire qu'elle m'avait encore payé le café le matin même. Je n'en reviens pas. Elle était si bonne pour moi. C'est elle qui soignait Black et chaque fois que j'étais chez nous et que ça bombardait, elle me faisait aller chez elle. La pauvre petite remise est en miette. C'est en arrivant ce matin chez nous que j'ai su cela.

J'étais avec Régina et en tournant le coin de la rue de Beine, Mme Decouleur (de la rue de Strasbourg) me dit : « Ah ma pauvre Mme Charles ! Si vous voyiez votre maison toute ouverte et la pauvre Mme Genteur et son petit garçon, tués ». Je n'avais plus assez de jambes pour courir. En effet les volets et les fenêtres étaient grands ouverts et les rideaux volaient. Mais c'était la secousse car la bombe était tombée chez Mme Genteur. Son petit garçon est mort sur le coup, tandis qu'elle est morte peu après.

J'étais navrée et je cours refermer tout. Au même moment voilà le bombardement qui reprend. Régina m'appelle car elle a peur des bombes et je t'assure que ce sont des vraies marmites qu'ils envoient. Elle ne vit plus ; elle tourne dans la boutique comme une souris prise au piège. C'est vrai qu'ils n'arrêtent pas. En voici une qui est tombée tout près. C'est chez le boulanger où nous allions chercher nos petits gâteaux le dimanche, en face de la succursale. Ainsi une grosse maison comme cela, elle est démolie complètement. Il n'y avait personne dedans heureusement.

Nous nous sauvons et nous rencontrons M. Dreyer qui, sachant que nous étions chez nous, venait voir s'il nous était arrivé quelque chose. Mais que le quartier est triste ! Quand tu reviendras, tu seras saisi.

Je ne sais pas si je reviendrai encore chez nous. La mort de Mme Genteur m'a découragée. Je ne vois plus que tristesse autour de moi.

On m'apprend que Charles Speltz aurait été tué au début de la guerre, dans les Vosges. D'autre part Vincent Andreux, et lui c'est sur, car elle a eu la note officielle, est enterré près de Verdun. Gustave Marchand, et combien d'autres ...

Mais toi, mon Charles, je suis toujours incertaine. De toi je rêve toujours et chose bizarre, je te vois et tu as chaque fois une figure sans expression. On croirait dans mes rêves que tu ne me reconnais pas. C'est ma tête sans doute qui travaille trop. Je m'en rappellerai mais quand tu reviendras, quelles gâteries je vais te faire. Je m'emploierai ma vie entière à te rendre heureux et si quelque fois je t'ai fait de la peine, je me promets de ne jamais plus t'en faire.

Ton coco aussi t'aimera. Si tu voyais comme il est beau, et ton papa vient le voir souvent. Il en est fou et André a une si belle petite manière pour lui dire « Bonjour pépère Breyer ». C'est qu'il cause bien et si peu qu'il dise, c'est toujours franc.

Encore une triste journée de passée. Combien d'autres encore avant que ce ne soit fini ? Maudite guerre. Le jour de l'An approche et nous en sommes toujours au même point. Il me semble pourtant que si j'avais de tes nouvelles, le temps me paraîtrait moins long. Mais je veux reprendre courage.

Je te quitte mon Charles. Je t'aime. A bientôt.

## **Lundi 30 Novembre 1914.**

Encore une nouvelle que je serais heureuse de t'apprendre si je savais où tu es. Je ne me rappelle pas si je t'ai dit que Gaston était au dépôt de son régiment à Vannes. Il devait y rester jusqu'à la fin de la guerre, mais il vient d'être réformé. Il voulait nous faire la surprise de revenir sans prévenir, mais Georges Langlet l'avait écrit à ses parents, et eux l'avaient dit chez vous. Donc hier j'étais à causer dans le couloir des tunnels et André s'amusait à courir quand tout à coup j'entends dire : « Eh bien, mon coco, on ne vient pas dire bonjour à parrain ? ». C'était Gaston. Comme il était venu par Bezannes, en passant et sachant que j'étais chez Pommery, il était venu me dire bonjour. Maman en le voyant s'est mise à pleurer. Elle pensait à ses deux garçons, comme elle dit. Mais Gaston tache de nous rendre un peu de courage.

Enfin il nous quitte et je le conduis à ton parrain dans son bureau. Ils repartent tous les deux. Je l'ai revu aujourd'hui. Il n'est pas décidé à rester à Reims. Il a entendu les boches qui nous bombardaient et il nous assure qu'il a plus peur là que sur le champ de bataille. Si comme nous il était là depuis trois mois ! Il se demande comment nous avons pu rester.

Mais encore une fois je te quitte, et toujours sans nouvelles. Ta petite femme, quoi qu'il arrive.

## Dimanche 6 Décembre 1914.

Je respire un peu ; ton parrain a reçu une lettre de son ami qui lui avait promis de s'occuper de toi. Et ton parrain s'est empressé, aussitôt reçue, de me faire parvenir la lettre. Elle est rassurante. Elle dit que tu es porté au nombre des disparus mais que tu ne figures pas au nombre des tués. C'est peu de nouvelles mais c'est toujours mieux que rien.

Gaston est venu voir André. Il lui a apporté un peu de gâteaux. Ton coco commence à le reconnaître car la première fois il n'a pas voulu aller avec lui. Aujourd'hui en le reconduisant il lui a bien bravement donné la main. Gaston est saisi des progrès qu'il a fait pendant ces quatre mois et ce qui l'étonne encore plus, entendant les canons, il se met à dire : « A pas peur Coco ; c'est les nôtres ». Pauvre cadet. Je suis navrée aussi, vois-tu, que tu ne sois pas là pour voir ses petites manières. Tu en étais si fou de ton coco. Tu le retrouveras avec un bon petit caractère très soumis, ce qui est déjà une belle qualité.

Enfin aujourd'hui j'ai le cœur un peu soulagé. On nous annonce aussi que nous allons être délivrés. Si seulement c'était vrai. On m'a encore appris la mort de Louis Névin, celui qui tenait la Société rémoise de la rue de Ludes ; il a eu la fièvre typhoïde.

Je te quitte et bons baisers de ton coco.

**Jeudi 10 Décembre 1914.**

Je vais rarement au magasin maintenant. Je vais juste chercher ce dont j'ai besoin. Les camionneurs ne veulent plus venir chez nous. Ils ont peur. Schnok est fermé aussi. Que veux-tu, il faut bien y passer. On ne peut pas aller contre. La maison a monté une deuxième maison-mère à Paris, mais pour eux, le commerce va fort. Tous les soldats se fournissent là. Je marronne, il y a des jours que notre quartier est déserté. De toute la troupe qu'il y a dans Reims, beaucoup sont logés dans le 3e canton. La gérante de la place Saint-Nicaise me disait l'autre jour qu'elle venait d'avoir une commande de mille pantalons de velours. Pense donc, quelle journée !

Mais il faut que je me raisonne. Cela viendra peut-être pour moi un jour. Je retravaillerai le plus que je pourrai.

Un gros bécot et à toi tout mon cœur.

## Jeudi 17 ( ?) Décembre 1914.

Mon pauvre cahier, je l'ai délaissé pendant huit jours. C'est que vois-tu ; j'ai cru que je deviendrais folle. Mais mon Charles, je veux quand même continuer de m'adresser à toi malgré toutes les apparences. Il était dit que je passerai par toutes les angoisses et je suis même étonnée que j'aie pu surmonter encore cette nouvelle peine.

Figure toi, mon tit Lou, je t'avais dit que j'avais écrit au capitaine de ta compagnie. Eh bien c'est le lieutenant qui m'a répondu et voici sa réponse telle que je me la rappelle :

« Madame, j'ai le pénible honneur de vous annoncer la mort du caporal Breyer. Il fut tué glorieusement d'une balle au front à l'attaque du village d'Autrèches dans l'Oise. Ses camarades s'associent à moi pour vous envoyer leurs regrets afin qu'ils puissent être un adoucissement à votre grande douleur. Il fut brave entre tous et a donné le plus bel exemple de courage ».

Te dire, mon Charles, le coup que cela m'a fait. Je venais de finir de dîner ; le jeune homme qui sert de facteur chez Pommery entre et me remet la lettre. Toute joyeuse, je me mets à lire ; sans doute de bonnes nouvelles, c'est une lettre militaire. Mais dès les premières lignes une suffocation me prit et je ne pus continuer à lire ; raide, je tombai sur les matelas qui se trouvaient là et je perdis notion de ce qui se passait. Mais cela dura peu de temps et quand je revins à moi ce fut pour voir devant moi tout le monde pleurer. Alors je me souvins et j'ai voulu lire la lettre jusqu'au bout. Les mots dansaient devant mes yeux, je croyais faire un mauvais rêve. Ce ne pouvait pas être moi Juliette, la petite femme de mon Charles, qui lisait sa mort.

En me reportant à la date du 23 septembre, je ne pouvais croire qu'il y eut déjà si longtemps que tu m'aies quittée. Folle, je croyais que j'allais le devenir. Maman, voyant sans doute ma figure égarée, me dit :

« Remets toi et pense à tes deux petits. Aux deux petits de ton pauvre Charles, garde toi pour eux ». Ah oui les deux petits ... J'en voyais déjà un là qui me faisait de grands yeux tristes. Avec frénésie je l'embrassai. Pauvre coco. Ce n'est pas possible que tu nous aies quittés. Et toi, l'autre pauvre petit, toi qui n'es pas encore au monde, il ne sera donc pas là, ton pauvre tout petit papa, pour te voir arriver.

Des sanglots me montent à la gorge et tout l'après-midi, mordant mon oreiller pour ne pas crier, je pleurai toutes les larmes de mon corps. En cet après-midi, vois-tu mon Charles, j'ai repassé toute ma vie, tout le bonheur que tu m'avais donné ; mais mes larmes redoublaient quand je pensais aux petites peines que je t'avais causées.

Le soir, d'avoir pleuré, il me semblait que ma tête allait éclater. Le besoin de dormir se faisant sentir, je ne voulus pas fermer les yeux sans adresser une prière au bon dieu. Je lui demandai de me faire voir dans un rêve si tu étais encore vivant. Que veux-tu, dans le malheur, c'est une consolation de prier, je l'ai ressenti. Le lendemain en me réveillant, le doute m'était venu car dans mes songes tu m'étais apparu vivant et bien vivant.

Malgré cela, en apercevant la lettre que j'avais laissée la veille, le chagrin me reprit et tristement , accompagnée de Charlotte, je me suis dirigée jusqu'aux Vieux Anglais où je devais montrer la triste nouvelle à ton père. Ah le pauvre homme ! Quel chagrin ! Comme un enfant il sanglotait. « Mon pauvre petit Charlot ; dire que je ne te verrai plus. C'est trop. Et pourtant ma pauvre Juliette, je le savais depuis longtemps, depuis le jour où je suis allé au café Gerbault. Mais je ne voulais pas vous le dire. Je vous voyais si confiante en son retour, et maintenant la réalité est là. Il n'y a pas de doute ».

« Eh bien non ! A mon tour c'est moi qui vais vous rendre du courage. Quelque chose me dit que mon Charles vit encore. C'est fou mais je le sens. Reprenons espoir ».

Nous nous dirigeâmes rue de Metz et là, comme moi, ta maman ne voulut pas y croire. Mais ton pauvre papa, il est vieilli de dix ans ; il t'aimait, vois-tu. Si tu avais vu Marguerite et Charlotte pleurer ! Quelle haine aussi pour ces Prussiens, que le bruit de leurs canons m'est odieux. Ils en auront fait souffrir des femmes.

Mais le peu d'espérance que j'avais est encore augmenté. Quand je reçus cette triste nouvelle, ton parrain était à Paris où il était allé passer quatre jours près de sa femme. En rentrant, la première chose a été de lui montrer la lettre et il s'est empressé de me rassurer en me disant que tant que je n'aurai pas l'avis officiel, il ne fallait rien croire et qu'il fallait réécrire au lieutenant pour avoir plus de détails.

Mais c'est navrant quand même, d'autant plus que voilà toutes les lettres que je t'avais envoyées qui me reviennent. Oh le retour de ces pauvres lettres, comme cela me déchire le cœur ! Je veux toujours savoir plus loin. Je ne me rappelle plus si je t'ai dit que j'avais écrit à Blanchet et maintenant je redoute sa réponse.

Si tu voyais ta pauvre Juliette, tu verrais à quel point elle t'aime et qu'elle ne t'oubliera jamais. Je veux encore espérer que tu me reviendras et qu'alors nous aurons des jours plein de soleil, où je ne saurai quoi faire pour te rendre heureux. Pense donc, si ce malheur là arrivait, quelle serait ma vie. Ces deux pauvres petits... Rien que de les voir grandir, j'aurais le regret que tu ne sois pas là. Si je ne les avais pas, j'irais bientôt te rejoindre.

Mais je veux espérer toujours et quand même. J'arrête aujourd'hui, mon Charles tant aimé, et je t'envoie tous mes baisers.

Ta Juliette, à toi toujours.

## Vendredi 18 Décembre 1914.

Oh mon Charles, quel parrain tu as ! Nous pourrons le bénir jusqu'à la fin de nos jours. Il est venu me voir cet après-midi et sais-tu ce qu'il m'a dit ? Après m'avoir embrassée « Pour quand attendez-vous la naissance de ce petit là ? me demanda-t-il. Vers fin janvier, donc le mois prochain. Et où comptez-vous aller ? »

« Pour commencer, lui répondis-je, j'avais pensé aller à l'hôpital, mais mes deux parents n'ont pas voulu. La maman Breyer m'a offert sa maison, mais je sais que ce n'est pas facile car Gaston est là. Malgré cela je suis allée voir Mme Louis et elle m'a dit qu'elle voulait bien venir rue de Metz, pas rue de Beine. Rue de Beine, je ne pourrais déjà pas y aller puisque ma maison est à tous les vents. Ce qu'il y a aussi, c'est que Mme Louis est peureuse et ne sort pas quand cela bombarde. Je ne peux pas dire que j'irai en chercher une autre, elles sont toutes parties ».

« Eh bien ! me dit ton parrain, Je viens vous offrir ma maison puisque Maria est chez vous ; elle vous soignera. D'abord Juliette doit vous écrire pour vous en parler. Acceptez-vous ? ».

« Je crois bien que j'accepte et c'est du plus profond de mon cœur que je vous remercie ».

J'en avais les larmes aux yeux et je t'assure que quand je l'ai embrassé à son départ, ça a été d'un bon cœur. Tu vois, mon Lou, dans mon malheur j'ai encore des amis. Reviens vite et nous serons deux pour le remercier. C'est la bonté même.

Je t'aime toujours. Ta Juliette.

## Samedi 19 Décembre 1914.

Aujourd'hui mon Charles, cela a bombardé sur Pommery. J'étais assoupie après-midi sur le bord du matelas qui nous sert de lit, quand un son d'harmonium arriva jusqu'à moi. C'était la demoiselle d'école (ah oui, je ne t'ai pas dit qu'il y avait une école à Pommery), donc c'était la demoiselle d'école qui accompagnait le chant des enfants, chants qu'ils répétaient pour le Noël que l'on devait faire pour les petits. C'était triste ; j'entendais les petites voix dire : « c'est le Noël des palais, des chaumières, etc ... », et avec cela le son de cette musique, tout me faisait frissonner et comme toujours depuis cette fatale nouvelle, je me suis mise à sangloter éperdument.

Je n'entendis même pas ton parrain entrer. « Voyons, ma pauvre Juliette, encore des pleurs. Il faut avoir du courage. Tant que je n'aurai pas la réponse du lieutenant, il faut espérer. Je venais voir si vous aviez reçu la lettre de Juliette ». En effet je l'avais reçue le matin même et je m'empressai de la lui montrer. Elle me disait qu'elle mettait sa maison à ma disposition et qu'elle allait écrire à Mme Louis ; elle ajoutait qu'elle avait été très saisie quand elle avait appris que l'on te croyait tué. « Je t'aimais, me dit-elle, comme un grand garçon que j'aurais eu, et si jamais c'était vrai, je le pleurerai comme tel ».

Ton parrain me quitte, et la journée se passe comme toujours tristement. Pauvre Lou, l'année dernière on s'était promis de faire un beau Noël à notre coco. Qui aurait pu dire que je t'aurais passé comme cela et toi, mon Charles, comment le passeras-tu ?

Je suis triste, triste, et je t'aime.

## Dimanche 27 Décembre 1914.

Qu'il est donc des tristes jours et pourtant les autres années c'est un jour de réjouissance. Noël, je me rappellerai celui de 1914. Je t'ai dit que la maison Pommery s'occupait pour que les enfants réfugiés n'aient pas trop à souffrir de la guerre.

La maison avait donc installé un immense sapin dans un des couloirs et chaque enfant devait avoir un jouet. On avait invité les parents. Mais tu penses bien, mon Charles, que je n'ai pas voulu y assister. C'est Marguerite qui y a conduit André. Pour accompagner le chant des enfants, on avait apporté un piano et un violon et ce furent deux soldats des tranchées qui vinrent jouer la musique.

Ton papa cet après-midi là vint vers deux heures. J'étais seule avec maman. Il me demanda si je voulais le conduire voir André à la cérémonie. J'accédai à son désir, sachant que je n'entrerai pas. Voistu mon pauvre tit Lou, mon pauvre cœur, je me demande comment il peut résister encore. J'arrivai donc à la fête et je montrai à ton papa où il pouvait voir coco. Au même moment arrivaient toutes les orphelines de Saint-Vincent-de-Paul qui venaient chanter. Je m'esquivai et je restai dans l'ombre car il fallait que j'attende ton papa. Oh ma pauvre Chipette, je ne croyais jamais souffrir ainsi ! Tout à coup des voix montèrent sous les voûtes ; c'étaient les jeunes filles qui chantaient 'Minuit Chrétien'.

En repensant à ce chant, je frissonne encore. Il me semblait que c'était comme des plaintes que j'entendais. Tu la chantais quelquefois, toi mon Charles. Je te revoyais là dans ton petit coin, entre la table et la cuisinière. Qu'on était heureux en ce temps là, et combien il a été court ! Mais maintenant que fais-tu ? Est-il vrai que tu aies pu tomber sur le champ de bataille ? Il me semble te voir, quand je suis découragée comme je le suis aujourd'hui, étendu à terre, le front troué et ta figure triste, si triste. Ce n'est pas possible, cela ne peut pas être.

Le chant s'arrêta, puis elles reprirent le 'Gloria in excelsis' et ton papa revint. Il vit ma tristesse. Quelle détresse était la mienne ! « Ma pauvre Juliette, ne m'ôtez- pas mon courage, me dit-il. Il reviendra. Et si jamais le malheur voulait le contraire, nous sommes là pour vous aider à élever vos petits ». Pauvre papa, mais vous ne voyez donc pas. Je sais bien que j'arriverai à les élever, mais c'est mon Charles que je veux. Je ne pourrai supporter l'existence sans lui. C'est atroce puisque je l'aime toujours ; il faut qu'il me revienne.

Voici ton parrain qui vient avec Gaston me dire bonjour. « Mon petit, me dit ton parrain, reprenez-vous car moi, j'ai la conviction qu'il reviendra ». Je fais celle qui se laisse consoler et ils s'en vont. C'était la sortie de Noël ; ton cadet a eu 3 joujoux, il a été favorisé. Tout le monde en est fou.

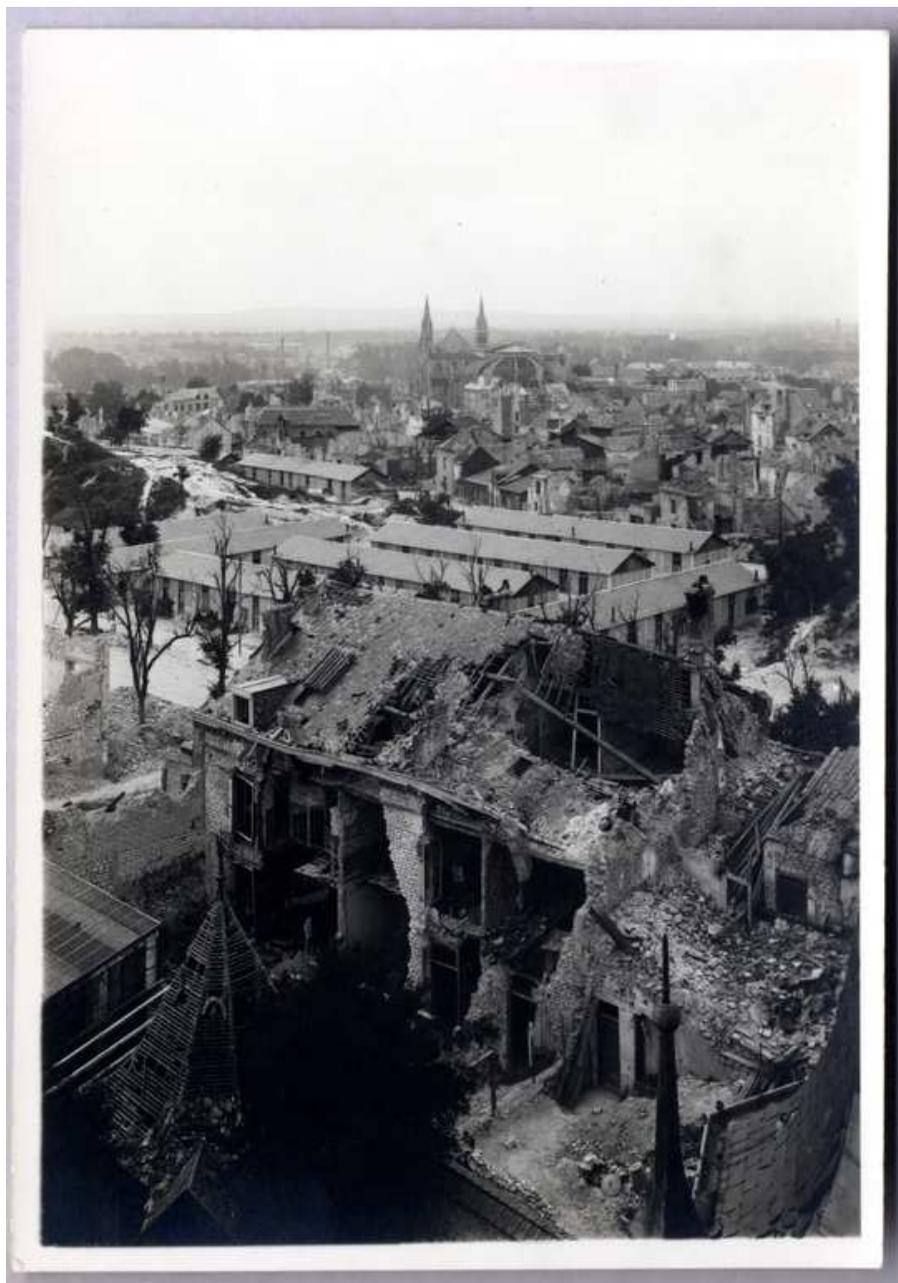
Je prie le bon dieu pour qu'il permette que tu nous sois rendu et aussitôt mon Charles, je chercherai le sommeil. Moi qui dormais si bien, je ne dors plus.

Je te quitte. Tout mon cœur à toi, toujours.

### **Jeudi 31 Décembre 1914.**

Je ne veux pas finir l'année sans te dire que j'espère que l'autre qui va commencer me rendra celui qui est toute ma vie, et qu'elle ne se passera pas sans que nous soyons réunis.

Bons baisers et un adieu à 1914 qui m' a fait tant souffrir. Je t'aime.



1915

## **Vendredi 1<sup>er</sup> Janvier 1915.**

Tous mes vœux à toi mon Charles. Ma première pensée fut pour toi et elle le sera toujours.

Aujourd'hui, mon tit, j'ai conduit André chez tes parents. Je n'ai pas voulu que le Jour de l'An se passe sans qu'ils le voient. Ta maman l'a trouvé grossi, grandi et avancé. Tu vois que le séjour des caves ne lui nuit pas. On serait mieux chez nous mais puisqu'on ne peut pas, et les boches ont encore bombardé ; ils n'arrêtent pas, jour et nuit, et il y a des victimes, surtout des enfants. C'est pourquoi je tremble pour André quand je le sors. Ta maman ne semble pas se rendre compte du danger qu'il peut courir et ton parrain, lui, crie toujours après moi que je suis imprudente. Mais c'est pour lui faire plaisir.

Aussi à trois heures je me suis empressée de repartir. Les marmites passaient tout près de nous, mais encore cette fois-ci nous n'avons pas eu d'accident. Enfin voici le Jour de l'An passé. Vivement l'autre , que nous puissions le passer meilleur.

## **Mercredi 6 Janvier 1915.**

J'ai vu ton parrain. Il m'a dit qu'il fallait que je me rende chez lui deux ou trois jours avant l'arrivée du bébé. Donc j'irai vers le 16 car Mme Louis m'a dit que ce serait vers le 20, plutôt après qu'avant. Que je vais m'ennuyer après mon coco ! Depuis presque six mois que je ne l'ai pas quitté. Cette fois-ci j'espère que les boches seront partis quand je sortirai de chez le parrain.

Sur chaque lettre que je t'écrivais, mon Charles, je voulais te demander comment on l'appellerait. Charles, du nom de son papa ?

Le moment peut venir ; j'ai mis tout en règle, mon argent et le livre de crédit avec les adresses. On ne sait pas ce qui peut arriver. Si tu reviens, comme cela tu ne seras pas ennuyé.

J'ai réécrit à Juliette pour la remercier et lui dire mon espoir de te voir revenir. Je suis en colère, vois-tu mon pauvre Chipot. Quand je passe quelque part et que j'entends dire « Pauvre femme, son mari a été tué ; c'était un ménage d'or », cela me retourne. Je leur crierais bien « Ce n'est pas vrai, il est vivant, je le sens ». C'est vrai tu sais, mon tit Lou, je suis sûre que nous aurons encore des heureux jours. Quel bonheur le jour où j'apprendrai que tu es encore de ce monde.

Je t'aime toujours.

## **Mardi 19 Janvier 1915.**

Je vais encore t'en raconter au moins deux pages, depuis treize jours que je ne t'ai rien écrit. Je vais d'abord te dire que c'est la première fois que je me lève car notre petit est venu au monde. Notre petite, devrais-je dire, car mon Charles, c'est une fille. Je n'en revenais pas. Mais tu seras content.

Elle est venue dans un si triste moment. Tu vas voir comme cela a été navrant. C'est le treize qu'elle a fait son apparition. Je ne l'attendais pas de sitôt. Je te dirai d'abord dans la journée précédente, au moment où j'allais m'asseoir, Régina, sans voir, ôta le banc et je tombai par terre. Sur le moment je n'eus aucun mal.

Le soir en me couchant je ressentis à peine une douleur dans les reins. Mais à onze heures je fus réveillée cette fois-ci par une vraie douleur. Me lever fut l'affaire d'un instant. Je changeai de linge et j'appelai maman. « Je crois que ce sera pour bientôt. Je commence à souffrir. Mais si c'est comme avec André, je pourrai aller jusque demain midi ».

« Du tout, me dit maman, prends tes affaires et vas t'en. Charlotte et ton père t'accompagneront. M. Couronne ne trouvera pas drôle ». Il était minuit. J'embrassai mon coco et nous partîmes. Arrivés au poste, car chez Pommery il y a des soldats, il y eut des formalités à remplir et laissant papa, nous avançâmes nous deux Charlotte. Je sentais les douleurs se rapprocher et je craignais de ne pas arriver à temps. C'est que le chemin est long et il faisait noir. J'allais plus vite que Charlotte ; je l'entraînais. Papa était loin derrière mais nous ne pensions pas à avoir peur, pas plus que nous n'entendions les coups de canon qui sans arrêt tonnaient dans la nuit.

Oh ce chemin ! Comme il me sembla long, un vrai calvaire. Cela alla bien jusqu'à l'Esplanade, mais arrivée là je fus forcée de m'asseoir par terre, sans forces. Je crus que je ne pourrais pas aller plus loin. « Mon pauvre Charles, dis-je à Charlotte, s'il me voyait ici ; pense donc quel malheur s'acharne sur moi ». « Reprends des forces, me dit-elle, ou veux-tu que j'essaie de te porter ? ». Mais comme si ta pensée m'eût soutenue, je m'armai de courage et jusque rue Kellermann, entre deux souffrances, je courus. Encore une fois, force me fut d'arrêter. « Cours en avant, dis-je à Charlotte, sonne et pendant ce temps je me traînerai comme je pourrai ». J'entendais ses pas et la volonté aidant, j'arrivai chez ton parrain au moment où il ouvrait la porte.

Quel soupir de soulagement ! Papa arrivait derrière nous et il partit aussitôt chercher Mme Louis. Bon parrain, je m'excusai de le déranger à pareille heure. Vois-tu, il faut le bénir. Un moment de contrariété, il ne l'a pas eu. Au contraire, voyant que je n'en pouvais plus, il me dit de monter à la chambre que l'on m'avait réservée, celle des garçons. Je ne demandais que cela.

Aussitôt je me déshabille et je me fourrai dans le lit. Il me semblait que l'enfant allait arriver. Charlotte préparait tout et je souffrais.

Enfin Mme Louis arriva et aussitôt elle vit qu'il était grand temps. Un quart d'heure après la pauvre petite faisait son entrée au monde au son du canon. J'eus une crise de larmes et je te réclamai. Tout ce que j'avais passé et enduré depuis deux mois me repassait par la tête. Mais quand on me présenta ma pauvre petite, mes larmes cessèrent. Je voulus être forte pour que tu les trouves tous deux en revenant. Pauvre tite crotte toute mignonne, il n'y en avait pas quatre livres, tout au plus. J'avais tant souffert, mais je veux qu'elle devienne forte et pour cela je vais essayer de la nourrir.

De cette naissance je me souviendrai. Quelle nuit ! Partie d'auprès de maman à minuit et à deux heures la petite était là. Malgré les circonstances et pour essayer de m'égayer un peu, ton parrain me chine et il vient m'embrasser. « Pour Charles », me dit-il. Il a les larmes aux yeux en embrassant notre petite crotte. Ce sera bien la même figure que notre André, avec un peu plus de ressemblance avec toi. Mais j'étais bien embarrassée quand Mme Louis me demanda quels noms j'allais lui donner. J'avais toujours idée que ce serait un garçon et je n'ai pas cherché de nom de fille.

« - Donnez-lui le nom de son papa, fit-elle.

- Je sais, lui répondis-je, qu'il n'aime pas beaucoup le nom de Charlotte ; je veux bien lui donner en deuxième, comme cela il sera content.

- Quels seront les parrain et marraine ?

- Les grand-parents.

- Eh bien donnez lui le nom d'une des grand-mères ! Comment s'appellent-elles ?

- L'une Marie et l'autre Blanche.

- Voilà un joli nom tout trouvé, bien doux et pas commun et elles seront contentes toutes les deux. Appelez-là Marie-Blanche. »

C'est dit et voilà toutes les formalités faites. Ton papa a été signer à ta place, mon pauvre grand. Ils étaient saisis tous que cela avait été si vite. Mais je garderai quand même une reconnaissance éternelle à Charlotte. Dans le malheur elle est bonne car elle a aussi ses peines. De Paul elle n'a pas de nouvelles, si ce n'est comme toi qu'il a été blessé le 13 septembre, et pas plus.

Enfin je te dirai que je me rétablis encore assez vite. La pauvre soeurette commence à pousser. J'ai du lait grandement pour la nourrir. Il faut que je vive, c'est mon devoir. Je ne peux pas laisser ces pauvres petits à l'abandon. Croirais-tu que notre petite crotte avaient les pieds et les mains bleu-noir ? C'était le sang qui ne circulait pas bien. Quel mauvais sang je m'étais fait, mais cela disparaît de jour en jour et dans une huitaine il n'y paraîtra plus. Je suis bien chez ton parrain. Plusieurs fois par jour il monte me voir.

Ca bombarde toujours mais je n'ai pas peur. Nous l'aimerons, vois-tu, ton parrain, et il ne veut pas de remerciement. Ta petite fille, mon Charles, pousse bien ; je crois que ce sera un petit ange brun aux yeux bleus. C'est vrai qu'on ne peut pas encore dire. En tout cas les nuits ne sont pas mauvaises ; elle sera aussi facile à élever que notre André. Ton parrain l'aime bien. Pauvre Jésus, elle n'a pas encore eu les caresses de son papa. Mais avec sa naissance m'est revenu un peu plus d'espérance et alors nous serons heureux entre nos deux petits.

Je n'ai pas encore revu André depuis que je suis partie. Je m'ennuie beaucoup après lui mais je préfère qu'on ne l'amène pas ; j'ai toujours peur pour lui car le bombardement continue. La lettre que j'ai envoyée à Blanchet m'est revenue. Sans doute qu'il a subi le même sort que toi. Gaston Viette, lui, a été tué. Sa femme a reçu son mortuaire ; elle vient d'avoir son bébé, une petite fille aussi, huit jours après moi. Mme Dreyer a eu aussi une fillette un mois avant, ainsi que Mme Fonder. Ce ne sont que des filles. Il vaut mieux, on souffre trop avec les garçons. Tout cela, c'est de la misère.

Je t'aime. A bientôt.

## Samedi 23 Janvier 1915.

Ton papa est venu me voir. J'étais en haut dans la chambre quand il est arrivé. Il a causé à mémère, mais contrairement à son habitude il parlait tout bas. J'ai prêté l'oreille mais j'ai juste entendu qu'il disait 'ambulance'.

Gaston et puis Georges Langlet et mémère répondaient « C'est donc qu'il ne serait pas tué ». Ensuite ton papa est monté sans avoir l'air de rien. Je lui demandais s'il n'y avait toujours pas de nouvelles. « Non, ma pauvre fille » me répondit-il. Mais il baissait la tête. Ainsi on me cachait encore quelque chose. Si c'est du bon, pourquoi ne pas me le dire ?

Je me creuse la tête et je me fais encore plus de mal, mais j'agirai par ruse et je le saurai. Je ne souffrirai pas plus que je n'ai déjà souffert.

Je t'aime tant mon Charles, plus que tout.

## Mercredi 27 Janvier 1915.

Gaston est venu cet après-midi et comme ton papa l'avait fait, il a causé tout bas au parrain. Mais il ne s'en retournera pas sans que je sache à quoi m'en tenir. Il monte donc me dire bonjour, me demande comment ça va et me dit de reprendre espoir. « C'est vrai, dis-je, papa m'a dit que vous aviez reçu une lettre de Georges Langlet et c'est vrai que Charles ne serait pas tué ? ».

Il a l'air embarrassé. J'en profite pour ajouter : « Si vous avez la lettre sur vous, je voudrais bien la voir ». Avec regret et n'osant me refuser, il me la donna. Ma ruse avait réussi. C'est en tremblant que je la dépliai. Il y était expliqué que tu étais bien tombé, frappé d'une balle au front. La blessure paraissait légère mais la commotion étant forte, tu avais perdu connaissance et au moment où tes camarades allaient t'enlever, une contre-attaque allemande les en avait empêché et tu étais resté entre les mains de l'ennemi. D'où il résultait que tu devais être soigné dans une ambulance allemande et c'est pourquoi tu ne pouvais donner de tes nouvelles. G. Langlet ajoutait qu'il avait écrit à Rominger qui lui avait dit la même chose et il suppliait Gaston de ne m'en rien dire.

Mais moi j'étais contente au contraire de l'avoir lue ; cela me rendait encore un peu d'espoir et si je pleurais après le départ de Gaston, ce fut de soulagement. Mon dieu, quel jour aurai-je la certitude que tu es encore vivant ? Ce sera un jour béni.

Que je t'aime mon Charles, et que je voudrais te le dire comme autrefois. Mais j'ai toujours l'espérance.

## Samedi 30 ( ? ) janvier 1915.

Aujourd'hui, mon tit Lou, je suis descendue et j'ai mangé à table. J'avais rêvé de toi toute la nuit et j'avais dans l'idée que j'aurai des nouvelles. Quand ton parrain est rentré à midi il ne m'a rien dit, mais dès que j'eus fini de dîner il me présenta une lettre qu'il avait reçue. C'était la réponse du lieutenant. Je n'osais pas la lire, mais dès les premières lignes j'étais rassurée. Il s'excusait de ce qu'il avait écrit la première fois et racontait exactement ce que Rominger et Langlet avaient dit. Je sens, moi, qu'ils disent la vérité, mais pourvu que tu aies bien été soigné par les boches ! Maintenant on me dit que tu es peut-être dans une ambulance allemande en France. De cette façon tu me reviendras peut-être plus vite.

Mais ils n'ont pas l'air de vouloir partir car ils bombardent toujours la ville. Ce n'est pas une vie, mon Charles. Quand on pense que ce sont des centaines d'obus par jour qu'ils envoient, et toujours des victimes. Quand je repense qu'avant d'avoir la soeurette, une fois nous étions allés chez Mignot nous deux Charlotte : en passant près de la gare quatre qui tombent dans le square Colbert ; en arrivant chez Mignot deux qui tombent sur le cellier aux vins, tout coulait ; en repartant par le canal, car ça ne tombait jamais par là, en voici cinq rue de Venise et tout le long de notre parcours les maisons étaient fermées. Rues MontLaurent, Brulart, Coquillard, Créneaux et jusqu'aux quatre routes, on aurait dit qu'ils nous suivent, ces boches. Je ne dirais pas que je n'ai jamais eu peur, ce serait mentir, mais je ne me suis jamais laissée impressionner.

Je te laisse encore une fois. Bons baisers de loin.

## **Lundi 1<sup>er</sup> ( ? ) Février 1915.**

Cette fois-ci on dit que c'est pour ce mois-ci que les boches vont être repoussés. Il y a déjà si longtemps qu'on le dit et ils sont toujours là.

La vie à Reims est bizarre, vois-tu. Tout le monde en prend son parti. Beaucoup s'en vont encore mais on hésite car pour revenir, on ne rentre plus à Reims une fois partis. Ton parrain, lui, peut le faire ; il a des allers-retours pour Paris, mais on croit que c'est pour le commerce. Aussi il en profite.

Je m'ennuie aujourd'hui mon Charles ; les papillons noirs reviennent. Tu me manques. Aussi pour me changer les idées, j'ai promis à ta maman que ma première visite serait pour eux. Le parrain doit partir à Paris. Aussitôt j'irai ; ta maman sera contente de voir sa petite-fille. Cela me fait penser à notre première sortie avec André. On était heureux à ce moment là.

Bonne nuit. Je t'aime toujours. Ta Juliette.

## **Dimanche 7 Février 1915.**

Ton parrain est parti à Paris. J'en profite pour aller jusque chez tes parents avec notre petite fille. « Restez-y plusieurs jours si vous voulez, me dit Maria, puisque le parrain ne revient que mercredi ». Je ne me le fais pas répété et je m'en vais.

Ton papa est venu me chercher et c'est lui qui porte notre petite crotte. Ta maman a pleuré en la voyant.

Elle avait préparé un bon petit dîner, mais tu nous manquais et tu dois penser que le repas ne fut pas gai. Enfin on installa dans la chambre de ta maman un lit-cage qu'André Thumis avait prêté. Je leur en cause du déménagement et je change toutes leurs habitudes. Gaston est obligé de coucher avec ton papa dans la chambre de Juliette et Juliette couche avec ta maman.

Mais je ne pus m'endormir car à la clarté de la veilleuse je voyais ton portrait en grand, le nôtre en mariés et puis toi en soldat ; autant de souvenirs ... Je me fourre sous le drap pour que ta maman ne m'entende pas pleurer et comme toujours je me soulage. Pauvre toi, que peux-tu être devenu ? Par quelles misères es-tu passé ? Toutes ces choses me trottent dans la tête, mais je finis quand même par m'endormir.

Ta petite cadette, elle est comme notre André, vois-tu. Ses nuits sont bonnes et elle sera aussi facile à élever que lui. Reviens vite, mon Charles, que nous puissions les gâter tous les deux. Ton coco, tu en seras fou ; il est à croquer.

Je te quitte. Je t'aime. A bientôt.

## **Lundi 8 Février 1915.**

Aujourd'hui je suis allée aux caves avec notre coco. Près d'un mois sans le voir. J'ai pleuré en le retrouvant. C'est bizarre : pour si peu de temps, quel changement ! Il semblait changé, jusqu'à sa voix, et je me suis dit tout de suite quel effet cela pourrait te faire quand tu le reverras. Je ne sais pas pourquoi – est-ce parce que j'avais la petite sœur dans mes bras – mais il est parti dans le couloir et il s'est accroupi par terre, la tête dans ses mains.

Si tu savais, quand je l'ai vu dans cette posture, quelle peine cela m'a fait ; je l'ai serré dans mes bras. Il avait de grosses larmes qui ne coulaient pas, et ce n'est pourtant pas la jalousie car il a embrassé sa soeurette.

Je suis triste aussi. Je n'en peux plus.

### **Mercredi 10 Février 1915.**

Mon Charles, je reprends mon écriture. J'étais si désespérée avant hier. Quel malheur, vois-tu, que je n'ai plus de chez moi. Mon petit André est tombé malade. J'ai passé deux mauvaises nuits. Ta maman me dit de l'amener chez vous mais il n'y a pas de place et je ne peux pas le sortir. Il a des fièvres. Il faut que je retourne près de lui ; mon coco avant tout. J'en parlerai à ton parrain. Il le comprendra. On est bien aux caves, et moi je ne me trouverai bien qu'entre mes deux petits.

Je retourne donc chez ton parrain mais malheureusement il n'est pas revenu de Paris. Ta mémère me conseille de ne pas l'attendre et me dit que ma place est près d'André. Quand ton parrain rentrera, je m'excuserai auprès de lui. Il a des enfants et pour rien au monde il ne voudrait qu'il arrive quelque chose aux miens.

Si tu voyais comme mon coco est heureux. Il ne mangeait plus, pauvre crotte ; il a voulu que ce soit moi qui le couche et pour la petite sœur, on lui a fait une espèce de banne que je conserverai toujours. Ce sera un triste souvenir mais cela me rappellera les jours malheureux et le bonheur, s'il me revient, me semblera plus grand. André, lui, s'en rappellera.

C'est bizarre, vois-tu, mais je m'y plais aux caves. Je ne sais pas si c'est parce que j'y ai souffert, mais cela m'attire et je vois que cela procure une joie à maman. Elle souffre tant, elle aussi. Elle n'a pas non plus de nouvelles de Paul. Elle se fait autant de mauvais sang pour toi que pour lui. Elle souffre en silence ; on ne la voit jamais sourire.

### **Vendredi 12 ( ?) Février 1915.**

Ton parrain est revenu. Je suis allée le voir à son bureau et sa première parole a été de me dire : « Vous ne resterez pas ici. Vous reviendrez à la maison. Vous prendrez André avec vous, et voilà tout ».

Il est bon ton parrain, un vrai cœur d'or. Mais je ne sais ; de savoir que je prendrai André, j'ai peur.

Tout mon cœur à toi.

## **Dimanche 14 Février 1915.**

Mon bon tit Lou,

J'ai du mal à me décider. Que faut-il que je fasse ? Je me fais la réflexion que je donnais déjà beaucoup d'ouvrage avec la petite. Ce sera pire si je prends les deux. Je demande conseil chez vous. Ils me disent d'y aller. Maman aussi. Enfin je m'efforcerai de me rendre utile et il n'y en aura peut-être pas pour longtemps : on a parlé d'un grand coup du 18 au 21 Mars. Mais on l'a déjà dit tant de fois !

Je vais faire mes préparatifs et je partirai. Si tu étais là, mon Charles, ou si je pouvais correspondre avec toi, ce serait plus simple ; je ferais tout suivant ton avis.

Mais toujours rien ; pour Paul non plus. Quelle vie, mon tit Lou ! Marguerite est plus heureuse : elle le sait prisonnier. Tant mieux pour elle ; je lui souhaite tout le bonheur possible et elle peut encore lui envoyer quelques friandises car je sais que tous les prisonniers ont faim. Alors toi mon Charles, si tu es prisonnier et comme je ne peux rien t'envoyer, ton estomac doit crier famine. D'une façon ou d'une autre, je me tracasse.

Mais reviens et on oubliera tout ça.

## **Mercredi 17 Février 1915.**

Je suis chez ton parrain. André n'est pas du tout dépaysé. Il a pris Maria et Pierre en estime. Alors ça va. Je lui ai fait des petits chaussons ; comme cela il peut courir à son aise.

Si tu l'entendais dire « Parrain Charles » ! Tu vois, c'est au moins pour saluer son arrivée.

Rue de Savoie, jusqu'ici il n'y avait rien eu et aujourd'hui ça a bombardé. Ton papa est venu me voir. Ton coco le connaît bien, surtout qu'il lui apporte des gâteaux, et il a déjà fait le tour du jardin ; je l'ai fait grimper sur un vélo. Tu penses qu'il était heureux. Il fait rire ton parrain, il a des répliques. Ton parrain lui fait faire ce qu'il veut, un vrai singe.

Je les avais tous les deux ce soir en me couchant. J'ai fait dire une petite prière à André pour son petit papa. Je ne pouvais m'empêcher de repenser au temps où tu étais là. Quel court bonheur, comme on n'en a guère profité ...

### **Samedi 20 Février 1915.**

Les boches recommencent à taper à une place ou une autre, sans direction aucune. J'ai plus peur, maintenant que j'ai André avec moi. Mais lui a l'air de s'y plaire. Le soir, ton parrain joue avec lui. Il trouve André amusant et très intelligent. Il lui fait faire 'Vas chiffon, fon, fon' et comme il prend une mine si comique pour le faire, ton parrain rit aux larmes. Cela le distrait un peu ; en rentrant de son travail il n'a pas de gaieté. Mémère, elle, dit que pour son âge, André cause comme un petit homme et que tu serais heureux si tu le voyais.

C'est ce que je disais à ton parrain, que cela me peinait de savoir que tu ne voyais pas toutes ses petites manières. « Que voulez-vous, me dit-il, il verra celles de sa petite fille ».

Oh oui, je veux espérer mon Charles ...

## **Lundi 22 Février 1915.**

Quelle nuit ! J'ai bien cru que je ne verrai pas le jour. Il y avait à peu près une heure que nous étions couchés, que j'entendis une première détonation. Pour commencer je n'y faisais pas plus attention que cela. Mais malheureusement ils n'arrêtèrent pas, de dix heures à quatre heures du matin sans interruption, quatre batteries à la fois. Ils arrosèrent notre malheureuse ville. Quand j'ai vu que cela ne finissait pas, j'ai pris mes petits enfants avec moi. Je me dis toujours que si on est pour être tués, on y sera ensemble.

Des obus de tout calibre, incendiaires. Avec, ils n'épargnent rien, à un tel point que les sifflements finirent par m'endormir. Je fus réveillée à un moment donné par un bruit formidable : c'était une bombe qui venait de tomber sur la maison mitoyenne de celle du parrain. Enfin vers quatre heures, n'entendant plus rien, on se rendormit jusqu'à sept heures.

Maman, de leur cave, avait tout entendu et aussi s'empressa-t-elle de venir voir ce qu'il y avait. Elle nous raconta que sur tout son parcours, ce n'étaient que des incendies : le temple, les écoles rue Courmeaux, et partout dans la ville. Le communiqué compte 2000 à 2500 obus. Mais la bombe qui est tombée dans la maison d'à côté, n'ayant pas éclaté, n'a presque pas causé de dégâts et n'a pas fait de victimes.

## **Samedi 13 Mars 1915.**

C'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort de Lisa. Pauvre Lisa, je l'aimais bien et si elle voyait la peine que j'ai aujourd'hui, elle y prendrait part. Elle a bien fait de partir avant. Elle ne voit pas tous les malheurs dont nous souffrons.

Je suis allée voir ta maman aujourd'hui et je suis allée chez ma tante Augustine. Elle m'a fait cadeau de petits effets pour notre Blanblan. Pendant que j'y étais, les grosses pièces qui sont installées chez elle ont marché car il y avait une attaque allemande et elle était saisie que la petite ne sursautait pas. Pauvre crotte, elle y est habituée.

Je te quitte, mon cœur à toi toujours.

## **Lundi 15 Mars 1915.**

Toute la journée et surtout de midi à 5 heures, violente canonnade de part et d'autre, et en plus bombardement de la ville. Ton parrain, en rentrant à midi, nous a dit qu'au Petit Tonneau d'Or rue de Talleyrand il y avait le feu produit par leurs bombes incendiaires. Sur le quartier de Cernay il en tombait jusqu'à quatre d'un coup.

Maria est allée chez elle et elle n'était pas crâne. Elle a été dire bonjour chez vous et nous a dit que le parrain Jean-Pierre avait été administré. C'est vrai que ce n'est pas la première fois.

Si tu savais mon pauvre Lou, comme je suis découragée. Hier dimanche je suis allée jusqu'aux caves voir mon coco.

Je ferais mieux de ne pas y aller ; je m'ennuie plus après et lui s'ennuie aussi ; il est fou de sa sœur. Maman veut à toute fin que je retourne près d'eux. Ils ne vivent pas de me savoir en danger. « La petite n'en souffrira pas, me dit-elle. Tu ne dois pas l'exposer plus qu'André et tu dois penser à toi aussi. J'en parlerai au parrain et il comprendra ». Je suis ennuyée, vois-tu mon Charles ; je comprends son raisonnement mais j'ai si peur de déplaire à ton parrain et je n'ai plus de volonté.

Je souffre de ma tête, aujourd'hui tout me manque : mon intérieur, mon commerce, et toi mon tit Lou, surtout toi. Plus ça vient et plus je désespère. Sur le journal j'ai encore vu que les grands blessés, les premiers arrivés, étaient à Paris. Je me raccroche à tous les espoirs et aujourd'hui, toute la journée j'ai été avec toi. Je te revoyais quelques jours après notre mariage ; tu me cirais mes chaussures et ton papa est arrivé ; il était heureux de voir que tu m'aidais. J'étais si joyeuse en ce temps là. Qu'en est-il advenu ? Je n'ai plus que du désespoir et mon Charles, si tu as le bonheur un jour de lire ce cahier, tu pourras te dire que ta petite femme t'aime et t'aimera toujours. Ma peine est grande. Oh si tu revenais, pauvre crotte ! J'oublierais tout ...

J'arrête, je ne t'en dis pas plus long. Je suis toute seule avec ma petite Blanchette. Je vais pouvoir pleurer tout à mon aise.

Tout mon cœur et toujours. Ta Juliette.

## **Mardi 16 Mars 1915.**

Aujourd'hui pas grand-chose à te dire. J'ai été toucher l'allocation que l'on me devait des mois d'août et septembre, donc 101 francs. Et tu sais, on touche cela tout là-bas au pont d'Eprenay, mais ça me fait une promenade. Les Allemands, contrairement à leurs habitudes, n'ont pas bombardé ; donc attention pour la nuit.

Hier il y a eu deux personnes grièvement blessées rue Grandval. C'est pour cela que demain matin j'irai de bonne heure chez ta maman, leur dire bonjour et voir le parrain Jean-Pierre car il ne va pas bien du tout.

Je te quitte mon Charles, aussi triste qu'hier. Je t'envoie tous mes baisers.

Ta petite femme Juliette.

## **Jeudi 18 Mars 1915.**

Je suis allée chez Mignot. J'ai été très bien reçue par M. Gavet, le chef de bureau pour le moment. Figure toi que j'allais chercher des torchons pour maman puisqu'elle n'en a plus, et le chef du rayon des chaussures m'a envoyée promener, me disant qu'il n'y en avait jamais eu et que je lui faisais perdre son temps. Je n'ai pas eu peur ; je lui ai dit que quand M. Hubin reviendrait à Reims, je saurai quoi lui dire. Cela l'a fâché et il m'a conduite au bureau de M. Gavet. Bien entendu il a eu tort et après il ne savait plus quoi me faire pour me faire plaisir.

Enfin ce sont des petits malheurs. En revenant, il y avait des avions en l'air, depuis plusieurs jours déjà, mais les nôtres tirent dessus. Il y a même eu un combat en l'air avec mitrailleuses. C'est impressionnant.

Encore une journée de passée. Mon dieu, que c'est long ! Je te quitte, mon chipot.  
A toi toutes mes pensées.

### **Samedi 20 Mars 1915.**

Encore une nouvelle peine qui nous arrive.  
Aujourd'hui mon Charles, il faisait un temps superbe. Je suis partie avec la soeurette et j'ai passé la journée aux caves. Il était huit heures et demie. En partant j'ai été acheter une pipe à ton coco, une vraie. Il aime cela, vois-tu, il veut fumer comme pépère Breyer. Si tu voyais son air sérieux, un vrai fumeur de profession. Il tient le culot dans le creux de sa main, il est tordant. Je serais si heureuse si tu pouvais le voir. Je suis navrée, mon Charles, que tu ne sois pas là pour voir tous les progrès qu'il fait. Un vrai singe, comme dit ton parrain.

Il était heureux de voir Maï Blanche, comme il dit. Il l'aime bien, sa petite sœur ; il ne faut pas qu'un étranger l'approche. Il aura ta voix mon Charles. C'est peut-être une idée, mais cela me remue quand je l'entends causer. Il dit tout franchement, et n'oublie pas sa petite prière. Le soir il demande au petit Jésus de lui ramener son papa. C'est qu'il est fou de toi.

Il lui faut toujours ta photographie mais comme elle est déjà bien abîmée, je lui ai mise dans un petit médaillon qu'il porte à son cou, avec la médaille que lui a donnée l'Abbé Grandjean, représentant Saint Benoît, patron contre les dangers de la guerre.

Jusqu'à trois heures de l'après-midi je ne me suis pas ennuyée. Mais alors il a fallu repartir, toujours sous le bombardement. Chez ton parrain une mauvaise surprise m'attendait. Figure toi que ton papa était venu et pendant qu'il était chez Mémère, le commissaire central est venu le demander et c'est navrant. A ce qu'il paraît, on avait envoyé une lettre anonyme au commissaire, disant que ton papa avait dit dans un café qu'un observateur était caché dans la cheminée des Anglais et on venait le prévenir qu'il se tienne à la disposition, qu'on allait faire une enquête, vu sa nationalité d'autrefois.

C'est méchant. J'étais en colère de ne pas m'être trouvée là ; ce que je lui aurais dit au commissaire : il ne suffit donc pas d'avoir des enfants qui font grandement leur devoir pour la patrie, il faut que le père soit soupçonné. Je n'ai fait qu'un bond jusque chez vous pour les consoler et j'ai donné la lettre que j'ai reçu du lieutenant à ton papa pour qu'il puisse faire voir comme tu t'es conduit glorieusement.

Je vois que nous aurons tous les malheurs, mais j'en supporterais encore le double pourvu que tu reviennes. Mais les jours passent et toujours rien. Pauvre Lou, que penser ?

Je t'aime.

## Dimanche 21 Mars 1915.

Encore un nouveau malheur. Je me demande maintenant ce qu'il pourra encore m'arriver. Je vais te raconter cela tout au long. Hier j'avais promis à ton papa qu'aujourd'hui dimanche je passerai la journée chez eux. Comme hier il faisait un temps superbe ; c'est le premier jour du printemps.

Les aéros boches et français volaient déjà dans le ciel. Il était 9 heures quand je partis chez vous. Je pensais tout en marchant que s'il en était autrement, tu serais heureux par un temps pareil de te promener avec André, surtout qu'il marche bien. Comme je regrette ton absence, mon Charles. Enfin j'arrive chez vous et je profite que la petite Blanchette dort pour aller jusque chez nous au magasin chercher quelques provisions.

C'est rare quand je peux entrer car il y a toujours la sentinelle qui est à notre porte. J'ai un billet du commissaire mais il ne suffit pas ; il faudrait qu'il soit signé du commandant de la place. Mais par hasard celui qui était de garde aujourd'hui m'a laissée entrer. Et là je ne m'attendais pas à cela : la porte de la rue était bien fermée mais toutes les autres étaient grandes ouvertes. On était venu piller et malheureusement c'étaient les soldats. Pour les liquides ils avaient tout enlevé, ne laissant que les sirops, et encore peu. Ils avaient pris toutes les savonnettes, eaux de Cologne, boîtes de conserve, etc ... J'étais navrée, et le plus fort, c'est qu'ils avaient été à la cave. Mais je n'eus pas le courage d'y descendre.

Ce nouveau coup me frappait et je repartis chez vous tristement, me demandant ce que j'avais pu faire pour être ainsi punie. L'après-midi je suis allée voir le commissaire avec la vieille fille, ma voisine, car on avait essayé d'aller chez elle aussi. Mais ça ne regarde pas le commissaire car c'est en zone militaire ; il en prend note quand même et demain j'irai tout au matin chez Mignot. Je ne veux rien perdre, j'ai déjà assez de malheur et je pense à mes deux petits.

## **Mardi 23 ( ?) Mars 1915.**

6 mois aujourd'hui mon Charles que tu as été blessé. Pense donc que c'est long, et toujours pas de nouvelles ; 6 mois de souffrances et je me demande quand est-ce que cela finira. On serait si heureux ... Si tu voyais mon Charles, tu as une petite fille à croquer, un petit ange. Elle pousse à ravir. Elle pesait à peine 4 livres et maintenant elle en pèse 10. Elle commence à rire et tu n'es pas là, pauvre chipot, pour voir ses progrès. Pense qu'elle fait ses nuits complètes de huit heures à huit heures, le tour du cadran et elle ne se réveille qu'une fois. Nous avons deux bons petits, tu sais.

Si seulement tu étais près de nous. Quelle triste vie que la mienne. Je ne peux pas croire que tu me manqueras et j'ai tellement idée du contraire que si jamais je venais à en avoir la certitude, je ne sais pas ce que je ferais. Mais je veux toujours espérer. Je t'aime mon Charles et quelle belle vie je te ferais. Mais je te quitte, je vais aller me coucher et je demanderai au bon dieu que me rêves soient remplis de toi.

Je t'aime. Tout mon coeur à toi. Juliette.

## **Jeudi 25 Mars 1915.**

Hier mon tit Lou, je suis allée encore aux caves. Je m'ennuyais tant après mon coco. J'ai été mettre mon argent en ordre. Mais aujourd'hui mon Charles, je suis désemparée. Je serais heureuse de te demander conseil. La guerre aura été dure pour certains.

Ce matin je suis retournée chez nous et j'ai encore été saisie : au magasin il ne reste plus rien ; les voleurs sont encore revenus ; ils sont passés par la fenêtre de notre cuisine. J'en suis navrée. Je suis retournée chez Mignot et ils disent qu'il faut attendre 4 ou 5 jours, le temps que ça aille au général commandant la place et ensuite au général commandant le secteur. Pendant ce temps là, ils pourront voler le mobilier, j'en ai peur. Je me demande ce qu'il pourra me rester après la guerre. Mais je vais faire les démarches, cela ne peut durer si longtemps.

En parlant de mon argent, j'avais 15 francs qu'on avait donnés à André pour ses étrennes. Je lui avais pris un livret de caisse d'épargne. On ne sait pas ce qui peut arriver ; comme cela il ne les perdra pas.

Tiens, hier soir il y avait à peu près une heure que nous étions couchés, il est tombé 5 gros obus près de nous. J'ai été réveillée en sursaut. Cela arrive souvent mais on s'y habitue.

Je te quitte ; mille bécots et à demain. Ta petite femme qui t'aime toujours. Ta Juliette.

### **Samedi 27 Mars 1915.**

Ce matin il était 9 heures. On sonne chez ton parrain et l'on demande après moi. C'était le comptable de chez Mignot, M. Liénard. , qui venait me prévenir de me tenir prête pour dix heures, et qu'il viendrait me chercher afin de nous rendre ensemble chez le colonel du 291e, celui qui s'occupe de la rue de Beine. Il habite rue de Bethlehem et à 10 heures sonnantes nous y étions. Sais-tu ce qu'il m'a dit en arrivant ?

«- Vous en avez un toupet, Madame, de dire que l'on a passé et volé chez vous. J'y suis allé ce matin même et je n'ai rien vu.

- Je vous demande pardon, mon colonel, lui ai-je répondu, mais on a volé malgré la sentinelle qui est à la porte.
- Et qui a pu vous le dire puisque vous ne pouvez aller chez vous.
- Ce sont les soldats du poste ».

Après bien des formalités nous obtenons un laissez-passer pour le lundi 29 de 6 heures du matin à 6 heures du soir, mais défense avant ce temps de nous voir l'un et l'autre dans le quartier. Rendez-vous est donc pris pour le lundi.

Je pars chez vous en attendant. Je voudrais, mon Charles, que cette journée là soit passée. Je te quitte aujourd'hui. Je m'ennuie toujours mais je veux quand même espérer.

Bons baisers.

### **Lundi 29 Mars 1915.**

Tout est enlevé. Il en restait quand même encore six camions. Je suis fatiguée. Ils ont même enlevé le matériel de Mignot. Il ne reste plus rien au magasin. Cela me fait beaucoup de peine car il me semble que je ne suis pas encore prête de retravailler, le temps de rétablir tout cela. J'aurai pourtant beaucoup de courage pour revendre à nouveau.

J'ai profité que l'on avait reculé le comptoir pour chercher ton alliance mais je ne l'ai pas retrouvée. Cela me fait penser au jour où tu l'as perdue. Comme tu étais navré ! On se trouvait si malheureux ce jour là, et pourtant ce n'était rien auprès de ce que l'on passe aujourd'hui.

Le soir en repartant, j'ai eu soin d'enlever la clef de la grande porte rue Croix Sainte Marie car là, je pourrai entrer, et j'ai déjà emporté un magnum de vin. Demain j'enlèverai le reste. Ma journée a été bien remplie et le comptable m'a donné à espérer que je ne perdrai rien. Ce n'est que juste, c'est l'autorité militaire qui aura à payer.

Je te quitte encore une fois. Bons bécots de loin et tout mon cœur à toi. Ta Juliette.

### **Mardi 30 Mars 1915.**

Ce matin en me réveillant je suis allée rue de Beine, mais rien de nouveau. J'ai enlevé ma garniture de cheminée. Cet après-midi je suis revenue chez ton parrain et là une lettre m'attendait, du soldat Henri Lande. Il me disait comme les autres que tu avais été blessé et sans doute soigné par les Allemands. Il ajoutait que c'était un jeune homme de Crugny qui le lui avait dit et il ajoutait qu'il me remerciait beaucoup pour la petite pièce que j'avais ajoutée à sa lettre. Dix sous de timbres, ce n'est pas une affaire. Pauvre diable.

Mon coco, bonne nuit et à bientôt.

## Mercredi 31 Mars 1915.

Cette fois-ci, aujourd'hui encore une nouvelle chose. Maria m'avait demandé de ne pas aller chez nous rue de Beine car il fallait qu'elle s'absente. Mais c'était plus fort que moi ; à dix heures il a fallu que je m'en aille et j'ai bien fait. En arrivant chez nous, toutes les serrures étaient sautées et toutes les portes ouvertes. Aussi je me suis empressée avec ton papa toute la journée de déménager mon mobilier. J'ai mis tout dans son grenier et encore, vois-tu, cela m'est toujours défendu d'aller chez nous. Le colonel n'a pas voulu me délivrer de laisser-passer. Il prétend que des environs de Berru on voit dans la rue de Beine.

En effet je ne t'ai pas dit : avant hier quand nous avons enlevé les marchandises, il n'y avait pas une demi-heure que nous étions là qu'ils nous ont bombardés, en moyenne 5 obus en une heure. Mais ils sont tous tombés dans le champ en face. Le comptable n'avait pas le sourire ; pour une fois qu'il venait chez nous, c'était réussi ! Nous en avons profité pour déménager la cave. Le colonel est venu et il met le vol sur le compte des civils. Il a l'air d'un vrai soldat, pas de fantaisie, la parole dure. Je lui ai parlé de toi et lui aussi m'a dit de ne pas désespérer.

Que je te finisse : aujourd'hui donc je me suis aperçue qu'ils avaient volé le peu de vin qui nous restait à la cave. Mais ce qui m'a fait le plus de peine, c'est qu'ils ont enlevé les deux magnums qui nous restaient. C'était un souvenir de notre mariage et tu t'étais pourtant promis de les représenter à la communion de notre coco.

Je me demande encore ce qui peut m'attendre. Reviens mon Charles. Je souffre de ne pas t'avoir et de ne rien savoir. J'ai écrit cette fois-ci à un professeur en Suisse qui fait parvenir ma lettre à un prêtre allemand. Là encore j'ai un peu d'espoir ; si petit soit-il cela m'aide à vivre.

Je t'embrasse de loin et je t'envoie mon cœur. Ta Juliette.

## Mardi 6 Avril 1915.

Aujourd'hui je suis aux caves. J'en profite toujours pour écrire quand j'ai de nouvelles adresses te concernant. J'ai écrit au soldat Henri Lande pour qu'il me dise, puisqu'il t'avait connu, si tu avais souffert de la faim et du froid et si quelquefois tu avais parlé de nous. On s'ennuie tant et je voudrais tout savoir. Maintenant j'ai aussi adressé une lettre à Berlin, à une adresse trouvée sur le journal pour les prisonniers qui n'ont pas de résidence connue. J'essaie de toutes les façons.

Mais quelle vie est la mienne ! Aujourd'hui chez l'un, demain chez l'autre ; c'est triste quand on n'a plus de maison. Pauvre grand, si je te savais vivant au moins, j'endurerais tout. Ton coco t'aime, vois-tu ; je lui ai mis un médaillon avec ton portrait et il l'embrasse tout le temps. « Mon papa » dit-il. Pauvre crotte, je t'aime toujours mon Charles et c'est pour la vie.

Maintenant je te dirai aussi que j'attends toujours des nouvelles de Mme Fuhrer et qu'elles ne viennent pas. Figure toi qu'au début du bombardement j'ai eu pitié d'elle. Elle était restée sans un sou et il fallait bien qu'elle mange. Pendant un mois je lui ai avancé de la marchandise et cela est monté à 97 francs, somme qu'elle devait m'envoyer aussitôt arrivée à Troyes. C'était fin Novembre et j'attends toujours. Je vais lui réécrire et si ça ne suffit pas, j'écirai à M. Fuhrer. Que veux-tu, ce n'est pas le moment de perdre de l'argent.

Je te quitte mon tit Lou. Tes deux petits cocos t'envoient leur petit cœur. La petite soeurette commence à rire. Ah si tu étais près de nous, quelle joie ! Mais bonsoir mon Charles et espérons.

## **Jeudi 8 Avril 1915.**

Mon Charles, batailles sur batailles près de Reims, à Bétheny, Brimont, la nuit principalement. Mitrailleuses, fusils, canons, tout marche ; c'est infernal et ça n'avance à rien. Il y en a, des victimes ! Mme Michaud, entre autres, a été tuée, laissant quatre enfants. Quand donc les fera-t-on partir ? Depuis 7 mois qu'ils sont près de Reims, ce sera déjà un soulagement. Tiens, pendant que je t'écris, j'entends les sifflements de leurs obus qui arrivent sur la ville. La nuit ne se passera pas bien ; il y aura encore du malheur. Enfin c'est la vie. Je n'y pense pas, je n'ai que toi dans la tête.

Pauvre chipot, je suis triste. Je t'aime tant. Je vais aller me coucher, c'est mon meilleur moment car là j'oublie et souvent mes rêves sont remplis de toi. Mais quel réveil ...

Je t'embrasse. A toujours.

## **Vendredi 9 Avril 1915.**

Mon Charles, hier soir quand je me suis couchée les boches bombardaient, mais tu parles, quelle nuit ! Jusqu'à quatre heures du matin ils ont envoyé tout prêt de 2000 obus sur tous les quartiers. Combien de morts ? Aussi aussitôt levée, je me suis empressée de courir chez vous, voir s'ils avaient eu peur. Ils n'avaient pas dormi ni l'un ni l'autre. Je suis allée jusque la rue de Beine. Chez nous il n'y a rien. Il y en a eu une chez Mme Mitouart mais ils n'étaient pas là heureusement.

L'après-midi cette fois-ci, je suis allée jusqu'aux caves car on ne trouve plus de lait pour faire la bouillie de la soeurette et je savais que maman en avait. Ils étaient contents de me voir ; ils ne vivent pas de me savoir en danger. Maman a pleuré toute la nuit. A six heures, en me reconduisant sur le pas de la porte, il y avait de nouveaux bombardements et on se battait ferme sur Brimont. Elle a voulu me retenir, mais je sais que tes parents ne sont pas contents quand je reste aux caves. Ils ont peur et ne comprennent pas que je cherche à mettre à l'abri ma soeurette. Tant pis, il arrivera ce qui doit arriver.

Je vais me coucher ; je dormirai peut-être mieux. Bonne nuit mon Charles et à toi toujours.

### **Lundi 12 Avril 1915.**

Hier mon tit Lou, je suis allée aux caves voir André. Pauvre coco, il est si heureux de me voir. Ton papa m'avait demandé que je le conduise chez vous mais je n'étais pas décidée et j'ai eu raison. Les boches ont bombardé par là et il en est tombé une chez Tumis. Là dessus ton papa parle de partir de chez vous pour aller à Sainte-Anne car Gaston a peur. Tu vois, c'est la première qui tombe par là. Quand on pense que rue de Beine, près de chez nous, je suis sûre qu'il en est tombé plus de deux cents !

Ce qu'il faut voir, c'est que les boches ont encore eu une défaite car nous leur avons repris Les Eparges, crête qu'ils tenaient depuis six mois. Mais combien de victimes encore ? Ah vivement la fin !

Je ne vois plus rien à te dire, si ce n'est qu'il y a encore eu des combats d'aéroplanes au dessus de Reims et que je désespère toujours.

Je te quitte. Bons baisers. Je t'aime.

### **Mercredi 14 Avril 1915.**

Mon Charles,

Tes parents sont repartis pour Sainte-Anne. Ils voulaient que j'aille avec eux mais je ne peux pas quitter ton parrain pour aller chez des étrangers. Gaston a peur, il ne veut plus du tout rester rue de Metz ; ils sont navrés.

Le bombardement continue toujours. Surtout pour les aéroplanes, ils lancent quelque chose comme bombes et fléchettes. Que veux-tu, on commence à s'y habituer. Je ne me rappelle pas t'avoir dit que le pauvre père Deboeuf était mort de maladie. Tu en trouveras du changement, mon Charles, quand tu reviendras. Mais quand ?

Je te quitte. Bons bécots et à toi toujours.

## **Jeudi 15 Avril 1915.**

Je suis découragée , désespérée. Mon Charles, je suis allée rue de Beine. Il est encore tombé une bombe chez Mme Dreyer et Mme Commeaux. Mais de me voir dans ma maison où tout est en désordre, le cauchemar m'est revenu.

Je suis triste à mourir, je pleure, je me dégoûte de tout et si je n'avais pas mes petits, je ne sais pas ce que je ferais. Je me demande s'il faut que j'espère encore. Pense donc, tit Lou, sept mois sans nouvelles. Si c'était vrai, mon Charles, je ne pourrais jamais vivre une longue vie sans toi. Il ne peut plus y avoir de bonheur pour moi sur terre. On a beau penser aux enfants, c'est une consolation, mais c'est justement en les voyant grandir que je verrai à quel point tu me manques.

J'arrête. Je souffre trop. Je t'aime.

## **Samedi 17 Avril 1915.**

Encore un nouveau deuil dans la famille. Il ne nous touche pas directement bien entendu, mais enfin... M. Dominique, le papa de Charlotte est mort. Son frère est mort il y a trois mois à peine. Elle n'a pas de chance non plus. Et toujours pas de nouvelles de Paul. Quand tout cela finira-t-il ?

## Dimanche 18 Avril 1915.

Je suis allée aux caves aujourd'hui. Si tu avais vu ton coco et si tu étais arrivé dans le moment, tu aurais été heureux de voir comme il pense à toi. A un moment donné il a dit à Marguerite : « Marraine Aguite, donne mon papa que je le montre à tite sœur ». Elle s'empresse de lui donner ta photo. Il la prend et approchant de sa soeurette :

- « - Fais un bec, tite sœur. Tu sais, papa, il est à la guerre.
- Pauvre crotte, lui dit Marguerite, rends le moi que je le mette au dodo.
- Non, c'est coco. »

Alors le prenant contre lui, il se met à chanter « Fais dodo mon papa ; ton coco t'aime bien ».

De le voir, maman pleurait.

Quand viendra le jour où nous pourrons tous les deux les gâter ? Pauvre grand, je suis triste, surtout que je sais que les prisonniers ont faim, et de ne pas savoir où tu es ... Toi même, mon Charles, tu dois souffrir, mais quand tu reviendras, je te rendrai plus heureux qu'un roi. Ce sera le seul but de ma vie. J'espère encore, vois-tu, malgré que les jours passent.

Et je t'aime toujours. Bons baisers. Ta petite femme.

**Lundi 19 Avril 1915.**

Mon tit Lou, aujourd'hui je suis allée voir tes parents à Sainte Anne avec notre Blanchette. Tu vois mon Charles, je fais ce que je peux pour leur faire plaisir. J'y suis allée par un bombardement violent. La poste et la rue Cérés ont eu leur part. Et toujours des bombes incendiaires, mais maintenant cela fait moins de dégâts. On a fait venir quelques pompiers de Paris.

Pour revenir à tes parents, ils étaient contents et ta maman aurait voulu que je couche chez eux, mais je ne suis pas assez hardie et puis en ce moment quand il faut être à charge des autres, ça ne me va pas. A 5 heures je suis donc revenue en passant chez Syren chercher ma petite lampe à alcool. Si tu voyais les dégâts ... Et c'est partout comme cela à Reims. Je dois même aller rue de Beine voir si notre maison est toujours là car il y en a une tombée chez Mme Desjardins. Ton parrain a été un moment travailler dans le bureau du marquis et maintenant son bureau est dans les tunnels. Encore bon car aujourd'hui il en est arrivé une et le bureau du marquis a été réduit en miettes.

Ton papa voudrait encore que je sorte André. C'est bizarre : ils ont peur pour eux et ils disent qu'il n'y a pas de danger pour André. Ton parrain me conseille de ne pas le sortir.

Bons bécots. Je t'aime.

## **Mardi 20 Avril 1915.**

Aujourd'hui bombardement depuis trois heures du matin jusqu'à neuf heures du soir. Commencement d'incendie chez Louvet, marchand de café. Je suis encore sortie. Vois-tu, les bombes ne me touchent pas.

## **Mercredi 21 Avril 1915.**

Mon pauvre grand, il y a aujourd'hui deux ans notre coco venait de venir au monde. Nous étions heureux et tu étais si content d'avoir un garçon. Faut-il que son anniversaire se passe sans toi. Tu dois y penser mon Charles, et tu dois souffrir de n'être pas près de nous. Si tu pouvais te représenter comme il est ! Il parle couramment, dit et prononce bien tout. Tu en serais fou.

Je ne suis pas encore gaie aujourd'hui. Si seulement les boches n'étaient plus près de nous. Je pourrais retravailler, cela occuperait mes pensées. Mais ils sont toujours là. Il n'y a qu'aux Eparges qu'ils ont reculé. Mais combien de victimes ! Georges Lagarde y a pris part et il dit que c'était affreux. Quelle triste chose ! J'en sais pour ma part.

Je te quitte, mon Charles, et si ma pensée peut communiquer avec la tienne, tu sauras que ta petite femme t'aime toujours.

## **Vendredi 23 Avril 1915.**

Sept mois mon Charles que l'on t'a dit tué. Je ne peux m'y faire et je deviens de plus en plus triste. Il y a des moments où le courage m'abandonne. Hier j'ai encore reçu une lettre d'un de tes camarades à qui j'avais écrit. C'est un dénommé Ternet, de Crugny, et comme les autres il me dit que tu as été blessé et pas ramassé par eux. Il me dit de reprendre espoir. Que veux-tu, après chaque lettre que je reçois, je suis encore plus découragée, mais je veux savoir.

Hier je suis sortie faire quelques courses. Cela bombardait violemment ; on ne rencontrait personne. J'en étais à souhaiter d'être frappée à mon tour car ce n'est pas une vie que je mène. Mais mes pauvres petits, les tiens mon Charles, je n'ai pas le droit de les laisser. Pauvres cadets, ils sont si beaux.

J'arrête car je crois que j'arroserais le cahier. Je sens les larmes qui coulent. Je t'aime mon Lou, plus que tout.

## **Lundi 26 Avril 1915.**

Je suis allée aux caves. On évacue tous les réfugiés qui ne travaillent pas à la maison. On vient les chercher en autobus pour les conduire vers une destination inconnue ; ce n'est pas gai. Là j'ai appris la mort d'Emile Cathier et d'Henri Peffer, l'un tué au bois de la Grurie et le second aux Eparges. Que de victimes pour avancer si peu ! Et quand serons-nous libérés ?

Ton coco est de plus en plus gentil. Les ouvriers sont tous après lui. Je lui ai appris à ôter son béret pour dire bonjour. Il est comique. Tu en seras fier mon Charles. Ta petite Blanchette pousse à merveille ; c'est un ange. Quand elle rit, elle ferme ses yeux comme toi. Si seulement tu étais là.

Mais je reprends espoir. Bonne nuit et à toujours.

### **Jeudi 29 Avril 1915.**

Oh mon Charles, quels bombardements depuis plusieurs jours ! Mais aujourd'hui c'est pire. On attribue cela à la perte de trois de leurs aéros que le nôtres auraient fait tomber. Alors ils se vengent. Je te dirai que ce matin ils ont commencé à six heures et à onze heures je faisais manger la petite dans la cour quand il en est arrivé une qui a heureusement éclaté en l'air. Quelques chiques sont tombées autour de moi et la petite ayant crié, j'ai cru un instant qu'elle était touchée. Mais il n'en était rien.

L'après-midi cette fois ils ont repris et à six heures et demie, si tu avais entendu les nôtres et les leurs, cela faisait un vacarme assourdissant. On dit même que les nôtres viennent de reprendre Beine. Enfin pour le moment ils sont tranquilles.

Je vais me coucher. Bonne nuit. Je t'aime ...

Mon Charles, je n'ai pas dormi longtemps .J'étais à peine couchée, quand j'entendis quelques sifflements. Mais je m'endormis quand même. Pas longtemps, car il était 10 heures quand je fus réveillée par un bruit formidable. Il venait d'en tomber une tout près.

Au même instant j’entendis Maria qui descendait ainsi que le parrain. Je sautai au bas du lit, je m’habillai et je descendis près d’eux. Si tu avais entendu ! Tous leurs canons tiraient ensemble furieusement, sans tir précis, dans toutes les directions de la ville. Nous en comptons facilement 4 à la minute. Cela dura jusqu’à 11 heures et c’est pourquoi avant de me recoucher, je veux t’écrire un peu. J’ai la tête en feu et je crois que mon sommeil est perdu pour le restant de la nuit.

Tiens, je n’ai pas pensé de te dire que dimanche dernier un éclat est tombé chez tes parents dans le grenier, mais ça n’a cassé que quelques tuiles, heureusement.

Je te quitte encore une fois. Je t’envoie de loin tout mon cœur. Je t’aime toujours. Ta Juliette.

### **Dimanche 2 Mai 1915.**

Aujourd’hui Dimanche je suis venue aux caves. Mais pour venir, quel bombardement ! En arrivant près de la caserne Colbert j’entends les nôtres qui se mettent à faire un vacarme infernal. Je me dis : « Soyons prudents ; tout à l’heure les boches vont répondre. Le boulevard est dangereux, je vais passer par le Barbâtre ». Bien m’en a pris car à peine si j’y étais que j’entendais les sifflements boches. Cette fois-ci en arrivant en haut du Barbâtre, on me dit que cela tombe sur Pommery. J’ai donc attendu que leur folie soit passée et je me suis mise à l’abri chez Mme Nalis.

Quand je suis arrivée aux caves ils étaient tous en peine, surtout que Charlotte était sortie aussi avec Paulette pour aller faire ses adieux à sa mère, car elle s'en va demain à Paris chez une de ses tantes. Elle en a assez du bombardement et comme on ne sait pas quand ça finira ...

Pour moi, mon Charles, encore une journée de passée. Je t'aime. Ta Juliette.

### **Mardi 4 Mai 1915.**

Charlotte est partie. Une voiture est venue la chercher. Eh bien elle s'en va et je suis sûre qu'elle regrettera de n'être pas restée à Reims. Mais mon Charles, je crois que je vais rester quelques jours avec maman car il me pousse de clous partout, sans doute la peur que j'ai eu l'autre jour.

Bons baisers.

### **Mercredi 5 Mai 1915.**

Tu parles, quel bombardement, quelle vie, quel cauchemar ! On attribue cela à une attaque qu'ils ont fait cette nuit et qui a été repoussée. Ils essaient toujours de rentrer sur Reims mais ils n'y arriveront jamais. C'est tout de même long.

### **Samedi 8 Mai 1915.**

Nous avons reçu une carte de Charlotte. Elle est arrivée à bon port. Elle dit que son voyage a été triste car tout le long du parcours elles n'a vu que des tombes de soldats. C'est navrant. Ton papa n'est plus chez M. Boulanger ; sa dame est très malade, alors ça le gêne. Tu vois que j'ai bien fait de ne pas y aller. Ils ont loué une maison à côté dont les gens sont partis. Ton papa me réclame pour que j'aïlle avec eux. Il y a du danger aussi puisque ta maman est descendue plusieurs fois à la cave car ça bombardait par là. Ils voudraient qu'André soit avec eux. Mais avec deux enfants et ta maman qui ne peut rien faire, je ne veux pas les gêner.

Je m'ennuie encore aujourd'hui. Tu me manques mon Charles de plus en plus. Je voudrais être plus vieille. Je t'aime.

## **Lundi 10 Mai 1915.**

Ton papa est venu aujourd'hui me voir. Il me demande que je leur conduise André. J'ai beau lui dire que je n'irais qu'en tremblant, il me répond qu'il arrivera ce qui doit arriver. Moi je ne pense pas comme cela ; je vois plus loin ; je pense que si tu revenais et que tu ne retrouves pas ton petit coco, tu serais en droit de me faire des reproches. Je veux que quand tu reviendras notre joie soit complète. Il est si gentil. Pauvre coco, il ne t'oublie pas.

## **Mercredi 12 Mai 1915.**

Mon Charles, ton papa est venu. Ils ne sont pas contents après moi. C'est malheureux ; j'ai de la peine de tous les côtés. Tant pis, j'irai mais j'aurai peur. Ton papa me dit que si j'entends bombarder, je n'ai qu'à m'abriter. C'est facile à dire mais la première qui arrive ne vous prévient pas. Et il y en a tant et tant qui sont tués tous les jours. Enfin je ne veux pas qu'ils croient que c'est de la mauvaise volonté.

Je suis navrée et je t'aime.

## **Samedi 15 Mai 1915.**

Ce matin je suis allée chez le parrain. Jean-Pierre, le pauvre vieux, a voulu sortir et il est tombé sur le bord du trottoir. Si tu voyais sa figure, elle est toute bleue et toute enflée. C'est Antoinette qui l'a ramassé. Je suis allée jusque chez nous rue de Beine. Comme c'est triste, il n'y a plus personne. J'hésitai même à rentrer chez nous. Quand retrouverons-nous notre petit intérieur si gai ? On ne fait que piller partout dans ce coin là. C'est malheureux mais reviens nous mon Charles et on oubliera tout.

Cela fait 15 jours que Charlotte est partie et pas de nouvelles ; elle sait pourtant bien que nous sommes dans l'ennui. On voit tout le monde recevoir des lettres et nous, jamais rien ; c'est un crève-cœur mon tit Lou.

## **Dimanche 16 Mai 1915.**

J'ai parlé trop vite hier. Nous avons une lettre de Charlotte. Elle nous dit qu'elle a été à la Croix rouge à Paris et qu'elle a su que toi et Paul vous étiez sur la liste de ceux dont on ne s'est pas encore occupé. Elle va faire les démarches. Elle dit qu'elle va travailler et faire des masques pour les soldats contre les bombes asphyxiantes.

Nous avons reçu aussi une lettre de ma tante Phénie. Elle est à Moussy, près d'Épernay. Elle se trouve bien ; elle demande de tes nouvelles et nous plaint. Oh oui mon Charles, c'est une triste année pour nous ! Vivement l'autre, nous serons peut-être plus heureux.

Tes petits cocos t'embrassent.

## **Lundi 17 Mai 1915.**

J'ai passé un dimanche triste, triste. La raison en est que je sais que le fils Collard, Alfred, a été tué il y a trois jours. Toute sa famille le sait. Il n'y a que la mère à qui on le cache et qui comme moi le croit prisonnier. Je me suis mis dans la tête qu'il en était de même pour moi, qu'on me le cachait peut-être. Et puis que veux-tu, on ne voit que des deuils autour de soi. M. Vandenberg a reçu le mortuaire de son fils Henri qu'on appelait 'Le chemineau'. Il aurait été tué aux Eparges. D'Adolphe, il n'a pas non plus de nouvelles. Que je voudrais être plus vieille et de voir mes deux beaux petits si gentils et que tu n'es pas là pour les voir grandir...

Si tu voyais notre André, il cause et il chante, il fait la joie de tout le monde et il parle toujours de son tit papa Charles. Quand il sera grand il ira te rechercher, il tuera tous les boches. Il est bien plus intelligent encore que le petit Fender. Et la petite sœur, un petit ange. Pauvre coco, elle rit toujours ; elle aura bientôt des dents. Elle est belle.

Je te quitte mon Charles. Je pense à toi, toujours.

## **Mardi 18 Mai 1915.**

Ton parrain vient de revenir de Paris où il avait passé cinq jours. Toute sa famille était malade, grippée. Ce n'est pas de chance. Sais-tu, je lui ai demandé si je ne le peinais pas en restant définitivement près de maman.

Il m'a dit que j'avais raison, que cela la distrairait, du moment que les enfants se portaient bien, et que sa maison me serait toujours ouverte. Il est bon. Ton coco sera heureux. C'est qu'il ne veut plus quitter sa petite sœur.

Encore une journée de passée et toujours rien. Mais j'ai espoir. Je t'aime. Ta Juliette.

### **Lundi 24 Mai 1915.**

Mon Charles, je suis allée chez Mignot aujourd'hui pour savoir ce qu'il en était de mon inventaire. L'inspecteur n'était pas là. C'est un comptable qui m'a reçue. La perte se monte à 6000 francs. C'est énorme mais ce que je n'ai pas trouvé bien, c'est que la maison me devait encore 60 francs et qu'ils les ont déjà retenus sur la perte. J'en ai parlé à ton parrain qui m'a donné la marche à suivre. Il faut que j'aille trouver le colonel commandant le secteur et qu'il me fasse un certificat comme quoi je ne suis pas responsable, étant évacuée. J'irai demain. Mon dieu, j'en ai par dessus la tête. Je voudrais être au bout de tout cela. Encore bon que j'ai mes deux petits cocos pour me changer les idées. Ils sont si gentils tous les deux.

Vivement que tu reviennes, et on oubliera tout. Pauvre Charles ...

## **Mardi 25 Mai 1915.**

Je suis allée voir le colonel. Comme de bien entendu il n'était pas là mais son remplaçant m'a dit qu'il refuserait de me fournir un certificat. Du moment que ma maison était inscrite sur les registres de la ville comme étant dans une zone dangereuse, ça suffisait et que c'était Mignot qui devait s'occuper de cela. Je me suis rendue chez le commissaire et là ils m'ont dit que du moment que ma déclaration avait été faite le jour du vol, cela suffisait. Je suis donc revenue pas plus avancée. Seulement voilà ce que je vais faire : puisque je ne peux jamais voir l'inspecteur, je vais lui écrire et lui demander ce qu'il pense de cela.

Encore une journée de passée et toujours pas de nouvelles.  
Bons baisers et bonne nuit.

## **Mercredi 26 Mai 1915.**

Mon Charles, ce matin il faisait beau ; je me suis décidée, j'ai mis les deux petits dans la voiture et je suis partie pour Sainte-Anne. André était heureux. Il s'intéresse à tout. Comme tu serais content si tu le voyais maintenant. Il nous questionne sur tout. Il est intelligent. Bonne crotte.

J'étais à peine arrivée au canal qu'il est tombé plusieurs bombes sur le Champion et j'ai su ce soir qu'il y avait eu des soldats tués. Encore bon que nous étions passés. Tes parents étaient heureux.

Ils ne se rendent pas compte du sacrifice que je fais et tout le monde dit que je ne suis pas raisonnable de conduire le enfants avec le danger. J'ai profité d'être à Sainte-Anne pour faire photographier André par le fils Boulanger. Il s'est bien laissé faire. J'ai passé quelques instants chez Mme Boulanger et le restant chez vous à coudre. Ta maman voudrait bien que je reste mais ils bombardent par là aussi. Leur logement est trop petit et puis je te dirai aussi que ta maman n'a plus le même caractère. Elle n'a pas la patience pour les petits.

Je termine pour aujourd'hui. Je pense toujours autant à toi et je m'ennuie. Je t'aime. Ta Juliette.

### **Jeudi 27 Mai 1915.**

Crois-tu, les photographies d'André sont déjà faites. Ton papa me les a apportées. Il est bien notre coco, tout naturel avec son petit panier et son béret ; il est à croquer. J'ai mis la plus belle de côté pour te l'envoyer si j'avais de tes nouvelles. Tu serais heureux. Il fait une moue dessus, comme toi à son âge. J'en ai envoyé une à Juliette Couronne et à Charlotte. Juliette le trouvera changé, cela fait un an qu'elle ne l'a pas vu. Il en a des jambes, il trotte toujours mais cela me fait un crève-cœur que tu ne sois pas là pour le voir grandir. Il ne t'oublie pas quand il dit : « Je vais écrire à mon tit papa Charles ». Il est sérieux.

Reviens vite mon tit Lou et tu verras comme nous te gâterons.

## **Mardi 1<sup>er</sup> Juin 1915.**

Encore un mois qui commence. Le finirons-nous encore avec les boches près de nous ? Ce que c'est long ! Nous avons reçu une lettre de Charlotte. Elle se fait tirer l'oreille pour écrire. Elle est allée à la Croix rouge et on lui a dit que vous n'étiez pas en Allemagne mais sans doute en Belgique ou dans les pays envahis. Ils essaient d'avoir des nouvelles mais c'est impossible. Il faudra sans doute attendre la fin de la guerre. Charlotte me dit de prendre courage. Bien sur s'il y en avait encore pour un mois ou deux, mais ça peut durer encore un an, plus peut-être. Pense donc mon Charles, si tu es vivant que dois-tu penser ? Je te vois loin, sans nouvelles du tout et les boches auprès de vous pour vous en dire de mauvaises.

La lettre m'a plutôt découragée. Si je n'avais pas mes petits ... mais j'arrête car les idées noires me reprennent. Je te quitte et j'espère encore. Je t'aime.

## **Lundi 7 Juin 2015.**

Il y a eu un combat toute la journée d'hier. Ca devait être près de Soissons. Nous entendions la canonnade lointaine. Mais cette nuit c'était près de chez nous, à Bétheny. Les nôtres ont tiré sans arrêt ; nous n'avons pas dormi. Cela remue le cœur et nous fait penser à ceux qui nous manquent. Pourvu que le résultat soit bon ! C'est tout ce que j'ai à te dire aujourd'hui mon Charles mais je t'envoie de loin tous mes baisers.

## **Jeudi 10 Juin 2015.**

J'ai reçu une lettre de Mignot et je suis ennuyée. Si j'avais su que tout cela arrive , j'aurais vendu ma maison au début de la guerre. Sais-tu ce qu'ils me disent ? Qu'il est inexplicable qu'au mois d'août j'ai remis tant de marchandise en magasin et que pour eux j'avais déjà 3 à 4000 francs de déficit avant d'être pillé et qu'ils verront cela par la suite. On voit bien que je ne suis qu'une femme mais j'ai ton parrain pour me guider et je tiendra ferme : je ne veux rien perdre.

Crois-tu, mon pauvre Lou, tout s'emmêle. Si seulement tu me revenais... J'ai écrit à l'ambassade d'Espagne à Berlin. J'arriverai peut-être à apprendre quelque chose.

## **Lundi 14 Juin 1915.**

Je suis allée à Sainte-Anne aujourd'hui avec André et soeurette. Gaston les a photographiés. Il faisait chaud. Nous sommes allés chez Pichet. Je crois que la fille chercherait à faire le mariage avec Gaston. Enfin la journée a été bonne et ils n'ont pas bombardé. Tes parents étaient heureux. Je suis fatiguée.

## **Jeudi 17 Juin 1915.**

Ton papa est venu nous voir. Les photographies ne sont pas réussies ; ce sera pour une autre fois. Mais je serais si heureuse si je pouvais te les envoyer. J'aurai peut-être ce bonheur là. Nous serions si heureux nous quatre. Je t'aime.

## **Vendredi 18 Juin 1915.**

Mon Charles, aujourd'hui je reprends encore espoir. J'ai vu sur Le petit Parisien un soldat du 44e de ligne qui était porté disparu depuis le 17 septembre après le combat d'Autrèches. Il vient d'écrire pour la première fois à ses parents. Il est prisonnier en Allemagne à Weinberg. Alors encore une fois je vais essayer. Je lui ai écrit pour savoir s'il pouvait me donner un petit renseignement sur toi et s'il ne pouvait pas me répondre, qu'il l'écrive à ses parents qui me le transmettrait.

Charlotte avait écrit à Berlin au bureau des renseignements il y a deux mois. La lettre est revenue. Ils ont fait des recherches dans trois camps et Paul n'y est pas. Nous n'avons vraiment pas de chance. Enfin espérons jusqu'au bout.

Ton coco te demande toujours maintenant. Je lui ai dit que les boches t'avaient enfermé dans une maison et que tu ne pouvais pas sortir. « Coco tuera les boches, répond-il, et j'aurai mon papa Charles ».

### **Dimanche 20 Juin 1915.**

Le mariage de Georgette, la sœur de Charlotte, a cassé. C'était à douter. Il est marié et père de deux enfants. Je ne comprends pas les jeunes filles qui se laissent entraîner en ce moment. C'est honteux, ce qui se passe en ce moment à Reims. Les femmes ne se respectent pas et beaucoup ont leur mari à la guerre. Et elles auront encore la chance de les revoir.

Bons bécots. Je ne t'oublie pas.

### **Mercredi 23 Juin 1915.**

Neuf mois aujourd'hui. C'est navrant. Où es-tu mon pauvre Lou ? Ce que tu dois souffrir aussi, encore plus que nous ! Car peut-être as-tu faim, toi qui avais si bon appétit. Quel courage mon dieu faut-il avoir.

### **Jeudi 24 Juin 1915.**

Aujourd'hui sur Le petit Parisien on reparle du jeune homme du 44e. C'est un dénommé Joseph Bernard.

Ses parents habitent rue du faubourg Saint Cosne à Chalon-sur-Saône. Ils expliquent que s'ils ont eu des nouvelles de leur fils, c'est par hasard. Ils lui avaient envoyé une lettre à son nom et adressée au bureau de poste N°24 à Berlin. C'est de là qu'ils ont eu des nouvelles. Il leur dit qu'il est en bonne santé mais il réclame des aliments. J'ai écrit à Berlin et aux parents du jeune homme. Si seulement j'avais des nouvelles, que je serais heureuse de t'envoyer des petites friandises.

Ton coco fait sa bourse. Il garde ses petits sous pour acheter du chocolat à son papa Charles. Il te réclame toujours. Je lui ai dit que les boches t'avaient enfermé dans une maison et que tu ne pouvais sortir. « J'irai ouvrir la porte, me dit-il ; mon papa Charles pleure ; il s'ennuie après son coco ». Il comprend déjà bien.

Mais que c'est long ! Jusqu'ici ils avançaient vite dans le Nord , mais voilà les opérations qui retardent encore une fois. Pourtant Mme de Thèbes prédit la fin de la guerre pour le 6 Octobre et j'ai du mal à croire qu'elle sera terminée. J'aurais plus de patience si je te savais vivant.

Je te quitte mon bon tit Lou. J'espère toujours ...

### **Lundi 28 Juin 1915.**

Ce matin je n'étais pas décidée à aller voir tes parents. Dès six heures et demie ils ont bombardé et c'étaient de grosses bombes qui tombaient dans le milieu de la ville. Enfin vers neuf heures c'était tranquille et je me suis décidée à partir. La journée s'est passée tranquillement et le retour, pareil.

Gaston a encore photographié les petits puisque la dernière fois ils n'étaient pas réussis.

Le dimanche, vois-tu mon Charles, me semble toujours plus triste. Je m'ennuie davantage. Bons baisers.

### **Mardi 29 Juin 1915.**

L'année dernière à ce jour ci tu as fait la Saint Jean avec papa. On était loin de penser à la guerre et pourtant on en était tout près. Si on avait su, que de plaisirs on se serait donnés. Et cette année, quels changements ! Encore aujourd'hui nous avons reçu des bombes. On avait été quinze jours tranquilles. Quelle vie mon Charles ! Et il y en a, malgré la guerre, que la misère n'atteint pas. Nous en avons notre grande part.

J'espère toujours mon bon tit Lou. Je t'aime.

### **Vendredi 2 Juillet 1915.**

Le bombardement reprend, aussi violent qu'au début. Les victimes sont aussi nombreuses. A Reims, actuellement on ne compte plus que 17500 habitants et la ville s'attend à quelque chose de pire car toutes les précautions sont prises contre les incendies.

Hier j'ai passé une journée triste à mourir. Mme Collard m'avait montré une lettre où l'on parlait d'un soldat qui avait reçu une balle au front et qui avait été tué sur le coup. Tu penses que cette lecture ne m'avait pas remis le cœur et j'ai été découragée toute la journée. Je fais tout ce que je peux pour avoir des nouvelles. J'ai écrit hier soir à quatre soldats qui étaient disparus en même temps que toi et qui viennent de faire savoir qu'ils étaient prisonniers, l'un au camp de Grimmap et les autres à Salzredel et Nuremberg. Le hasard est si grand et quelle joie si j'avais une bonne réponse.

Je t'aime et je t'attends.

### **Mardi 6 Juillet 1915.**

Il y a aujourd'hui un an, mon Charles, nous étions plus heureux. Te rappelles-tu ? C'était la fête des écoles. Nous étions sortis avec notre coco et nous avons soupé en ville. Nous ne savions pas ce jour là que le malheur était si près.

J'ai reçu aujourd'hui une réponse de la mère d'un disparu et qui est prisonnier maintenant. Elle me dit qu'elle ne peut pas me rendre le service que je lui demande te concernant car elle-même ne sait pas où est son fils. Elle avait eu affaire à une agence véreuse qui l'avait trompée. C'est encore une désillusion pour moi. Mais j'espérerai jusqu'au bout.

Aujourd'hui nous avons reçu une photo de Charlotte et Paulette. Si tu voyais la pauvre petite Paulette, comme elle est maigrie. La vie à Paris n'est pas toute rose et je suis sûre que Charlotte préférerait encore être aux caves.

Je te quitte. Je t'aime mon Charles.

## **Jeudi 8 Juillet 1915.**

Gaston et le parrain sont passés au Conseil de révision aujourd'hui. Gaston est réformé complètement et ton parrain est reversé dans l'auxiliaire. Il va partir rechercher sa femme à Paris et la ramener à Epernay. Elle sera toujours plus près, puisqu'elle ne peut pas rentrer à Reims. Gaston, lui, parle qu'il va partir travailler au loin ; il dit que c'est trop dangereux la vie à Reims.

Mon tit Lou, M. Clément, le dessinateur, va faire des recherches aussi pour toi. Il m'a demandé ton nom, le régiment, la compagnie et la classe. Si seulement il pouvait à son tour savoir quelque chose.

Gaston a encore manqué les photos d'André avec la petite sœur. Le jour où j'aurai des nouvelles, je les ferai faire par un photographe. Je serais si heureuse de te les envoyer. Ton coco est si grand et tu as une si bonne petite fille ! Enfin les jours passent ...

## **Lundi 12 Juillet 1915.**

J'ai encore le cœur à l'envers. Tu te rappelles Guillardel, le manœuvre, il vient d'être réformé. Il était dans un dépôt. Il est venu ma causer et il m'a dit qu'il me plaignait car tout en étant loin il avait su que tu avais été tué. Quand il a vu que moi je n'en étais pas sûre, il était navré de m'avoir dit cela.

J'en ai rattrapé le cauchemar et c'est fini, je désespère. Oh ces boches, quelle haine pour eux !

Et dire qu'il y a un an aujourd'hui il y avait une société de Colmar qui était là en face chez maman, là où il y a des canons. Quel changement !

### **Mercredi 14 Juillet 1915.**

La fête nationale, triste cette année. On nous avait prédit que nous aurions une mauvaise journée et que nous serions bombardés. C'est pour cela que j'avais refusé à ton papa d'aller près d'eux à Sainte-Anne. Quand tu reviendras je suis sûre que tu m'approuveras d'avoir pris des précautions. Ta maman n'est jamais sortie. Elle ne sait pas ce qui se passe dans les rues.

Mais la journée n'a pas été trop mauvaise. Il y a eu quelques bombes. Ce n'est pas comme dans la direction de Berry au Bac ou de Soissons. Si tu entendais depuis quatre jours le roulement du canon. C'est épouvantable. Cela me resserre le cœur d'entendre cela.

Voilà le 14 juillet mais toi, comment l'aurais-tu passé ? Mon pauvre Lou, si seulement l'année prochaine nous étions réunis.

### **Jeudi 15 Juillet 1915.**

Tous les soldats ont une permission qui varie entre 4, 6 et 8 jours. Tu penses si ceux qui en ont sont heureux.

Si tu avais encore été au front tu serais revenu voir tes deux petits. On aurait été si heureux. Mais ceux de Reims ne peuvent pas revenir à Reims ; il faut que les femmes aillent dans un autre pays.

A cela près, tu sais, mon coco t'aurait reconnu. Quand je le gronde, sais-tu ce qu'il me répond ? « Je le dirai à mon papa ». Tu en seras fier et il est beau, il est grand. Il est gentil et intelligent. Nous en ferons un homme. Et la petite Blanchette promet aussi. Vois-tu, nous n'aurons que des satisfactions. Quelle belle vie nous aurions, comme nous t'aimerions, tu oublierais tout.

Mais je t'aime mon tit Lou, pour toujours.

### **Vendredi 16 Juillet 1915.**

J'ai espoir aujourd'hui de te revoir, comme je ne l'ai jamais eu. Je suis allée voir une voyante et voici ce qu'elle m'a dit : « Vous êtes mariée et depuis longtemps vous êtes sans nouvelles de votre mari. Je le vois en soldat ; il a été malade mais de lui vous aurez bientôt des nouvelles car la grande peine que vous avez en ce moment ne sera que passagère ».

Elle a ajouté :

« Votre mari est grand, brun ; il a le front dégagé, il se tient bien droit et naturellement il cause beaucoup ».

Tu vois que c'est ton portrait. Elle m'a dit aussi que j'avais un commerce et que j'aurai des ennuis mais que je triompherai. Tu penses ma bonne chipette, en sortant de chez elle je ne voyais plus la vie de la même façon. Il me semblait que tout paraissait plus gai et je repensais à cette femme là, à la foire, qui t'avait dit que tu aurais une période malheureuse mais qu'après tu serais encore plus heureux que tu ne l'avais jamais été.

Si tu voyais ta Juliette, c'est la première fois depuis dix mois qu'elle sourit un peu. Mais cette fois-ci je vais m'ennuyer à attendre de tes nouvelles. Il me paraîtra qu'elles n'arriveront pas assez vite. Et je me dis que tu manques peut-être de tout ; quel contentement si je pouvais t'envoyer quelque chose. Enfin un peu de patience et tu vois mon Charles, mon cœur me le disait. On avait l'air de ne pas comprendre pourquoi j'avais espoir. Mais je t'aime tant.

Tous mes baisers. Juliette.

### **Dimanche 18 Juillet 1915.**

J'avais reçu un avis du Ministère des Affaires étrangères disant qu'ils allaient faire des recherches te concernant. J'ai aussi reçu une lettre d'une dame à qui j'ai écrit et dont le fils a disparu à Autrèches en même temps que toi. Elle me dit n'avoir reçu de son fils qu'une simple carte lui disant qu'il est en bonne santé. Si elle a d'autres nouvelles, elle me le fera savoir.

Maintenant M. Dreyer étant parti au feu depuis environ trois mois du côté de Notre Dame de Lorette, Mme Dreyer, sans nouvelles, a écrit et on lui a répondu qu'il avait été blessé mais qu'on ne peut lui dire où il est soigné. La voilà navrée. Elle habite à La Haubette. Tout le monde a sa peine.

Je devais aller chez tes parents ce matin mais les boches continuent de nous bombarder. Je ne suis donc pas partie. Hier il y a encore eu des victimes. Le beau-père de M. Marie, le boucher, un dénommé Cordier, a été tué dans la Rue Cérès près de Saint André et la mère Dreyer, en voulant lui porter secours, a reçu des éclats

et il aurait fallu lui couper les jambes et elle en serait morte. Tu vois mon Charles, ce n'est pas rassurant de sortir des enfants. Tu seras saisi quand tu reviendras ; plus de civils que de soldats tués à Reims !

Je te quitte. Bons baisers de loin. Je t'aime

### **Lundi 2 Août 1915.**

Un an aujourd'hui mon Charles, un an de désespoir qui peut en compter dix, et ne rien savoir. Marguerite a reçu une carte de Georges et il lui dit qu'il a vu dans le camp où il est prisonnier une liste de disparus que l'on recherche et que ton nom et celui de Paul y figureraient. Dans tous les camps la même liste passera. C'est sans doute le Ministère des Affaires étrangères qui fait cela.

Charlotte est triste elle aussi ; elle m'a écrit pour se soulager et me dire que depuis qu'elle est à Paris Paulette est malade et même en ce moment elle a des vomissements. Charlotte regrette d'être partie. Elle dit qu'elle aimerait encore mieux être sous les bombes et être avec nous. Quelle triste vie !

Je te quitte mon tit Lou. Je t'aime.

### **Mardi 3 Août 1915.**

Je suis allée aux allocations ce matin. Partie à 7 heures, je suis revenue à midi passé. Il y avait une foule de monde à payer. J'étais resserrée, étouffée, si bien que j'en suis revenue malade. Mais ce qui a augmenté mon malaise, c'est que j'ai repensé à un an plus tôt. Ce soir même c'était la veille que tu partes. Tu pleurais en me disant que c'était triste d'avoir un beau petit coco comme nous avons un et être obligé de le quitter. Pauvre grand, et dire que si tu avais su ce qui nous attendait, avec quelle plus grande tristesse encore tu serais parti.

Je ne t'en dis pas plus long. Je suis harassée. Je t'aime.

### **Vendredi 6 Août 1915.**

On fait des travaux de défense tout autour de la ville. Si tu voyais, surtout chez Pommery... On y a installé aussi un poste téléphonique. Nous sommes entourés de canons. Le jour où l'attaque sur Reims va reprendre, qu'est-ce que nous entendrons !

Que ce soit vivement et que je te retrouve.

### **Mercredi 11 Août 1915.**

Ma pauvre chipette, je suis lasse de tout. Je me lève le matin avec le regret de ne pas pouvoir dormir encore pour ne plus penser à rien. Tout me fatigue. J'ai sans cesse des idées noires. Pour un rien je me creuse la tête. Crois-tu que je me suis mise dans l'idée que le nom que j'ai donné à notre fillette ne te plairait pas et je suis toujours avec cela. Pourtant j'ai beau me raisonner, qu'un nom c'est un nom, cela me tracasse. Je crois que je deviendrai folle.

Si seulement j'avais une lettre de toi. Cela me remettrait, mais rien. J'ai reçu la réponse du notaire qui prétendait avoir la liste des 70000 prisonniers. Il dit qu'il ne sait pas ce que cela veut dire, qu'il n'a jamais eu cette liste entre les mains. Encore une déception. Et combien d'autres ?

### **Dimanche 15 Août 1915.**

C'est aujourd'hui la fête de ta maman. Le temps n'était pas sur et je n'y suis pas allée mais j'ai envoyé une carte pour les deux tout petits. Elle aura été contente. Mais mon Charles, aujourd'hui je suis au désespoir complet. Il est arrivé une lettre de la Croix rouge à l'adresse de Charlotte. Je l'ai décachetée et sais-tu ce qu'ils disent ? Ils préviennent Charlotte qu'ils sont en possession de la médaille ayant appartenu à Paul, mais le matricule n'est pas le même. On l'a envoyée d'Allemagne en automne après les combats des Vosges et ils disent qu'il faut penser qu'il est mort, et pour ravoir ses effets, qu'il faut écrire au Ministère de la guerre.

Je fais les démarches nécessaires et si malheureusement c'est vrai j'en ferai part à Charlotte après.

Mon pauvre Lou, je me demande encore comment je peux tenir. Je crois que cette fois je ne pourrai pas surmonter ; j'essaie de réagir et je ne peux pas. Je te vois dans les mêmes conditions. Je voudrais toujours dormir. Je ne peux pas pleurer. Je me reporte deux ans en arrière. Quelle différence ! On me dit d'espérer toujours mais je vois tout en noir. Si je n'avais pas les petits j'irais te retrouver bien vite. André me dit toujours: « Tu t'ennuies maman après mon tit papa Charles ; pleure pas ; je tuerai les boches et j'irai le chercher ».

Je meurs de désespoir.

### **Mardi 17 Août 1915.**

Mon bon tit Lou, ta belle petite fille pour la première fois aujourd'hui a dit papa. Pense donc, elle n'a que sept mois. Mais cela m'a fait mal au cœur. Si ça avait été un garçon je l'aurais appelé Charles : au moins en l'appelant ça aurait été une douceur. Charlotte, cela y ressemble un peu mais c'est plus dur.

Je te dirai maintenant que j'ai la crainte de rentrer chez nous. J'y retrouverai tous tes souvenirs et vois-tu, je crois maintenant que je ne pourrais supporter ta disparition. Je perds des forces tous les jours. Je n'ai plus d'espoir. Pourtant je devrais me réjouir un peu : avec tous les travaux que l'on fait en ce moment pour repousser les boches, on parle d'une attaque d'ici un mois. Je voudrais être vingt ans plus vieille, mes petits seraient élevés, j'irais te retrouver.

En attendant je ne sais pas ce que je deviendrai. Je t'aime tant et je suis si triste.

### **Vendredi 20 Août 1915.**

Il y a des lettres que j'avais envoyées à des prisonniers qui me sont revenues avec la mention 'inconnu'. Tiens, je n'avais pas pensé à te dire que l'oncle Edouard avait eu un accident. Il a été piétiné par ses chevaux à la gare Saint Charles où on expédie les marchandises. Transporté à l'hôpital, il y est mort aujourd'hui. Il n'a été que 10 jours malade.

En même temps que lui on enterre une jeune dame Courte du faubourg Cérés qui a été tuée par le bombardement. Elle laisse trois petits enfants et son mari est au feu. C'est que c'est une drôle de vie à Reims. Tous les jours en ce moment on compte une dizaine de victimes. Les nôtres tirent aussi beaucoup. Les 75 qui se trouvent caserne Jeanne d'Arc ont fait feu à volonté pendant une heure. A ce qu'il paraît, ils auraient détruit un ouvrage boche au Linguet. Mais ça n'avance pas vite.

J'ai vu Reppel et le cousin Emile Rollin aujourd'hui. Ils sont en permission et ils ont poussé jusqu'à Reims. Ils sont saisis de voir la ville comme cela et encore plus d'entendre le bombardement. Ils ne sont pas au feu ; ils sont à Troyes.

Enfin encore une journée. Je te quitte mon chipot. A toi toujours.

## **Samedi 21 Août 1915.**

Sur Le petit Parisien nous avons fait mettre nous deux Charlotte ton nom et celui de Paul avec toutes les explications que nous avons pu donner. Si seulement cela réussissait ! Depuis si longtemps, quand tous mes souvenirs me repassent par la tête, quelle souffrance j'endure. Et ce que je regrette le plus, vois-tu, c'est notre petit nid de la rue de Nogent. Qu'on y était bien ! Redeviendrons nous aussi heureux ? Reviendras-tu mon Charles ?

J'ai reçu la nouvelle que M. Commeaux est mort à Epernay. Encore un de moins. Mais sais-tu mon Charles, j'appréhende maintenant de rentrer chez moi. Mon commerce ne marchant plus, ils ne vont peut-être pas me le rendre. J'aime mieux ne pas y penser. Je ne sens plus ma pauvre tête. Je ne suis heureuse que quand je dors. Dormir toujours, que ce serait bon...

Je t'aime toujours mon Charles.

## **Lundi 23 Août 1915.**

Aujourd'hui nous avons reçu une lettre de Mme Copin. Elle avait eu notre adresse sur Le Parisien. Elle est au Mans ; elle s'est sauvée de Reethel le 29 août. Elle nous plaint. J'ai reçu aussi une lettre d'un monsieur de Paris qui a un fils qui s'appelle Charles Breyer et qui est sur le front. Tu vois comme c'est bizarre. Il demande s'il est de notre famille. Maintenant j'ai l'adresse d'un prisonnier qui a été blessé et disparu en même temps que toi.

Je lui ai écrit. Tout cela me rend une nouvelle ardeur pour chercher. Pauvre grand, comme je te regrette et comme je t'aimerais.

Aujourd'hui on m'a dit que le petit Husson qui travaillait avec toi avait été tué. Tous les jours, et combien encore que l'on ne sait pas.

Je t'aime mon tit Lou. 11 mois ...

### **Vendredi 27 Août 1915.**

J'ai reçu une lettre de Charlotte. Elle a appris qu'à Paris il y avait une famille qui était nos cousins et dont le fils s'appelle Paul Deschamps, de Sainte Suzanne. Ce serait donc celui-là dont j'aurais reçu l'avis de la Croix rouge. Tu vois, on serait peiné pour quelqu'un qui ne serait pas des nôtres. Ils ont invité Charlotte à aller les voir et elle a été saisie en entrant. Il y avait une jeune fille qui était tout mon portrait.

Mon pauvre tit Lou, Les jours passent quand même. Je me rappelle tous nos bons moments. Je nous revois encore avec le bocal de cerises que nous avons. Ta petite femme, tant qu'il n'a pas été vide, t'en donnait un petit verre tous les soirs et le dimanche matin nous nous levions à 10 heures et nous causions tous deux dans notre lit. Et quand j'ai été malade la première fois, tu ne pouvais pas manger. Tout cela, ce sont des souvenirs qui ne s'effacent pas et que l'on regrette. Notre bonheur a été trop court.

Aujourd'hui j'ai un peu d'espoir et je t'aime.

## **Dimanche 29 Août 1915.**

Il y a un an mon Charles, tu passais en gare de Reims sans pouvoir venir nous voir. C'était déjà une première déconvenue. Mais si tu existes mon Charles, ce que tu dois souffrir de ne pas savoir ce que nous sommes devenus. Et quand tu apprendras que tu as une belle petite fille qui est ton portrait vivant, qui est si douce, si aimante déjà ! Et ton petit coco si avancé, intelligent comme il est, tu en serais fier et nous lui ferons un bel avenir.

Mais reviens et tu verras comme nous t'aimerons. Bons baisers.

## **Mercredi 1<sup>er</sup> Septembre 1915.**

Encore un mois qui commence. C'est un mois maudit pour moi, où je n'ai eu que des malheurs. Si seulement il m'était plus favorable. Déjà on a l'air autour de nous de se préparer pour attaquer. Ce ne sont que travaux sur travaux. La butte Saint Nicaise ne forme plus que des tranchées. Il y en a qui ont peur mais moi je demande du fond du cœur ce grand coup là. Cela me rendra peut-être un peu d'espoir.

J'ai vu une cartomancienne qui m'a dit que j'allais avoir un voyage à faire et que ce serait pour te voir. Je crois que si cela arrivait je serais folle de joie. Aujourd'hui mon Charles je pensais à notre petite fille.

Je me dis que je devrais, en reconnaissance de ce que ton parrain a fait pour nous, prendre quelqu'un de chez eux pour être parrain de notre fillette. On prendrait en même temps Paul ou Charlotte ; tout le monde serait content. Je ne sais pas comment faire, vois-tu, de ne pas t'avoir là. Je ne sais plus me diriger.

Je t'aime tant et je voudrais tant te revoir.

### **Samedi 4 Septembre 1915.**

Triste anniversaire, l'entrée des boches à Reims. J'ai reçu une lettre de Charlotte où elle me dit que la lettre de la Croix rouge que l'on a reçue n'était pas pour Paul mais pour le jeune homme de Paris qui porte le même nom. Maintenant on dit autour de nous que pour le 10 nous allons avoir quelque chose. Hier encore des soldats étaient occupés à faire une percée dans les tunnels où nous sommes. En cas de grand bombardement ils descendraient tous dans les caves.

Je me reprends à espérer. Toute la journée je prononce ton nom. J'en arrive à appeler ma toute petite ma Charlotte. Serais-tu heureux si je l'appelais comme ça ? Je vois, tous les petits portent le nom de leur papa. Et elle te ressemble tant, surtout de profil. Tu la mangerais en revenant.

Mais je te dirai aussi que nos canons ce matin à quatre heures ont attaqué avec fureur et les boches ont répondu. Gare à notre journée ! Je t'aime.

## **Jeudi 9 Septembre 1915.**

Si tu voyais les préparatifs, mon Charles, près des caves Pommery. Ce ne sont que tranchées et fils de fer barbelés. Oh vivement que ça finisse ! C'est que j'en serai malade ; je ne tiens plus, j'ai comme la tête vide, je ne dors plus et si je suis encore longtemps sans avoir de tes nouvelles je mourrai de chagrin. Mes petits sont pourtant gentils mais c'est l'incertitude qui me tue. J'envisageais un avenir si beau à te garder chez nous.

Qu'est-ce que sera l'avenir ? J'arrête, je n'en peux plus.

## **Samedi 11 Septembre 1915.**

Charlotte m'avait demandé si je voulais lui faire parvenir la dernière de tes cartes que tu m'avais envoyée pour aller consulter une grande diseuse. Et voici la réponse qu'elle m'envoie :

« Votre mari est un grand brun avec les yeux marron foncé. Il parle beaucoup et quand il vous cause il frise ses moustaches ou il met les mains dans les poches de son pantalon. Il est gai en société et soyez sans crainte : il est prisonnier en Allemagne ; il s'ennuie beaucoup et surtout il pense à son petit garçon. Ce qui le comble de joie, c'est qu'il est inscrit sur un convoi de grands blessés. Mais avant de revenir il vous enverra une lettre dans laquelle il vous dira qu'il a un œil et une jambe en moins. En attendant il trompe son ennui en amusant ses camarades et en collectionnant des sujets boches pour rapporter à la famille. Il gagne un peu d'argent.

A son retour tout le monde l'attendra à la gare et après le guerre il y aura une réunion de famille ou vous sablerez le champagne à un point que vous en aurez tous assez. Vous aurez encore un petit garçon ».

Voilà tout ce qu'elle m'a écrit. Cela m'a remis le cœur car j'ai pensé tout de suite qu'il y avait un convoi de grands blessés pour le 20. Que m'importe que tu aies un œil en moins, du moment que tu puisses nous voir et contempler tes petits.

Je te trouverai encore plus beau et puis je t'aurai, c'est tout ce que je demande.

## **Mardi 14 Septembre 1915.**

On nous avait dit que la grande attaque serait pour le 15 mais cela m'étonnerait beaucoup. Du côté de Berry au Bac on entend le canon sans arrêt. Les préparatifs à Reims continuent. Je suis allée chercher la moitié de mon ménage, celui que j'avais mis chez ton papa car pour ce qui est chez nous on ne veut pas me laisser entrer et chose bizarre, c'est que l'on m'a dit que le père Genteur y allait quand il voulait, prétendant que je lui avais confié mes clefs. Et à chaque fois qu'il y va, il en sort avec quelque chose qu'il vole.

J'ai voulu aller voir le colonel Bataille pour qu'il me fasse un laisser-passer et lui expliquer la chose. Mais il n'a pas voulu. J'étais en colère. J'ai dit qu'il ne suffisait donc pas d'être femme d'un soldat français pour que la porte d'un colonel vous soit ouverte. Ils savent bien que je ne suis qu'une femme.

Puisque M. Delcroix a bien eu la liberté d'enlever son ménage, je ne vois pas pourquoi j'aurais un refus. Pauvre Lou, quand est-ce que ce cauchemar sera fini ?

### **Mardi 21 Septembre 1915.**

Aujourd'hui un an, mon Charles, que tu nous as écrit ta dernière lettre, le jour des 17 mois de notre coco. Tu pensais à nous, tu étais peut-être triste et deux jours après tu devais être sans connaissance. Et depuis rien ...

### **Jeudi 23 Septembre 1915.**

Un an aujourd'hui que tu as été blessé et que ta destinée a changé. Un an que je pleure sans cesse et que je désespère chaque jour. Sur les journaux il y a encore des convois de grands blessés qui reviennent. Si je pouvais avoir la joie que tu sois dedans ! Je me fais l'idée que j'aurai peut-être une lettre demain. Je serais capable d'en venir folle de joie. Car si tu me voyais... Je maigris de jour en jour et je crois que j'aurai bien tôt des cheveux gris. Je me sens descendre tous les jours et je ne peux pas remonter.

Tu serais si heureux de voir tes deux petits.

Ta fillette dit maman maintenant. Pauvre crotte, elle est rieuse et André en est fou. « Ma tite sœur Blanche » dit-il et il se met en colère quand je lui dis qu'on l'appellera Charlotte.

### **Samedi 25 Septembre 1915.**

Cette fois-ci je crois que ça va être le grand coup. Nos canons n'arrêtent pas de tirer mais malheureusement les boches répondent sur la ville. Ils y allument encore des incendies et font beaucoup de victimes. Si tu voyais Pommery, c'est une vraie forteresse. Dans les tunnels près de nous ils ont établi un poste de commandement, un observatoire et un poste de secours. Comme l'électricité ne marchait plus, ils l'ont rétablie et en outre ils ont percé les murs des caves pour entrer librement chez Ruinart et chez Roeder. Quand la bataille va commencer et que l'ouragan de feu se déchaînera je crois que les caves auront leur part. Enfin nous sommes à l'abri.

Ton coco n'a pas l'air de se douter de l'instant tragique que nous vivons. Il s'intéresse à tout. Il sait distinguer quand ce sont les boches qui bombardent ou quand ce sont les nôtres. Pauvres tout petits, ils auront passé une dure année.

## **Lundi 27 Septembre 1915.**

Si tu entendais mon Charles, quel vacarme ! Ce sont nos grosses pièces qui tirent. Ils envoient quelque chose aux boches ! Mais cela nous étreint le cœur. Les nôtres progressent. Ils ont avancé un peu partout, notamment sur Berry au Bac. La canonnade se rapproche de Reims ; ce sera sans doute bientôt à notre tour. Cela me rend l'espoir de te revoir bientôt.

Ainsi hier nous leur avons pris 70 canons et fait sur tout le front une vingtaine de milliers de prisonniers, aujourd'hui 18 canons et 32 mitrailleuses. Mais ce qui me fait trembler aussi, c'est que nos avions vont bombarder les villes allemandes. Ces jours-ci ils ont bombardé Stuttgart et ils doivent continuer. J'ai encore peur que tu ne sois atteint par les nôtres.

## **Mardi 28 Septembre 1915.**

Voici la pluie. Pour nos soldats ce sera ennuyant. Le 347e à Reims devait partir au combat ce matin mais le mauvais temps a interrompu les opérations. C'est ennuyeux car les boches vont avoir le temps de se reprendre. C'était si bien parti.

Charlotte nous écrit qu'il y a plus de quinze jours qu'elle est sans nouvelles de nous et se demande ce qu'il y a. La Poste conserve un moment les lettres qui viennent de Reims ; c'est la raison. Vivement que le soleil revienne. On reprend vite courage.

J'avais encore un espoir dans les grands blessés qui viennent d'être rapatriés mais je suis encore déçue. Quand cette guerre finira donc, quand te reverrai-je ? Et ne rien savoir ...

Je t'aime toujours.

### **Vendredi 1<sup>er</sup> Octobre 1915.**

Un nouveau mois qui commence. Nos troupes ont un peu arrêté leur élan. Nos avions ont bombardé les gares de Bazancourt, Warmeriville et toute la ligne. Il commence à faire froid. Il ferait si bon près d'un bon feu. Tu aimais tant ; tu te rappelles quand je mettais notre petite table près du feu pour manger. Il me semble que nous étions si heureux.

Si tu voyais tes deux beaux petits ! Ta fille, mon Charles, sera tout ton portrait ; elle aura les yeux noirs. Elle est toute câline. Mais ton coco, nous en ferons quelqu'un. Il est d'une intelligence. Il parle toujours de son papa. On serait si bien nous quatre. Oh vivement ! J'en serais folle de joie.

Je t'aime. Tout mon cœur à toi. Ta Juliette.

## **Mercredi 20 Octobre 1915.**

20 jours sans t'écrire. Je n'en pouvais plus. J'étais tellement découragée que je n'étais plus capable de rien. Que veux-tu, on se doute que la guerre durera encore peut-être des années. Que deviendrai-je sans nouvelles. Tu me trouverais changée si tu revenais. La femme de ton parrain va revenir chez elle avec ses enfants. Elle ne voit pas la fin non plus, alors elle préfère rentrer.

Le bombardement continue toujours. Hier il y a eu une grande attaque à la Pompelle. Aussitôt les boches nous ont bombardés et il y a eu beaucoup d'incendies rue de Talleyrand, rue de Vesle, etc ... Nos batteries avaient bien tapé. Celle d'au-dessus avait à elle seule envoyé au moins 300 coups.

Le prince de Polignac a été tué il y a un mois, le 25 septembre au combat de Champagne d'une balle à la tête. Il était capitaine et avait la croix de guerre et la légion d'honneur. Il a six petits enfants et en attendait un septième. Ils sont riches mais la peine est la même et eux aussi n'auront plus de père. C'est cette chose là qui m'a rendu mes idées noires car c'est la même blessure que toi.

Mon pauvre Lou, je sens que je faiblis tous les jours.

## **Samedi 23 Octobre 1915.**

Les boches essayent d'entrer dans Reims. Ils ont attaqué deux fois. Tout cet après-midi c'était épouvantable. Les fusils, les mitrailleuses, tout marchait. Un bruit d'enfer. Si seulement c'était notre délivrance.

Les agents de liaison viennent de passer près de nous. Ils disent que c'est près de la Pompelle. Ils nous ont envoyé des gaz asphyxiants mais jusqu'ici ils n'ont pas avancé. Notre artillerie en a tué beaucoup. Ils sont à notre première tranchée mais ils n'ont pas pu y pénétrer. Peut-être cela finira-t-il tout de même.

J'ai écrit à un employé de chez Mignot pour lui demander quelques conseils. Je voudrais tant retravailler. On trouve le temps encore plus long.

### **Lundi 25 Octobre 1915.**

La femme de ton parrain est arrivée à Reims. Elle s'ennuyait tant après sa maison qu'elle a voulu aller y faire un tour. J'ai pris mes deux cocos ce matin et je suis allée la voir. Elle était contente. Nous avons parlé de toi bien entendu et elle a trouvé André grandi. Quant à tite Marie Blanche, elle l'a trouvée belle et elle m'a dit que je lui avais donné un joli nom. A son tour elle est venue nous voir après-midi. Pendant qu'elle était là sont partis deux coups de canon. Elle en était saisie. Mais elle doit rester plusieurs jours car ses enfants sont restés à Epernay.

## **Mardi 26 Octobre 1915.**

D'après les communiqués l'attaque d'avant hier n'a pas réussie. Les boches ont juste laissé beaucoup de morts devant nos tranchées. De notre côté nous avons eu quelques asphyxiés par leurs gaz. Les boches avaient mis le feu aussi avec leurs obus au Clos Pompadour. Cela ne change pas et on ne voit pas de fin.

## **Mercredi 27 Octobre 1915.**

Aujourd'hui dans le journal on dit que les prisonniers des pays envahis vont pouvoir correspondre. Si tu savais comme cela me rend de l'espoir. Si tu es toujours vivant et que tu puisses m'écrire d'ici un mois, six semaines, j'aurai de tes nouvelles et je crois que je la lirai toute la journée, cette lettre là ! Oh vivement !

Si tu savais comme elle t'aime ta petite femme.

## **Vendredi 29 Octobre 1915.**

J'ai eu ce matin une lettre, mon Charles, d'une dame de Paris qui avait écrit à un soldat du 354e . Il lui a répondu que tu avais été tué fin septembre 1914. A force de l'entendre dire je devrais pourtant le croire. Mais c'est plus fort que moi, je ne pourrai jamais m'habituer à cette chose atroce. Quelle situation que la mienne ! Voir deux beaux petits comme j'en ai et ne pas t'avoir. Ta fille te connaît déjà. On lui demande où est papa et elle envoie des baisers à ton portrait. Comme cela me peine, tu serais si heureux.

Juliette Couronne est repartie à Epernay. Pendant son séjour elle n'a entendu aucun bombardement ; elle aurait quand même voulu se rendre compte de ce que c'était. Mais le parrain aurait tremblé pour elle.

## **Dimanche 31 Octobre 1915.**

Ce matin je suis partie mon Charles à 5 heures et demie du matin jusqu'au cimetière de l'Est. J'avais appris qu'il n'y avait pas de sentinelle avant 7 heures ; c'est défendu d'y aller. Il y a des dégâts mais pas tant qu'on le disait. La tombe de mon grand-père est intacte, celle de derrière est complètement rasée. Je suis allée jusqu'aux tombes des soldats. Il n'y en a pas beaucoup. Elles ne sont pas négligées mais il n'y a pas de fleurs ; une croix, deux drapeaux sur chaque tombe et c'est tout.

Le cœur serré, je fixais ces tombes et j'essayais de me représenter la tienne mais je ne puis, mes yeux ne peuvent te voir mort puisque ma conviction est faite que tu es vivant. Ma désillusion sera peut-être grande et ma douleur encore plus. Mais cette espérance est ma raison de vivre.

Dis mon Charles tant aimé, ta toute petite a eu une dent aujourd'hui, la première, un peu tard mais elle n'a presque pas souffert. Bientôt elle aura un an.

Pauvre Lou, quand je me reporte à deux ans en arrière ...

### **Lundi 1<sup>er</sup> Novembre 1915.**

Jour de tristesse. Combien de tombes abandonnées que l'on aura délaissées sans une prière, sans une fleur. Si jamais j'ai le malheur que tu n'existes plus je ne puis même pas pleurer sur ta tombe. Si tu ne reviens jamais j'aurai toujours le doute. On ne peut pas savoir ce que l'on souffre dans l'incertitude. Mon Charles, il y a des jours où ma peine est si lourde à porter que je voudrais disparaître en emportant mes deux petits avec moi. Si ce n'était un petit espoir qui me retient, vois-tu, j'irais te retrouver. Toute une vie à souffrir sans t'avoir, pense qu'elle sera longue. Quand je vois la gentillesse de mes cocos et que tu ne les vois pas. Tite Blanchette a encore une dent aujourd'hui. Pauvre toute petite !

Mon Charles, tout mon cœur est près de toi. Ta pensée ne me quitte pas. Je t'aime.

**Mardi 2 Novembre 1915.**

Ni attaque, ni bombardement. On n'entend plus rien. Tes parents sont repartis rue de Metz. Si ma maison n'était pas évacuée je crois que j'y retournerais. Tout me pèse. Soeurette a une troisième dent, pauvre crotte. Elle aura passé sa première année dans les caves mais elle se porte à merveille et c'est tout ton portrait.

**Mercredi 10 Novembre 1915.**

Pas de bombardement. C'est long. L'attaque libératrice ne viendra donc jamais. J'ai reçu une lettre de Mignot ; ils me donnent la marche à suivre pour les réclamations du vol qui a été commis chez nous. Cela occupera mon temps.

Je t'aime mon Charles.

## **Jeudi 18 Novembre 1915.**

Quatre ans depuis notre mariage. Quel jour heureux. Devant mes yeux défile toute la journée. Je te vois encore à la fin de la messe courir pour aller signer à l'autel car une coutume dit que celui qui signera le premier sera le maître. Tu étais joyeux et quelle gaieté toute la journée, quelle confiance en l'avenir nous avions ! Tu dois y penser toi même si tu es vivant. Pauvre chipette, comme tu aimais à m'appeler. Il me semble que ces quatre années ont passé si vite et je me reproche toujours de ne pas t'avoir gâté. Je comptais mon tit Lou sur une lettre venant de toi depuis les pays envahis. Mais ce qui a été dit dans les journaux, vois-tu, c'était encore pour rendre du courage.

Ton papa vieillit beaucoup. Je l'aime bien, et ton coco aussi. Si tu l'entendais quand il dit « Mon pépère Breyer ». Pauvre grand-père. Il t'aime bien aussi. Il essaye de me rendre du courage. Mais en vain ...

## **Vendredi 19 Novembre 1915.**

Mon Charles, j'ai reçu une lettre de Charlotte. Elle a vu Camille Dornique. Il assistait au combat d'Autrèches. Il lui a dit que les boches étaient aux fenêtres des maisons, les civils sur le trottoir, et tiraient sur tout Français qui approchait. C'est en approchant, raconte-t-il, que tu as reçu une balle au front. Il dit qu'il n'en sait pas plus.

Mais Dodou, son frère, dit à qui veut bien l'entendre que tu as été tué. Chaque jour qui vient m'apporte une certitude de plus et je n'ose y croire. Quel bonheur si tu revenais !

Si tu voyais ta toute petite, son premier mot en se réveillant, c'est 'papa', d'une toute petite voix si douce. A certains moments je voudrais l'appeler Charlotte mais tit frère dit toujours « C'est ma sœur Marie Blanche ». C'est une petite contrariété pour moi. Il me semble que ce nom là ne plait pas complètement à tout le monde. C'est long à dire. Je crains que toi aussi tu penses pareil. Mais pourquoi, quand je leur ai demandé à sa naissance, ont-ils eu l'air content ? Me voyant dans l'impossibilité d'en chercher un, ils auraient dû me le dire. Chez vous on l'appelle Marie tout court. Si je savais vraiment que cela leur déplait, je l'appellerais tout de suite Charlotte.

Je suis bête vois-tu mon Charles ; c'est une chose à laquelle je ne devrais pas m'arrêter vu le grand malheur que j'ai. Je crois que je fais un peu de neurasthénie. Tout m'ennuie, je vois tout en noir et je deviens méchante. Oh si tu pouvais me revenir !

Je t'aime tant mon Charles. Mon cœur t'appartient pour toujours.

### **Dimanche 21 Novembre 1915.**

J'ai reçu une lettre de Charlotte. Elle essaie de me rendre courage. Juliette est encore revenue passer quatre jours à Reims. Je suis allée la voir. J'aurais voulu me soulager près d'elle mais Mèmère était là. Cela me retient et j'ai donc le cœur aussi gros. Je suis revenue toute triste.

J'ai mis ton coco à l'école aux caves. Il a pleuré un peu mais il s'y habitue. Si tu l'entendais causer, tu le mangerais de caresses. Pauvre grand Lou ...

### **Mardi 23 Novembre 1915.**

J'ai appris une triste nouvelle dans les journaux. M. Fonder, le sous-officier qui était au 16e dragons a été tué tout près de Souain. Un camarade l'a écrit à sa femme. C'est en revenant de se faire panser une blessure au bras qu'il a reçu des éclats d'obus aux reins et dans le ventre. Un camarade a assisté à ses derniers moments et a pu après l'attaque le faire enterrer dans le cimetière de Suippes. Il était sous-lieutenant. Elle doit être triste aussi. Pauvre Mme Fonder. Mais elle aura toujours la consolation de venir pleurer sur sa tombe. Ce sera un pèlerinage pour elle. Il lui restera un peu de lui. Mais moi, rien ; c'est torturant.

### **Jeudi 25 Novembre 1915.**

Une lettre venant de Berlin m'est arrivée ce matin, écrite complètement en boche. Ton parrain me l'a traduite et voici ce qu'ils disent :

tu ne figures pas sur leurs listes et de plus ils ont fait une enquête et tu ne te trouves ni dans les lazarets, ni dans les camps, ni dans les prisons allemandes. Alors que penser ? Ton parrain me rassure en me disant que ceux des pays envahis ne sont pas compris dedans. Mais je suis sûre que si on demandait sa franche pensée, il n'espérerait plus. Et moi je me désespère mais je ne peux me faire à cette idée là.

### **Vendredi 3 Décembre 1915.**

Déjà 5 semaines que l'on n'avait pas eu de bombardement mais ils nous ont fait voir ces maudits boches qu'ils étaient encore là. Toute la matinée ils ont tiré sur les batteries de Walbum et c'étaient de vraies marmites, des 220 à ce qu'il paraît. Mais le plus triste c'est qu'à la première il y a eu cinq tués et deux blessés., tous artilleurs, et qui n'avaient pas eu le temps de se protéger. Le vent était tellement fort qu'on ne les entendait pas siffler. Pauvres parents, encore des familles qui vont être dans la désolation. Quelle maudite guerre ! On prétend qu'ils n'avancent pas ; c'est certain mais que faire pour les faire reculer ? Ce sera impossible, ils sont trop fortifiés et trop enterrés. On n'en voit pas la fin.

## **Samedi 4 Décembre 1915.**

Aujourd'hui bombardement toute la journée, une marmite toutes les deux minutes régulièrement au dessus de nous au moulin de la Housse ; de huit heures du matin jusqu'à quatre heures du soir ; il y a eu une demi-heure d'accalmie. Et toujours sur le moulin. Ils l'ont complètement démonté. Encore bon qu'ils n'ont pas démoli le réservoir d'eau. Ce qu'on avait peur, c'est qu'il y eut encore des victimes car il y avait des soldats. Mais on a su ce soir qu'ils s'étaient cachés sous les pressoirs. Ils avaient réussi à mettre les appareils téléphoniques et télégraphiques en sûreté. Les tirs des boches deviennent plus réguliers. Avant ils nous arrosaient un peu partout mais hier et aujourd'hui ils cherchent les points militaires. Sont-ils renseignés ? On l'ignore.

## **Lundi 6 Décembre 1915.**

J'apprends aujourd'hui que Dubois, le camarade de Gaston, vient d'être tué. Encore un ménage d'or et des parents en deuil. Que de tristesse !

La femme de ton parrain est venue avec ses enfants. Si tu avais vu André, comme il était heureux de jouer avec eux ! J'ai promis que j'irai les voir jeudi prochain. Marcel ne voulait pas repartir. Ils sont fous de notre petite.

Je pense toujours à toi mon Charles.

## **Vendredi 10 Décembre 1915.**

Hier je suis allée voir tes parents à Sainte-Anne avec André. Ils habitent maintenant rue de Sacy au N°5. J'avais mis ton coco en culotte. Cela m'a fait de la peine, j'aurais voulu que ce soit toi qui l'y mettes. Il n'a plus de robe ; à cet âge là ce n'est plus la peine de lui en faire. Ca lui va bien. Tes parents étaient contents.

Quand est-ce la fin ? J'avais repris espoir et je recommence à me décourager.

## **Samedi 11 Décembre 1915.**

En allant dire bonjour chez vous j'ai rencontré M. Mattifa de la rue de Strasbourg. En causant j'ai appris que Blanchet était toujours au feu, qu'il avait été blessé et qu'il venait d'avoir une longue convalescence. Il est même venu à Reims pour enlever quelques meubles. Tu penses si le soir je me suis empressée de lui écrire pour qu'il me donne des nouvelles. Qu'est-ce qu'il va m'apprendre ? Bon ou mauvais ? Mais j'attends sa réponse avec impatience.

### **Mercredi 15 Décembre 1915.**

Je viens d'apprendre que Blanchet avait été réformé par suite de ses blessures. Ma lettre ne lui arrivera peut-être pas. Mais Gaston va chercher à savoir où il est et lui écrira. J'aurais préféré lui écrire moi-même.

### **Lundi 20 Décembre 1915.**

Cet après-midi Mme Forgeat, qui habitait rue Baron et qui actuellement se trouve à Courlancy, s'est dérangée de là-haut par une pluie battante pour venir me dire qu'à la Poste il y avait des lettres à mon adresse de la rue de Beine, dont une du Ministère de la Guerre. Tu penses dans quelle impatience je suis. C'est parce qu'il était trop tard, sinon j'y serais partie tout de suite. Je crois que je ne dormirai pas beaucoup.

Ta petite femme qui t'aime toujours.

## Mardi 21 Décembre 1915.

Encore une déception. J'étais partie de bon matin pour arriver à l'ouverture des bureaux. En effet il n'y avait encore personne. Tout le long du chemin j'avais fait des rêves, encore une fois écroulés. Bref, quand on me remet ma correspondance il y avait tout d'un coup une carte de Marcel Thomassin. Je ne sais pourquoi il a eu l'idée de m'écrire. Datée du mois d'août. Et comme lettre du Ministère, c'était un avis de dépôt m'avisant de donner mon adresse par retour du courrier (il y avait un mois de cela) pour qu'ils puissent me renvoyer tes habits civils avec lesquels tu étais parti lors de la mobilisation. Cela m'a fait plaisir quand même ; je ne comptais jamais les ravoir. C'est le costume dans lequel je t'ai vu la dernière fois. Je ne le reverrai pas sans serrement de cœur. Je te vois encore descendre la rue Croix Saint Marc ; dans mes oreilles j'ai encore le bruit de tes pas. Comme c'est loin ...

Je quittai la Poste et en repartant j'entrai dire bonjour à Mme Dreyer. Toujours sans nouvelles, elle aussi. Sa petite fille qui a un mois de plus que notre Blanchette court toute seule, tandis que la nôtre marche à la main. Elle s'appelle Geneviève ; elle n'est pas vilaine mais notre fille, mon Charles, est plus fine, plus belle. On cause un peu ; elle s'ennuie.

Je pars remercier Mme Forgeat et lui dire ce qu'il résulte des lettres. M. Biset vient de revenir en permission. Pour lui faire une surprise ils avaient mis leur petit garçon en culotte. Tout cela me navre mais j'ai pu établir la comparaison avec notre coco. Le petit Biset est aussi grand mais il est loin de parler franchement comme André. J'ai causé un peu et je suis repartie. Voilà encore une journée pas plus gaie que les autres.

Mais je veux toujours espérer. Je t'aime.

## **Jeudi 23 Décembre 1915.**

La femme de ton parrain est revenue avec ses enfants dans sa maison. Elle s'ennuyait trop. Mais comme disait le parrain depuis quelques temps, c'est tranquille. Les voilà revenus. Le bombardement va peut-être reprendre.

## **Vendredi 24 Décembre 1915.**

Je suis allée chez vous. Je suis montée au grenier ; tout est retourné. Et dans le malheur j'ai encore de la chance. Pense qu'il n'y a pas longtemps j'avais encore tout mon mobilier. Si je l'avais laissé je n'aurais plus rien retrouvé. Ton grand portrait qui se trouvait dans la chambre n'a rien et pourtant il y a beaucoup d'éclats. Je l'ai rapporté aux caves. Si tu avais vu notre petite quand je suis rentrée avec ! « Papa » a-elle dit, et pourtant tu es bien plus jeune que sur le portrait de soldat. Toute la journée je l'ai laissé sur la table. Je suis sûre que si tu revenais, en te voyant elle te dirait papa ...

## **Samedi 25 Décembre 1915.**

Noël 1915. Je suis un peu moins découragée que l'année dernière. J'ai plus d'espoir. Je vis en ce moment avec l'idée que je recevrai bientôt de tes nouvelles. C'est une idée fixe, un pressentiment si tu préfères. Mais malgré cela, aujourd'hui ma pensée ne te quitte pas. Si tu étais parmi nous, quelle fête que nous ferions avec nos deux petits !

André est un petit homme. Il aura de la volonté ; ce sera un chercheur. Je lui vois un avenir rempli de beau travail. Blanchette, elle est déjà d'une intelligence au dessus de son âge. Elle a une adoration pour ton portrait. Que nous serions heureux et fiers d'avoir de si beaux petits. Si tu entendais André quand il dit : « Tu verra ma soeusoeur , quand mon tit papa viendra on ira se promener. Tu ne le connais pas mon papa mais il te fera un bon bec ».

## **Lundi 27 Décembre 1915.**

Ce matin je m'en allais à neuf heures pour aller au lait et mener les deux cocos à la crèche, quand, arrivée à la porte, j'entendis un sifflement. Bon, c'était les boches qui recommençaient leur folie. Je fais demi-tour , je reconduis les enfants et je repartis chercher mon lait. Ils continuaient de bombarder mais ça avait l'air de tomber à mon idée entre Walbaum et Saint André. Je pouvais m'en aller sans crainte puisque la crèche se trouve boulevard Victor Hugo. Ils n'arrêtèrent que vers midi et là on me dit que tout était tombé du côté de la rue de Beine.

L'après-midi j'étais occupée à coudre quand j'entendis dans le couloir longeant notre campement M. Douline fils qui disait à Mme Passins : « Pensez, on compte du bombardement de ce matin plusieurs tués et une trentaine de blessés. M. Couronne a un parent qui habite par là ; sa maison s'est effondrée, il n'a plus rien et il a été obligé de se réfugier chez M. Couronne ». Un parent, dis-je à maman, ça ne peut être que le papa Breyer. Je veux en avoir le cœur net.

Justement Marguerite arrive goûter et elle me dit : « Il paraît qu'il y a un contremaître des Anglais qui serait tué ». Je ne fis qu'un bond. Tout cela était pour me faire peur et je courus au bureau questionner ton parrain. Il me dit que chez ton papa rue de Metz il y avait eu une bombe mais que ta maman et Juliette venaient de descendre à la cave. Elles n'ont rien eu ; sans cela elles auraient été tuées. C'est le 1er étage et le grenier qui ont été abîmés. Du moment qu'il n'y a pas de victimes, c'est une bonne chose. Demain matin j'irai voir.

Mon bon tit Lou, tu vois que nous n'avons pas été épargnés mais le jour où tu reviendras on oubliera tout. Je t'aime.

### **Vendredi 31 Décembre 1915.**

Mon bon tit Lou, une année de passée. Triste en tous points, de longs jours sans espoir et je veux espérer que celle qui va commencer nous réunira et je la bénirai



1916

## Samedi 1<sup>er</sup> Janvier 1916.

A toi le premier, mes pensées mon Charles. Si tu existes encore, ce que tu dois souffrir, encore plus que nous. Ce matin je suis allée souhaiter la bonne année à tes parents et en même temps à Juliette Couronne puisqu'ils sont ensemble. Ta maman m'avait dit que j'aille dîner avec eux pour me changer un peu les idées mais j'ai refusé. Les réunions me font mal sans toi, surtout un jour comme ça, et je veux vivre en recluse tant que tu ne seras pas revenu. Juliette était plutôt triste. La veille au soir ton parrain avait reçu l'ordre de partir soldat dans huit jours pour Verdun. Tu penses qu'ils n'étaient pas gais non plus.

En repartant je suis passée par la Poste pour voir s'il y avait quelque chose pour moi, mais rien. Je suis rentrée aux caves à midi. Les ouvriers sortaient de la réception car M. Cochet avait tenu à ce qu'il y en ait une afin de distribuer une prime à chaque ouvrier ayant travaillé sous le bombardement, et tous ont été contents. Ils ont reçu une centaine de francs chacun. M. Cochet a parlé des disparus et des tués ; c'était émouvant. Les ouvriers t'ayant connu m'ont tous souhaité que tu me sois rendu. Ils t'aimaient bien.

Enfin encore un jour de passé, le premier de l'année.  
Comment seront les autres ? Tout mon cœur à toi. Je t'aime.

## **Vendredi 14 Janvier 1916.**

On nous a distribué à tous des masques contre les gaz asphyxiants. On craint quelque chose. En tout cas, qu'ils se dépêchent, que l'on sorte de cet enfer là. Nous perdons tous patience, les soldats se lassent, ce n'est plus une vie.

Depuis quelques temps j'ai dans l'idée qu'il faut que je retravaille et reprendre un comptoir, s'ils ne me refusent pas. Ce qui me retient, c'est qu'ils m'en donnent un dans un quartier dangereux. Je n'ai pas peur pour moi mais pour mes petits.

J'ai dit chez vous et chez nous qu'aussitôt que le premier convoi de grands blessés rapatriés serait rentré et si tu n'en faisais pas partie, j'en demanderai un. N'importe où, il faut que je pense à l'avenir et si quelques fois tu revenais, que tu aies une maison pour t'abriter ...

## **Samedi 15 Janvier 1916.**

Mon Charles, ta fille a eu un an avant hier et il y a au moins huit jours qu'elle court toute seule. Quelle surprise ce sera pour toi mon grand, et comme tu l'aimerais aussi. Elle est gaie et douce, un bon petit cœur.

Si tu revenais, quelle joie enfin !

## **Lundi 17 Janvier 1916.**

Il y a un moment que je n'avais pas vu tes parents. Profitant du beau temps et du calme, je suis partie à 10 heures. Ils étaient heureux. Ils n'ont pas encore reçu de nouvelles de Blanchet. Mais je doute car ton papa a vraiment l'air abattu. Seraient-elles donc mauvaises ?

Le désespoir me reprend. Je suis triste mon tit Lou.

## **Mardi 18 Janvier 1916.**

Le cardinal Langérier est venu rendre visite aux caves. Il a donné sa bénédiction à Marie Blanche. André s'était caché ; il avait peur. Le cardinal m'a questionnée et il m'a redonné du courage : « Dieu vous conservera vos enfants et votre mari vous reviendra. Gardez de l'espoir. Combien en ce moment que l'on avait dit tués et qui donnent de leurs nouvelles ! ». Je l'ai remercié. Si seulement le bon dieu m'écoutait cette fois là. J'en deviendrais folle de joie. J'en serais si heureuse.

Mon bon tit Lou, je t'aime.

## Jeudi 20 Janvier 1916.

Mon Charles, mon bon tit Lou, je pleure car je crois que c'est fini. Je ne te reverrai plus. J'ai reçu aujourd'hui une lettre d'un soldat du 354e et de ta compagnie. Il me prie de ne pas lui faire de reproche s'il a gardé le silence pendant seize mois. Aujourd'hui il se décide à m'écrire ; il se doute que je vais avoir l'avis officiel du dépôt car on lui a fait signer le procès verbal de ta mort.

Il me dit que tu es tombé dans ses bras le 24 septembre à 6 heures du matin et que la veille au soir tu lui avais dit en pleurant: « Ma femme est à Reims ; je ne la reverrai plus jamais avant de mourir ». Il ajoute que tu as voulu lui donner ma photographie avec l'argent, 150 francs, que tu possédais encore mais que son cœur de frère lui a empêché d'accepter. Sa lettre, vois-tu mon Charles, est assez embrouillée. Cela me fait garder un peu d'espoir car je ne comprends pas bien certains passages. En outre il ajoute qu'il s'est trouvé forcé de t'abandonner aux mains des Allemands.

Cette lettre, je la reproduirai sur ce cahier et si plus tard j'avais l'immense bonheur que tu reviennes, tu pourrais te rendre compte de ce que j'ai pu souffrir. Si je n'avais pas mes petits ... Pauvres cadets, ils pleuraient tous deux hier de me voir pleurer. Qu'est-ce que l'avenir nous réserve ? Il aurait été si beau de le finir près de toi.

Mon Charles, pauvre grand, voici la lettre :

« Madame,

Je vous prierai bien de ne pas me faire de reproche pour ne pas avoir dit ce que j'ai eu sous mes yeux, le jour où votre mari est tombé dans mes bras, où j'ai été forcé de le laisser dans les mains de ces maudits.

Mais je vais vous dire que je viens de signer le procès verbal de sa mort pour la France au champ de bataille le 24 septembre 1914 à 6 heures du matin.

Madame, pardonnez-moi de vous écrire sans vous connaître. Votre mari était mon caporal au début de la guerre. Je peux vous dire ce qu'il avait sur lui la veille de sa mort. Dans son bon cœur de Français il voulait me donner votre portrait et son portefeuille qui contenait 150 francs. Mais mon cœur de brave frère lui a refusé. Il a dit « Mon vieux Breyer, il faut venger notre pays ou mourir pour lui ».

Enfin chère Madame, que Dieu vous protège, qu'il vous rende heureuse et vous donne du courage pour supporter la charge de l'amour que vous avez envers lui, qui vous aimait tant. Il me disait tous les jours : « Ma femme est à Reims. Je ne pourrai plus la revoir avant de mourir pour elle ».

Enfin chère madame, je vous quitte car j'ai mes yeux qui pleurent ... ( ? ) Recevez d'un poilu du front les meilleurs souvenirs. Je suis natif de Sermaize les Bains et je dois y aller pour une permission de six jours. Bon courage pour supporter ma petite lettre.

André Handort. »

Tu vois ma pauvre chipette, après une lettre comme celle-là, si je peux encore espérer ! Je suis découragée.

## Mardi 25 Janvier 1916.

La réponse de M. Handort m'est arrivée aujourd'hui.  
La voici :

« Madame,

Je fais réponse à votre lettre que je viens de recevoir. Je vous remercie beaucoup de voir que vous ne me faites pas de reproche au sujet de la nouvelle que je vous ai apprise et du courage que vous avez pour supporter la mort de votre mari qui vous aimait et qui souvent parlait de vous et de votre enfant.

Madame, si j'ai été forcé de laisser votre mari dans les mains des Allemand, c'est que votre mari est tombé d'une balle au front et il est tombé sans rien dire car la tête s'est fendue en quatre par une balle explosive. Il est mort sans rien dire...( ?).

Je peux vous dire que je suis avec lui pour la vie comme je serai avec vous pour répondre à vos démarches ».

Mon tit Lou, cela m'a encore une fois déchiré le cœur mais c'est plus fort que moi, je doute encore. Dans l'affolement du combat ce jeune homme t'a peut-être vu la tête en sang, la blessure était peut-être grave mais elle n'a peut-être pas amené la mort. J'espère encore te revoir. Je suis triste à mourir mais je sens que tu n'es pas perdu pour moi.

Je t'aime.

## Dimanche 30 Janvier 1916.

Henry Rominger m'a répondu aussitôt et voici sa lettre :

« Aux tranchées, le 28.1.1916.

Madame,

Combien j'aurais voulu que ma lettre puisse vous donner l'espoir de revoir celui que vous pleurez et qui était pour moi un bon camarade. Hélas cette terrible guerre frappe sans pitié et ravit le plus chères affections. A moins d'un miracle, chose malheureusement presque impossible, notre pauvre Charles ne reverra plus ceux qu'il aimait tant et qui étaient tout son bonheur.

Vous avez sans doute appris que c'est à Autrèches près de Vic-sur-Aisne le 25 septembre 1914 que Charles est tombé pour ne plus se relever. Le soir venu, un de ses nombreux camarades est parti pour retrouver son corps ; ne l'ayant pas revu, c'est ce qui a pu faire espérer un moment qu'il pouvait n'être que blessé et peut-être prisonnier. D'autres sont plus affirmatifs pour la cruelle vérité. Pour eux, Charles serait tombé d'une balle au front et n'aurait pas souffert. Comme tous ceux qui comme lui avaient un cœur généreux, il est mort bravement.

Votre peine est aussi la mienne car il est de ceux dont le temps ne peut effacer le souvenir. Aussi avec tous mes sincères regrets soyez assurée, Madame, que je prends une part bien grande à la peine que cette séparation vous cause.

Respectueusement.

Henri Rominger ».

Un peu d'espoir me revient car il me dit que le soir tu n'étais plus là où tu étais tombé. Je me raccroche à tout. Pauvre Lou, je t'aime tant.

### **Lundi 31 Janvier 1916.**

Je m'ennuie à mourir. Aussi j'ai écrit à Paris chez Mignot s'ils pouvaient me rendre un Comptoir. Dans le travail je m'ennuierais moins et puis si tu reviens tu auras un toit. Il me faut une occupation ou je crois que je perdrai la tête. J'attends la réponse.

### **Lundi 7 Février 1916.**

Charlotte n'est plus chez sa tante. Elle a une petite chambre. Elle voudrait bien revenir. Elle me demande, si je prends un commerce, si je veux bien qu'elle vienne demeurer avec moi. Elle s'occuperait du ménage et des enfants. Je ne demande pas mieux, mais je n'ai pas encore de réponse.

## Samedi 12 Février 1916.

Quelle émotion j'ai eu aujourd'hui mon Charles ! J'avais pris mes deux petits pour aller chercher le lait à la crèche. En y arrivant j'entends quelques coups de canon sur les tranchées. Mais presque aussitôt un sifflement ; c'était une bombe qui tombait en direction du champ de Grève. « Peu importe, dis-je à la laitière, je viendrai chercher mon lait plus tard. Je vais reconduire les enfants ; avec eux je ne suis pas crâne ». Je repars et au lieu de tourner au coin de la brasserie Veith comme d'habitude, j'eus la fâcheuse idée de passer Place Saint Nicaise avec l'intention de m'abriter au caves Champion.

Je m'engage boulevard Victor Hugo quand tout d'un coup j'entends un départ suivi d'un sifflement. On dirait qu'il arrive sur nous. Sans trembler, en l'espace d'une seconde je prends les deux têtes des cocos, je les enfouis dans la voiture et je me couche sur eux. Il était temps : à 20 pas l'obus venait s'abattre et je voyais, les yeux hagards, la maison s'écrouler. Je ne bougeais pas ; j'avais gardé mon sang-froid car je pensais aux éclats. J'attendis qu'ils soient tous retombés. Une femme à une fenêtre de la brasserie me criait de venir à la cave. Elle eut même le dévouement, car les bombes continuaient à siffler, de venir au devant de moi. Elle prit ma fille dans ses bras et moi André, abandonnant la voiture. Et jusqu'à 11 heures le bombardement continua.

André avait eu peur. Je ne les sortirai plus. Dans la cave ma toute petite m'embrassait toujours ainsi que son petit frère. Bons petits cocos. Mais pense, quand il a fallu que je reparte je n'avais plus de jambes. La réaction se faisait, je tremblais comme une feuille. Tout le monde était inquiet. Aussi quelle joie en nous voyant revenir ! On avait compté tout près de 200 obus.

Quand est-ce mon Dieu la fin de tout cela ?

## **Dimanche 13 Février 1916.**

Je crois que le bombardement va reprendre comme auparavant. Aujourd'hui dimanche j'étais partie à 6 heures du matin pour aller dire bonjour à la marraine et à Jean-Pierre. Ils s'ennuyaient après moi. En sortant de chez eux je suis allée dire bonjour à M. Cristé et à Mme Mitouard. Au moment de repartir le bombardement commençait sur le quartier Cernay et la batterie Walbaum.

J'ai attendu un moment mais voyant que cela n'arrêtait pas je me suis décidée à revenir. Je t'assure que je n'ai pas été longtemps. Si je venais à être tuée, pense donc, mes deux pauvres tout petits ! Enfin je suis rentrée sans mal mais ils ont bombardé une partie de la journée. Ils ont fait des victimes jusqu'au pont d'Epernay. Les demoiselles Malaizé qui étaient réfugiées porte de Paris ont été blessées toutes deux. C'est un vrai cauchemar.

## **Jeudi 17 Février 1916.**

Charlotte va revenir. Paulette est malade et moi je n'ai toujours pas de réponse de chez Mignot. Tant pis, mais je voudrais pourtant travailler. Ton papa est venu nous voir. Si tu voyais quand il arrive, ta petite Blanchette regarde toujours s'il a un paquet dans ses mains. Pense donc mon Charles qu'elle va avoir l'âge qu'avait André quand tu es parti. D'y penser, vois-tu, cela me fait mal.

J'ai encore appris aujourd'hui que le petit Charles Arnould, celui qu'on appelait Mikado, avait été tué en Septembre 1914. Combien de morts ?

Je t'aime mon Charles, toujours autant.

### **Mercredi 23 Février 1916.**

Je me demande aujourd'hui si tout l'espoir que j'ai eu pendant 18 mois sera vain. Le 23, date exécrée, c'est écrit donc que ce jour là j'aurai toutes les plus grosses peines. Aujourd'hui un agent de police est venu me trouver aux caves. Je m'en doutais et pourtant quel coup au cœur ! J'ai beau vouloir ne pas y croire mais cette fois-ci l'avis officiel du Ministère de la guerre est là, m'annonçant que tu es mort pour la France au champ d'honneur à l'attaque du village d'Autrèche le 23 septembre 1914. Il a fallu que je donne ma signature.

Je suis sans courage et je veux encore espérer jusqu'à la fin de la guerre. Pauvre grand, je n'en écris pas plus aujourd'hui, je n'en ai plus la force. Je t'aime toujours et je voudrais te revoir.

### **Vendredi 25 Février 1916.**

Les combats ont repris près de Verdun, violents. Les boches attaquent les forts. Il y a des monceaux de cadavres. Ils se sont emparés du fort de Douaumont et ils bombardent Verdun. Ton parrain est à Méribel. On dit que l'on évacue toute la troupe de Verdun. Par contre à Reims ils ne nous laissent pas de répit. Nous n'osons plus sortir. Leurs obus viennent tomber sur la ville sans arrêt et toujours des victimes.

On m'a fait savoir à la ville qu'il fallait que je fasse une demande pour toucher le secours immédiat, vu que j'avais eu la note officielle de ta mort, secours qui se monte à 150 francs. J'irai car cet argent là, si tu reviens, servira à te soigner. Je n'y toucherai pas.

### **Mardi 29 Février 1916.**

La femme du parrain n'a plus de nouvelles. J'ai rencontré Maria ce matin. « Croyez-vous, me dit-elle, Juliette ne vit plus ». Je la rassure en lui disant que les correspondances étaient arrêtées pour Verdun, qu'elle ne se désole pas et que j'avais appris que Verdun était évacué, que le parrain sans doute bientôt fera connaître son lieu de résidence. « Vous croyez ? me répond-elle. On voit bien que ce n'est pas vous. Le parrain, qui aime tant ses enfants, et à qui on a envoyé deux paquets, il ne les aura pas ». Je n'ai rien répondu car cette parole 'on voit bien que ce n'est pas vous' m'a fait de la peine. Quand depuis 18 mois je pleure, on s'est habitué à ma peine ; c'est naturel, ce n'est donc rien pour eux. J'étais déjà renfermée, je le serai encore plus.

Il y a déjà un moment que je ne suis pas allée chez eux, c'est vrai, mais le bombardement est de plus en plus violent. Juliette elle-même n'ose pas sortir. Enfin mon Charles, reviens moi.

## **Vendredi 3 Mars 1916.**

Des victimes, des bombes ! Deux frères, les contremaîtres Duchêne, aux Vieux Anglais ont été tués par la même. Je tremble pour ton papa. Si tu savais comme je l'aime lui aussi. Je lui ai dit que j'avais reçu la note officielle. Il a aussi de l'espoir. Il est heureux quand il voit ses deux petits enfants. Ta fillette le connaît bien. Elle l'appelle Pépère et elle lui tire sa moustache et tout cela nous attriste car tu n'es pas là pour le voir.

## **Jeudi 9 Mars 1916.**

Je me suis décidée cet après-midi à aller en ville. Quand il a fallu que je fasse ma demande, le mot 'tué' ne voulait pas sortir de ma bouche. Il a fallu que j'attende trois quarts d'heure que l'on me fasse les papiers nécessaires et là, assise sur le banc, j'ai repassé dans ma tête toute notre vie. Pauvre Lou, j'ai toujours cette idée que j'aurais pu te rendre plus heureux ; j'ai été méchante quelque fois sans m'en rendre compte mais je t'aimais pourtant.

Enfin les pièces en main, je suis repartie. La neige s'est mise à tomber, il faisait froid. Je me suis rappelée comme tu étais frileux. Je te revois quand nous revenions de travailler le soir ; je mettais notre petite table contre la cuisinière et tu te trouvais si content. Et aujourd'hui si tu existes encore, n'as-tu pas à endurer le froid terrible ? Pauvre Lou, je me trouve malheureuse, mais qu'est-ce par rapport à toi !

## **Vendredi 10 Mars 1916.**

Ce matin je suis allée à la gendarmerie porter mes papiers rue de l'Union foncière et en même temps je suis allée dire bonjour à Mme Dreyer. Elle m'a montré la note officielle qu'elle a reçue. Tout y est expliqué. M. Dreyer a été retrouvé le 15 janvier 1916, sept mois après sa mort, près de Souchez. Il est enterré près du Bois carré. Les indications sont données de façon à ce qu'elle puisse le retrouver. Donc elle n'a plus de doute, tandis que moi, ne m'ayant rien dit, j'ai toujours espoir.

Pauvre chipette, je t'aime mon grand pour toujours.

## **Lundi 13 Mars 1916.**

Je suis allée voir Juliette Couronne. Elle m'a dit que tant que le bombardement serait violent, elle ne voulait pas que je m'expose pour aller les voir. Le parrain a écrit. Ils ont été dirigés sur la Mayenne, à Laval, loin du front. Les voilà rassurés. Mais que de morts à Verdun, par milliers. Boulanger, qui est marié avec Charlotte Malézieux, a eu un transport au cerveau. Un obus est tombé près de lui, tuant tous ses camarades, et lui a été projeté à 10 mètres sans être blessé. Mais l'horreur du combat l'a rendu fou. C'est une triste guerre.

## **Samedi 18 Mars 1916.**

Aujourd'hui Charlotte écrit que Paulette ne va pas. Son entérite l'a reprise et elle a crise sur crise. Cette fois-ci elle nous prie de demander son laisser-passer. Nous avons été voir M. Baudet puisqu'il s'en occupe mais il nous répond qu'on n'en délivre plus. On ne peut plus revenir à Reims. Tu penses, quand Charlotte saura ça elle sera contrariée et on l'avait prévenue : depuis que la bataille de Verdun est en route on ne voyage plus comme on veut.

Et puis avec cela on craint quelque chose pour Reims. Avec tous les préparatifs que l'on fait, on peut le croire. Ce matin encore on a amené des canons sur la butte Saint Nicaise et près de chez M. Baudet. D'ailleurs on a renforcé l'artillerie partout. On parle même qu'on pourrait être évacués car nous sommes en pleine ligne de feu, des canons tout autour de nous. Je préférerais, vois-tu, rester enfermée un mois s'il le faut mais ne pas partir. Mon pauvre Lou, nous reverrons-nous un jour ? Il me semble toujours être dans un cauchemar dont je ne puis sortir.

Mais tout mon cœur restera pour toi.

## **Lundi 20 Mars 1916.**

J'ai eu une réponse de la rue de la Tutelle. Ils ne possèdent rien t'ayant appartenu. Donc aucune preuve de ton décès. En même temps j'ai reçu du dépôt le mandat de 150 francs mais comme adresse sur l'enveloppe ils avaient mis Mme Veuve Breyer.

Sais-tu l'impression que cela m'a fait ! Il me semblait que ce n'était pas à moi qu'elle était adressée. Et vois-tu, je sens toujours que tu me reviendras.

### **Mardi 21 Mars 1916.**

Mahi est revenue chez nous la semaine dernière. Elle ne s'accordait pas avec Gustine et comme elle était malade, Gustine l'a renvoyée. Nous ne pouvions pas la garder aux caves. Alors comme elle ne demandait qu'une chose, aller retrouver ma tante Phénie qui habite Moussy près d'Epernay, je suis aller lui chercher son laisser-passer et elle est partie. Pendant que je faisais ses courses les boches bombardaient. Je ne souriais pas, vois-tu. Ce n'est pas la peur de mourir mais nos deux cocos ont besoin de moi. Un aéroplane qui survolait la ville a été abattu mais il est retombé dans leurs lignes.

### **Lundi 27 Mars 1916.**

Quelle matinée ! A 8 heures et demie les boches ont commencé à bombarder et jusqu'à 11 heures et demie sans arrêt. Leur but, c'était le quartier Dieu Lumière. C'est vrai que les canons de la Berthe nous cause des ennuis. Je suis allée au lait à 11 heures et demie.

La route était sillonnée d'éclats, j'ai vu du sang et j'ai appris qu'il y avait eu beaucoup de victimes. Je ne suis plus si crâne. Je t'assure que cela m'impressionne ; plus ça vient et plus les nerfs sont faibles.

### **Mardi 28 Mars 1916.**

Ce matin en partant en course de bonne heure je regardai les dégâts faits la veille par les bombes quand tout à coup, levant les yeux, j'aperçus Gaston qui se dirigeait de mon côté. Je vis tout de suite à sa physionomie qu'il venait m'apprendre quelque chose. En effet le malheur s'acharne sur nous. Ta mémère, ta pauvre mémère que tu aimais tant est morte hier subitement sans beaucoup souffrir. On a aussitôt envoyé une dépêche à ton parrain. Quel choc quand il va la recevoir. Nous aurons eu tout !

### **Mercredi 29 Mars 1916.**

Je suis allée ce matin pour voir ta mémère. Elle était déjà dans le cercueil. Nous avons pleuré.

Juliette.

## **Jeudi 30 Mars 1916.**

C'était aujourd'hui l'enterrement. Cette triste cérémonie s'est passée sans incident. Une dizaine de personnes y assistaient. Que veux-tu, personne n'ose sortir. La veille, un enterrement avait été surpris par un bombardement ; on a été forcé de porter le corps dans une maison ; les personnes se sont mises à l'abri et le cheval du corbillard ayant eu peur s'est emballé. Ton parrain a pu avoir une permission. Quand tu reviendras tu le trouveras vieilli aussi. Il est tout gris. J'avais acheté une petite gerbe en grains. Pauvre mémère, elle est quitte de bien des choses.

## **Dimanche 2 Avril 1916.**

C'est dimanche aujourd'hui mais quel bombardement ! Ils ont commencé à 9 heures du matin jusqu'à 5 heures du soir sans arrêt et sans but déterminé puisqu'ils ont arrosé toute la ville. A l'officiel on en a compté plus de 1200. On se demande comment la ville existe encore. Et malheureusement nous ne sommes pas au bout. Cette fois-ci on prévoit une attaque ; on amène chez Pommery beaucoup de ravitaillement tant nourriture que munitions. Si c'est vrai je me doute que ce que l'on passera sera effroyable mais il vaut mieux souffrir tout d'un coup que de continuer une vie comme celle que nous menons.

C'est un supplice ; j'ai encore devant les yeux un pauvre soldat d'artillerie qui se trouvait aux pièces au dessus de nous.

Il y a 2 ou 3 jours, un matin les boches avaient tiré mais j'ignorais qu'il y avait des victimes. J'entendis des voix dans le tunnel avoisinant notre campement qui demandaient de la lumière. Je prends vivement une bougie et je sors. André qui me suit toujours sort derrière moi. Quel spectacle mon Charles ! Un pauvre soldat sur une civière, le ventre ouvert. Cela ne fit qu'un tour dans ma tête; je donnai la bougie et toute tremblante je me sauvai avec André. Quelle tristesse et ce n'est rien à comparer avec ce qui se passe à Verdun. Quelle bataille où il y a des monceaux de cadavres et où les hommes deviennent fous d'horreur !

### **Jeudi 6 Avril 1916.**

Ton parrain a envoyé son portrait chez tes parents et je crois que Juliette va s'en aller. Ils ont trop peur et ils ne veulent plus rester. C'est vrai que le bombardement est journalier. Ils ont raison car ils peuvent s'en aller du côté où le parrain est soldat.

### **Lundi 10 Avril 1916.**

Encore une victime qui nous est connue. Mme Goulon, la femme du chef jardinier, a été tuée par une bombe.

Tout le monde se sauve de Reims, surtout que les bruits circulent que l'on évacuera. Mais je ne le pense pas, et puis où aller ?

### **Jeudi 13 Avril 1916.**

La bataille autour de Verdun s'étend et devient plus violente. Les boches ne gagnent pas malgré leurs gaz et leurs jets enflammés. Ils ne peuvent arriver à rompre notre front, mais que de pauvres soldats qui tombent ! C'est affreux une guerre pareille. Qui aurait pensé qu'il existerait de telles cruautés ? Te rappelles-tu ma chipette, il y a trois ans quand j'étais pour avoir André ? Etions nous heureux ! Je ne travaillais pas, je t'attendais ; Que de bonheur nous avions !

C'est que notre coco va avoir trois ans. Que dois-tu penser ? Tu dois le représenter fort et intelligent. Et notre fille, 15 mois aujourd'hui et c'est ton portrait frappant. Oh si tu nous revenais, que notre vie serait belle ! J'espère toujours, mais le temps est long...

### **Vendredi 14 Avril 1916.**

Je suis allée voir tes parents ce matin de bonne heure. Ton papa n'était pas là, il travaillait.

Ta maman m'a appris que Gaston connaissait une jeune fille du nom d'Emma et que c'était pour le mariage. Une cérémonie en perspective pour après la guerre. Mais si jamais j'avais le malheur que tu ne me reviennes pas, je n'assisterais à ces fêtes là que pour les choses forcées. Je ne veux plus de joie sans toi. Mais je veux penser que nous y assisterons tous les deux.

### **Vendredi 21 Avril 1916.**

Je viens de passer huit jours dans un abattement complet. Impossible de réagir. Je suis sans force et je m'ennuie à mourir. Je t'ai toujours devant les yeux et je voudrais toujours dormir pour oublier.

Aujourd'hui mon Charles, notre coco a trois ans ; il est grand. Triste anniversaire et je voudrais espérer qu'à ceux qui suivront, nous serons réunis. Il y a des jours où je m'en irais loin, bien loin. La solitude des caves me pèse. Tes petits enfants manquent de mouvement puisque avec un pareil bombardement on ne peut les sortir. Et pour partir où ?

Je me décourage. On avait espoir que le mois d'avril ne se passerait pas sans attaque et nous sommes encore au même point. Ce qui me retient aussi, c'est que je pense toujours reprendre mon commerce en quittant les caves. Si j'avais pu prévoir je serais partie dès le début avec mon mobilier, mais on espérait toujours que cela allait finir du jour au lendemain.

Si seulement j'avais de tes nouvelles. Ma pauvre chipette, tu tenais une grande place dans mon cœur. La séparation m'est très dure. Et pourtant j'ai mes deux beaux petits enfants. Si beaux tous les deux ...

### **Samedi 22 Avril 1916.**

J'ai reçu une lettre du secrétaire du roi d'Espagne bien tournée. Il dit qu'au nom de son auguste maître il a écrit à son ambassadeur à Berlin pour qu'il s'occupe instamment de toi et de Paul. Il ajoute que le roi porte une très haute estime à ces vaillants soldats français et à leurs familles.

Si je pouvais cette fois-ci apprendre quelque chose. Mais je doute encore. Pauvre chipette !

### **Dimanche 23 Avril 1916.**

J'ai reçu une lettre du jeune homme André Handort. Il m'a envoyé sa photographie et demande comment il se fait que je ne lui écris pas plus souvent. Je vais lui répondre par une lettre très sérieuse, sans le froisser bien entendu, que je tiens à n'avoir aucune correspondance. Ce jeune homme a l'air de manquer d'instruction ; c'est pour cela que je l'excuse.

Il ne comprend pas que ton souvenir me poursuit et que ce serait profaner tout l'amour que j'ai pour toi de correspondre avec un autre.

Mon Charles, reviens. Je t'aime toujours.

### **Lundi 24 Avril 1916.**

A midi je traversais la cour chez Pommery quand je m'entendis appeler par un soldat. En m'approchant je reconnus Camille Dormique et mon cœur ne fit qu'un bond. Il venait voir son père et c'est la première fois que je me trouvais face à face avec un soldat qui avait pris part au combat où tu as disparu. Je l'ai interrogé et il ne m'a pas rendu d'espoir car il m'a dit que tous ceux qui avaient été blessés ce jour là et faits prisonniers avaient par la suite donné de leurs nouvelles à leur famille et que sans doute si tu avais encore été vivant, il en aurait été de même pour toi.

J'ai ma tête qui se vide car depuis si longtemps je ne peux plus pleurer. Et pourtant ma peine est toujours aussi grande. Pauvre Lou, je ne puis pourtant y croire.

1917

## Dimanche 6 Mai 1917

Un an mon Charles sans t'écrire et un an où je n'ai cessé de penser à toi. Aujourd'hui je t'aime comme je t'aimais avant. Mais depuis ce temps, que de choses encore se sont passées.

Mon départ le 8 Mai pour Moussy auprès de Matie et ma tante Pheinie, j'y étais résolue, voyant que la vie à Reims n'était plus tenable. Mais là aussi je n'ai pas vaincu mon ennui. J'avais pourtant une belle grande chambre chez l'institutrice. André et Marie-Blanche reprenaient de la force ; ça ne me suffisait pas. J'étais inactive et la vie étant chère, je me suis décidée et j'ai écrit personnellement à M. Mignot. Le surlendemain j'avais une réponse et ils m'offraient un Comptoir à Vernouillet (en Seine et Oise).

Le 14 Juillet (1916), je partais de Moussy car il fallait que je sois rendue à Vernouillet pour le 17. En passant je devais prendre Charlotte à Paris car à moi seule je ne pouvais pas tenir un commerce avec nos deux cocos. Si tu avais vu mon arrivée à Paris avec ma petite chouette : 3 gros paquets et personne pour m'y attendre. C'était fête justement le 14 juillet et il y avait un monde.

Je suis arrivée à 5 heures et je ne trouvais la rue de Charlotte qu'à 8 heures du soir. Et pourtant je ne m'étais pas perdue, mais il y avait loin. Je devais être bien changée car en me voyant, je vis une impression étrange sur sa figure.

Le lendemain je partais seule à Vernouillet. Le pays ne me parut pas trop désagréable, mais pas une chambre pour y coucher. La dame du Comptoir que j'allais remplacer me conseilla d'aller louer 2 lits à Triel, petite ville à côté. Je m'y rendis et là on me promit d'amener pour le lendemain les 2 lits demandés. Je repris ensuite le train pour Paris, où je rentrai à minuit, harassée.

Le dimanche 16, nous partions tous les cinq. L'inventaire eut lieu le lendemain et depuis bientôt un an je suis restée. Les débuts furent durs, mais aujourd'hui le commerce va assez bien ...



PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **BREYER**

Prénoms *Charles*

Grade *Caporal*

Corps *254<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie*

N<sup>o</sup> { *21473* au Corps. — Cl. *1907*  
Matricule. { *1776* au Recrutement *Reims*

Mort pour la France le *23 septembre 1914*

à *Autriches (vive)*

Genre de mort *Mort pour la France*

*A.M. du 16 février 1916*

Né le *7 octobre 1887*

à *Reims* Département *Marne*

Arr<sup>l</sup> municipal (p<sup>r</sup> Paris et Lyon), }  
à défaut rue et N<sup>o</sup>. }

Jugement rendu le *27 février 1917*

par le Tribunal de *Reims*

acte ou jugement transcrit le *21 septembre 1917*

à *Reims (Marne)*

N<sup>o</sup> du registre d'état civil *45 2/81*

534-708-1021. [20434.]

Cette partie  
n'est pas à remplir  
par le Corps.

## Epilogue

"Onze heures.

Un grand silence, un grand étonnement.

Puis une rumeur monte de la vallée, une autre lui répond de l'avant. C'est un jaillissement de cris dans les nefs de la forêt. Il semble que la terre exhale un long soupir. Il semble que de nos épaules tombe un poids énorme. Nos poitrines sont délivrées du cilice de l'angoisse : nous sommes définitivement sauvés.

Cet instant se relie à 1914. La vie se lève comme une aube. L'avenir s'ouvre comme une avenue magnifique. mais une avenue bordée de cyprès et de tombes. Quelque chose d'amer gâte notre joie, et notre jeunesse a beaucoup vieilli."

*"La Peur" (le 11 Novembre 1918 près de Saint Amarin dans les Vosges)*

*G. Chevalier*

